LES ARTS DESSINÉS

19
Juillet/septembre 2022

Philippe Druillet

Philippe Katerine | Pierre La Police | Dominique Corbasson | Gerda Muller | Peynet | David McKee

L 15306 - 19 - F: 14,95 € - RD

LES ARTS DESSINÉS

Collection
Les Grands Entretiens
LES GRANDS AUTEURS ONT LEUR GRANDE REVUE !

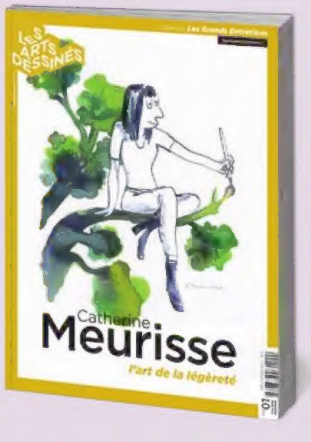
FIN JUIN, UN NOUVEAU BÉBÉ : HORS-SÉRIE #03 **UGO BIENVENU**

Ugo Bienvenu
L'art du contre-pied
Illustration, bande dessinée, animation, science-fiction, publicité... **Ugo Bienvenu, un artiste plébiscité dans tous les domaines du dessin.**

Avec les témoignages de Jean-Luc Fromental, Frédéric Poincelet, Louis Paillard...

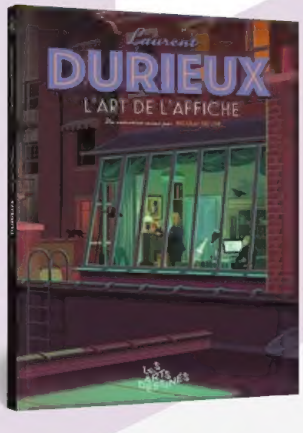
(Broché, 100 pages)

Toujours disponibles :



Catherine Meurisse
L'art de la légèreté
(Broché, 100 pages)

Laurent Durieux
L'art de l'affiche
(Broché, 100 pages)



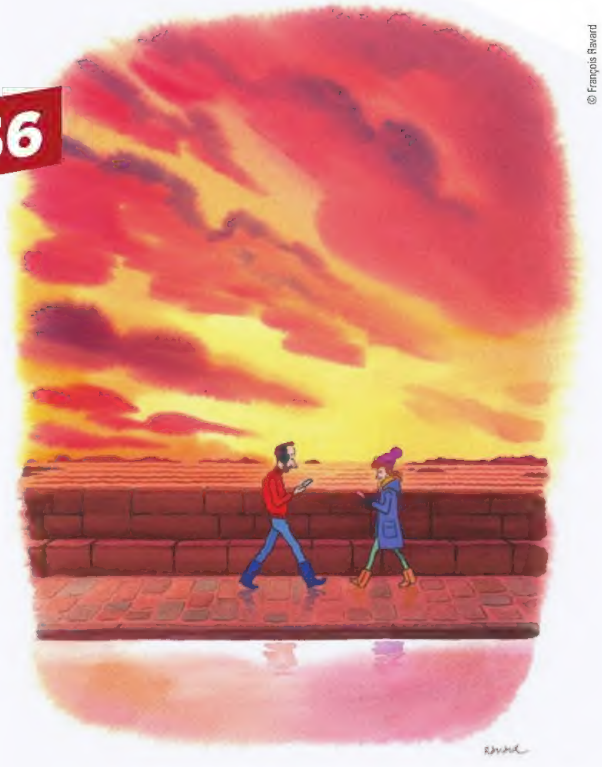
Version livre cartonné
(132 pages)

Commandez-vite page 12 de votre magazine !
OU SUR NOTRE SITE : **WWW.LESARTSDESSINES.FR**

MICAËL
DESSINATEUR DE PRESSE
Dernier ouvrage paru : ***Entrée, plat, dessert***
(Collection Les Cahiers dessinés, BUCHET-CHASTEL)

LES ARTS DESSINÉS

SOMMAIRE #19



© François Ravard

LE MONDE SELON MICAËL/p.01
Édito dessiné |

ÉDITORIAL/p.05
Par Frédéric Bosser |

PHILIPPE KATERINE/p.06
Mignon un jour, mignon toujours... |

ARISTIDE MAILLOL/p.14
Le dessin à la recherche de la forme idéale |

BULLES DE LOUVRE/p.16
Un musée dans le musée... |

ERNEST PIGNON-ERNEST/p.18
Ernest le rebelle |

JEAN JULLIEN/p.20
Un univers unique |

GABRIELLA GIANDELLI/p.22
Poésie et mystère sur Bâle ! |

GAROUSTE & COHEN/p.24
Les cahiers d'Esther |

ACTUS EXPOSITIONS/p.26
Vos sorties culture de l'été |

PHILIPPE DRUILLET/p.30
Rencontre avec un Gengis-Khan pacifiste |

GERDA MULLER/p.42
Du plus loin de mon enfance... |

PIERRE LA POLICE/p.48
Une forme particulière d'étrangeté |

FRANÇOIS RAVARD/p.56
Une vague d'humour sensible |

© Gerda Muller / L'école des loisirs

DOMINIQUE CORBASSON/p.64
Paris sera toujours Paris |

LAURENT CORVAISIER/p.72
(Dé)peint les enjeux du *Monde* |

DAVID McKEE/p.78
Le patchwork du bonheur |

ISABELLE CARRÉ/p.84
Un vent de jeunesse |

PEYNET/p.90
Portfolio |

ARMEL GAULME/p.96
Le dessin, un acte naturel |

ÉDITIONS WAKNINE/p.104
Le geste d'éditer |

© Philippe Druillet

30

GUILLAUME TROUILLARD /p.110
En attendant Guillaume... |

BENJAMIN CHAUD /p.116
Passeur d'émotions |

ANTOINE COSSÉ /p.122
L'ordre est dans le chaos |

YVES HÄNGGI /p.128
Les 7 péchés capitaux |

MASAAKI YUASA /p.136
L'éclectisme d'un cinéaste inclassable |

SIFU /p.140
L'art et la manière |

CAHIER ACTUS /p.146
Illustration, BD, Jeunesse, Beaux-Arts... |

AU GÉNÉRIQUE /p.160
Collaborateurs, remerciements |

www.facebook.com/lesartsdessines/

@lesartsdessines

@LesArtsdessines

QUI FAIT QUOI DANS *LES ARTS DESSINÉS*

Siège social : 44, rue Fessart
92100 Boulogne-Billancourt
Tél. : 09 53 88 20 17
E-mail : fbosser@lesartsdessines.fr

- **Rédacteur en chef :** Frédéric Bosser
- **Comité de rédaction :** Frédéric Bosser, Rémi Joffart
- **Communication & Publicité :** Marie Dussaussoy
- **Rédaction :** Frédéric Bosser, Albert Algoud, Isabelle Delorme, Stéphane Dreyfus, Damien MacDonald, Janine Kotwica, Cathia Engelbach, Frédéric Poincelet, Joanna Journo, Géant Vert, Yves Hänggi, Maxime Gueugneau, Jean-Samuel Kriegk, Ronan Lancelot, Micaël, Anne Éveillard, Gérard Mordillat, Axelle Viannay
- **Direction artistique :** Rémi Joffart (rjoffart@dbdmag.fr)
- **Maquette :** Rémi Joffart
- **Correction :** Gilles Chauvin
- **Photogravure, flashage, impression :** Pollina
- **Photographie :** Frédéric Bosser, Gabriel de la Chapelle, Pierre Antoine, Nadège Samson, François Avril, Isabelle Delorme, JF Paga, Changyong Shin, Géant Vert, et divers
- **Création originale du logo *Les Arts dessinés* :** Rémi Joffart

Diffusion : MLP (kiosques France), AMP (kiosques Belgique) et BLDD (librairies spécialisées)

- **Remerciements :** à tou.te.s les auteurs et autrices présent.e.s dans ce numéro, et à tous les attaché.e.s de presse concerné.e.s
- Ce numéro contient un encart d'abonnement

Dépôt légal à parution © *Les Arts dessinés* et les auteurs. Les documents reçus ne seront pas renvoyés et leur envoi implique l'accord de l'auteur pour leur libre publication. La rédaction n'est pas responsable des documents envoyés qui n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Merci à tous ceux qui ont contribué à ce numéro.

Couverture : PHILIPPE DRUILLET
© Philippe Druillet

ABONNEMENTS : Les Arts dessinés
Frédéric Bosser, 44, rue Fessart, 92100 Boulogne
• Tél. : 00 33 (0)9 53 88 20 17 Fax : 09 58 88 20 17
• email : abo@dbdmag.fr

COMMUNICATION & PUBLICITÉ :
Marie Dussaussoy • marie.dussaussoy@gmail.com
Tél. : 06 76 74 67 49

GESTION, MARKETING ET PROMOTION DES VENTES :
Agence Bo Conseil
• Analyse Media Etude : **Otto Borscha**
Tél. : 09 67 32 09 34 • email : oborscha@boconseillame.fr

Mensuel édité par DBD SARL de presse au capital de 762,25 euros
RCS Paris B 419 620 257 • ISSN : 1951-4050
Commission paritaire : 0120 K 93585
Associés : Frédéric Bosser, CPE Conseil

Papiers 100% PEFC
Papier intérieur : France
Papier couverture : Espagne
Taux de fibres recyclées : 0%
Impact sur l'eau :
Ptot 0,01 kg/tonne

PPPP
00-00-0000
Certifié PPPP
Ce produit est issu de forêts gérées durablement et de sources contrôlées.
pefc-france.org

GALERIE **LES ARTS DESSINÉS**
& Médicis Publisher présentent

Un joli petit livre !

+ une œuvre originale

signée Serge Bloch

1 ☐ *Je le veux dans ma collection !*

JE COMMANDE ____ EXEMPLAIRE(S) DU LIVRE DE SERGE BLOCH, COCOTTE MINUTE /COLLAGES

2

☐ ***JE CHOISIS L'ÉDITION STANDARD DU LIVRE*** *(SANS LE DESSIN ORIGINAL)*
> POUR SEULEMENT 15 EUROS + 5 EUROS DE FRAIS DE PORT

☐ ***JE CHOISIS LE TIRAGE DE TÊTE*** *QUI INCLUT UNE ŒUVRE SIGNÉE DE L'ARTISTE :*
UN SUPERBE COLLAGE ORIGINAL SUR PAPIER ***> POUR 215 EUROS, FRAIS DE PORT INCLUS***

☐ ***JE SUIS MEMBRE DU CLUB DES ARTS DESSINÉS*** *ET JE BÉNÉFICIE DE FAIT DU TIRAGE DE TÊTE*
À PRIX RÉDUIT ***+*** *L'ŒUVRE ORIGINALE* ***> POUR SEULEMENT 199 EUROS, FRAIS DE PORT INCLUS***

☐ ***JE NE SUIS PAS ENCORE MEMBRE DU CLUB DES ARTS DESSINÉS.***
POUR BÉNÉFICIER DE L'OFFRE À 199 EUROS, J'AJOUTE 100 EUROS À MA COMMANDE POUR DEVENIR MEMBRE
ET JE BÉNÉFICIERAI AINSI DÉSORMAIS DE TOUTES LES OFFRES ET INVITATIONS ET DE TOUTES LES RÉDUCTIONS PROPOSÉES PAR LES ARTS DÉSSINÉS.

Tarifs valables jusqu'au 30 septembre 2022

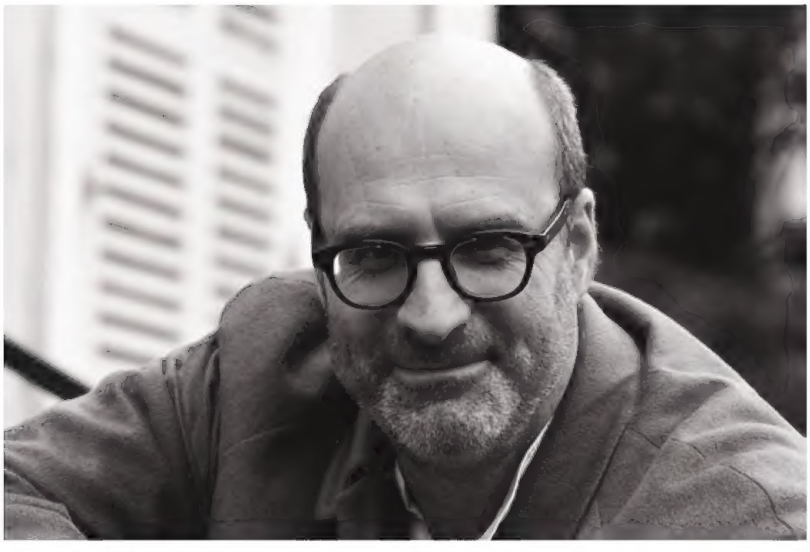
3 ☐ J'adresse mon règlement à l'ordre de **Galerie Les Arts dessinés** 19-21, rue Chapon – 75003 Paris

4 Mes coordonnées :

Nom _____
Prénom _____
Adresse _____
Pays _____
CP _____ Ville _____
E-mail _____ Tél. _____

LES ARTS DESSINÉS Magazine

M MÉDICIS PUBLISHER



FRÉDÉRIC **BOSSER**
© Photo Géant Vert

La déferlante Druillet

L'annonce d'une nouvelle exposition à quatre mains de Philippe Druillet et François Avril à la galerie Barbier a fait ressurgir une vieille envie : demander à Damien MacDonald de nous dresser un portrait en creux de Philippe Druillet.

Ma rencontre avec Damien s'est faite alors qu'il était co-commissaire d'une exposition collective autour de la BD dans un musée de Monaco. J'avais alors été fort impressionné par sa manière de parler de l'œuvre du créateur de *Lone Sloane* et cofondateur du mensuel *Métal hurlant*. Cette première rencontre entre les deux hommes, organisée spécialement pour ce numéro dans l'atelier du maître, accouche d'un portrait atypique et inattendu que je vous invite à découvrir.

Mais la mise en avant du grand prix d'Angoulême 1988, juste après cette couverture inédite qui « déchire », comme il aime le dire, ne doit pas vous faire oublier le sommaire riche et varié de ce dix-neuvième opus des *Arts dessinés*. Vous y croiserez des anciens, des disparus, des confirmés, des jeunes, des éditeurs, des personnalités et, je l'espère, y ferez des découvertes. Car voyez-vous, nous sommes emplis d'un sentiment de fierté quand nous apprenons au détour d'un mail, d'un courrier ou d'une discussion lors d'une de vos visites à la galerie du 19, rue Chapon à Paris, que nos publications vous font découvrir des auteurs et autrices. Merci de partager cette aventure avec nous. Bonne lecture.

Frédéric Bosser, rédacteur en chef

CET ÉTÉ À LA GALERIE LES ARTS DESSINÉS :

DOMINIQUE CORBASSON & GLORIA AVRIL
CONVERSATION ENTRE MÈRE ET FILLE
du 23 juin au 30 juillet / du 16 août au 3 septembre

ÉDOUARD COHEN & GÉRARD GAROUSTE
MÉGUILA D'ESTHER, DIT LE LIVRE D'ESTHER
du 6 septembre au 1er octobre

GALERIE **LES ARTS DESSINÉS**
19-21, rue Chapon – 75003 Paris – Tél. : 01 72 32 51 98 – Mail : violette@galerielesartsdessines.com

PHILIPPE **KATERINE**
Photographié par Gabriel de la Chapelle
© Photo Gabriel de la Chapelle

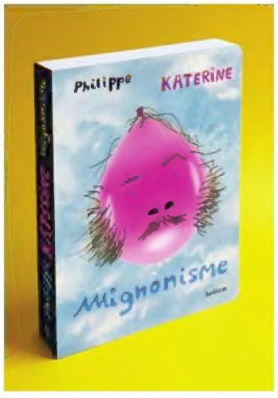
PHILIPPE KA

C'est dans les bureaux privés du Bon Marché, quelques jours avant l'ouverture de son exposition ***Mignonisme***, que **Philippe Katerine** nous a accordé une bonne heure pour parler de cet événement à venir et de son livre aux éditions Hélium...

Par **Frédéric Bosser**

TERINE

MIGNON UN JOUR, **MIGNON TOUJOURS**...



MIGNONISME
PAR **PHILIPPE KATERINE**
Éditions HÉLIUM
Livre cartonné, 208 pages couleurs, disponible

Philippe, parlez-nous de ce livre.
Je cherche des rencontres, des connexions entre les choses comme entre un nuage et un chien. Le beau est alors complètement accessoire dans mon esprit. Même si mes dessins sont plus soignés par rapport à mes autres livres, le critère de départ était que ce soit « mignon ».

Quelle est votre définition du « mignon » ?
Ce qu'on n'a pas pensé voir. L'incongru ! Ce qui ne m'empêche pas d'évoquer des sujets difficiles comme la mort, alors que je ne suis pas du tout quelqu'un de dépressif. Il m'arrive bien sûr d'être déprimé, mais cela ne dure pas.

Et le « mignonisme » ?
C'est un récit du temps qui permet de répondre à mes angoisses de finitude. Le mignonisme est là pour nous sauver de tout. Il ressemble plutôt à une arche de Noé sous forme de grand slip.

Ce livre a-t-il été conçu en plein confinement ?
J'ai en effet profité du temps libre accordé pendant cette période très expérimentale. Comme mon horizon visuel était réduit, je me suis intéressé à tout ce qui se trouvait autour de moi : une prise de courant, un bouton, un jouet, un mouton de poussière, etc. Assembler deux objets qui ne devraient pas l'être, c'est déjà une histoire – présente, passée, à venir. Le génie de l'humain réside dans l'observation. S'en priver serait dramatique ! Pour autant, je n'aimerais pas être un contemplatif permanent. Je m'ennuierais vite.

Double-page extraite de ***Mignonisme***
© Philippe Katerine / Hélium

Extrait de *Mignonisme*
© Philippe Katerine / Hélium

37

Reste à en faire quelque chose de drôle !
Je les teste souvent sous la forme de dessins réalisés dans de petits carnets. Et la drôlerie n'est pas obligatoire pour moi.

Vos dessins sont hérités du mouvement surréaliste…
Je m'y suis intéressé, forcément. Je dirais que le surréalisme se termine en « isme » comme « mignonisme », et qu'il s'est éteint à l'arrivée du politique dans le groupe. Parmi les artistes de ce mouvement, j'adore Man Ray, Magritte, les collages de Max Ernst. L'ouvrage de Greil Marcus, *Lipstick Traces*, m'a retourné quand j'avais trente ans. Il fait le lien entre les dadaïstes, les situationnistes et les punks.

À quand remonte votre amour pour l'art et le dessin ?
J'ai toujours dessiné. J'ai commencé par recopier les autres. J'ai aussi beaucoup reproduit les tableaux de femmes nues que Morris plaçait dans les saloons de la série *Lucky Luke*. Je les reproduisais en plus grand et les passais à mes amis. Même si j'ai fini par me faire choper, j'ai compris pour la première fois la puissance d'un dessin. Certains événements tragiques nous l'ont récemment rappelé. Puis j'ai passé le concours pour suivre des études d'arts plastiques à l'Université Rennes 2 et j'ai été accepté sur un tableau, le reste les intéressant peu.

Que représentait-il ?
Il était tout noir, sans être du Soulages pour autant. On y voyait un ciel noir, des usines noires, etc. Le jury l'a trouvé formidable… Cela rappelait un paysage sous la neige.

Qu'apprenez-vous là-bas ?
J'ai bien aimé la théorie, moins la pratique. Travailler avec du monde autour de moi, ce n'était pas mon truc. Ce que j'aime dans la pratique du dessin comme de la peinture, c'est la possibilité d'être tout seul. Je suis parti après trois années… la musique ayant pris le pas.

Le livre rassemble photographies, sculpture et dessins
© Philippe Katerine / Hélium

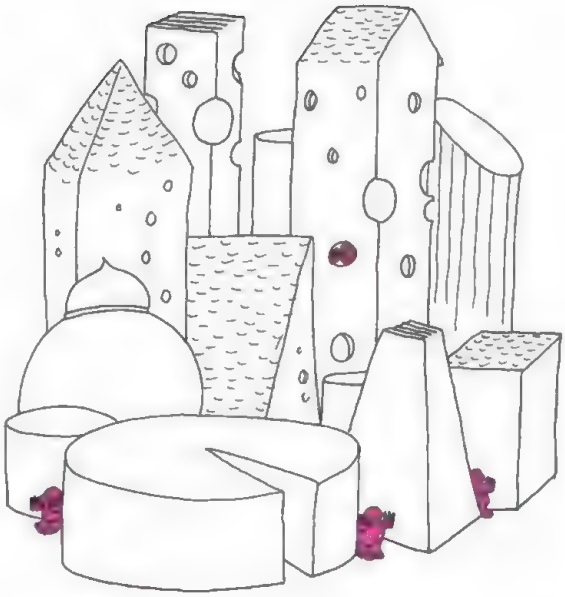
Assembler **deux objets qui ne devraient pas l'être**, c'est déjà une histoire – présente, passée, à venir.

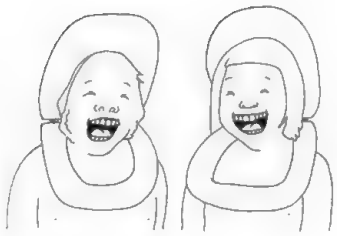
Vous aimez être seul aussi quand vous composez ?
C'est pareil ! Autre point commun, il faut que ce ne soit pas trop long.

Définition du « mignonisme » selon Philippe Katerine
© Philippe Katerine / Hélium

LE MIGNONISME

Bien sûr il y a la fonte des glaces, la décrépitude, la trahison, l'agonie
Bien sûr il y a la mort.
Mais le mignonisme est là en cherchant bien, à portée de main, pour conjurer le sort et aborder ces rivages incertains plus apaisé.
Le mignonisme est là dans cet autoportrait à la glace... et au fil de ces pages.
Le mignonisme est là pour rendre supportable le pire
Il suffit d'ouvrir les yeux
On trouve toujours quelque chose de mignon quelque part.
C'est une question d'optique.





© Philippe Katerine / Hélium

Le mignonisme est là pour nous sauver de tout. **Il ressemble à une arche de Noé sous forme de grand slip.**

Vous compartimentez vos activités dans la journée, la semaine, le mois ?
Pas du tout ! Je peux sauter d'une activité à l'autre. Il n'y a pas de règle.

Vous connaissez les dessins de Romain Duris ?
Ce sont des dessins brûlants que j'aime beaucoup. Chez les actrices qui dessinent, j'aime beaucoup les travaux de Charlotte Lebon comme de Louise Bourgoin. Elles ont toutes les deux des mondes hautement identifiables.

Vous ne dessinez que quand vous avez une idée en tête ?
Tout est possible ! Parfois, je sais ce que je vais dessiner, sinon je me mets devant une feuille blanche et me laisse aller. C'est toujours intéressant d'aller dans des directions auxquelles on ne pensait pas au départ. C'est comme une petite aventure. Comme si vous étiez conduit non pas par une boussole, mais un crayon qui ne sait pas où est le nord.

Vous avez beaucoup de déchets ?
Oh oui... De toutes les manières, je ne garde pas. Je les jette la plupart du temps ! Comme je n'ai pas de bureau attitré chez moi, je ne saurais pas où les mettre... J'aime être un nomade.

Vous avez un carnet sur vous ?
Pas spécialement ! En revanche, je dessine beaucoup sur mon téléphone. J'y note aussi des idées.

Dans cette exposition, vous montrez des toiles...
Histoire de m'ouvrir aux couleurs ! J'ai longtemps pensé que je n'étais pas fait pour ça. Après ces années d'autopersuasion, j'ai commencé par me tester avec de la gouache. Sitôt essayé, c'était l'explosion et je n'ai plus arrêté. Je pensais le monde en noir et blanc.

Vous aimez vous comparer ou être comparé à d'autres artistes ?
Pas du tout ! Dieu m'en garde !

Quand vous abordez la couleur, vous pensez à un peintre ?
Je fais d'abord de mon mieux. J'essaie alors de ne pas trop penser à mes maîtres que sont Van Gogh, Vermeer, Botticelli, Hockney, etc. J'y vais vraiment en toute innocence, tant que faire se peut.

Votre chienne est très présente dans ce dernier livre.
Elle est en effet une source d'inspiration. Je vénère cette chienne prénommée Zouzou. Ce relais me permet de raconter plein de choses impudiques de ma vie de famille.

Vous aimez la critique ?
En fait, je n'en ai pas rien à foutre de ce que les gens pensent de moi et de mon travail, mais ce n'est pas mon moteur. Je pense d'abord à me faire du bien et j'imagine qu'ensuite je peux en faire aux autres.

Pour en revenir à votre exposition, nous y voyons beaucoup d'objets customisés…
J'ai toujours été fasciné par les objets. N'oublions pas qu'ils nous survivent la plupart du temps. Cette supériorité dans la durée me fascine. Et puis, je pense qu'ils bougent quand nous ne sommes plus là. Ils ont une vie quand nous avons le dos tourné.

C'est toujours intéressant d'aller dans des directions auxquelles on ne pensait pas au départ. C'est comme une petite aventure. **Comme si vous étiez conduit non pas par une boussole, mais un crayon qui ne sait pas où est le nord.**

Il y a aussi beaucoup de photographies. Il y a même des dessins qui reproduisent des photos et inversement.
Cela s'impose selon ce que j'ai à dire. L'avantage avec les téléphones, c'est d'avoir avec vous un appareil photo en permanence. Le dessin vient souvent en premier. C'est le cas pour ma tombe par exemple, avant que je ne la fasse en vrai. Mais j'ai le temps !

Certains de vos dessins nous font penser à Tomi Ungerer !
Je ne le regarde pas spécialement. Je suis très *Peanuts* de Schulz. *Charlie Brown* est une des plus belles choses que l'humanité ait produites. J'ai bien essayé de faire comme lui, des histoires sous forme de *strips*, mais sans succès pour l'instant. Sinon, j'aime beaucoup Saul Steinberg, David Shrigley…

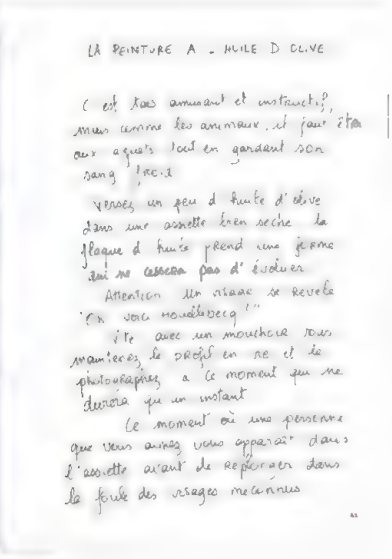
Qui regardez-vous actuellement ?
Les livres de Sophie Guerrive. Je pense notamment à son *Tulipe*.

© Philippe Katerine / Hélium

J'adore ces petites histoires en une page. J'aime aussi beaucoup les travaux de Simon Hanselmann comme de Marion Fayolle. En fait, quand c'est trop long, j'aime moins. Je n'aime pas être bringuebalé.

Vous avez pensé à faire appel à un illustrateur pour la pochette d'un de vos disques ?
Rien n'est exclu ! J'ai déjà fait appel au duo Mrzyk & Moriceau, auteurs de nombreux livres aux Fourmis rouges, pour la pochette de *8e ciel*. Je suis fou de leur travail et ils font des clips merveilleux.

Parlons de ces portraits de personnalités à l'huile d'olive !
Confinement oblige, il a fallu beaucoup faire la cuisine. Quand vous versez de l'huile dans une assiette, vous avez tout de suite comme un profil. Avec un chiffon, vous pouvez peaufiner en essuyant. C'est parfois long avant d'arriver à vos fins. Après avoir obtenu une personnalité, je faisais rapidement une photo. Puis j'ai imaginé un texte à chaque fois pour le livre. ■


LA PEINTURE A - HUILE D OLIVE

C'est très amusant et instructif, mais comme les animaux, il faut être aux aguets tout en gardant son sang froid

Versez un peu d'huile d'olive dans une assiette bien sèche. La flaque d'huile prend une forme ainsi ne cessera pas d'évoluer

Attention Un visage se révèle "Ce vous merveilleux !"

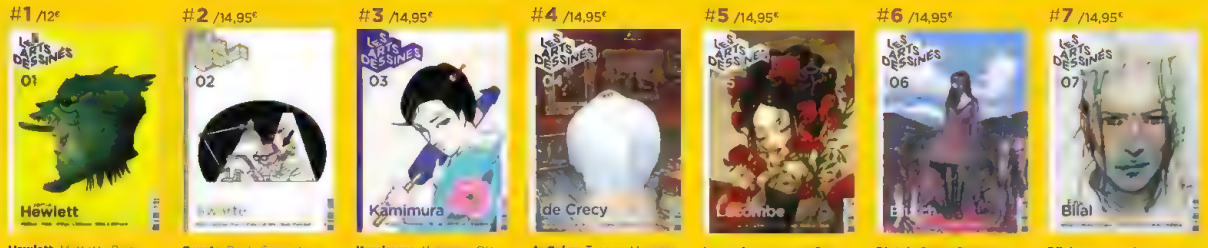
Vite avec un mouchoir vous maintiendrez le profil en ne et le photographiez à ce moment que ne durera qu'un instant

Le moment où une personne que vous aimez vous apparaît dans l'assiette avant de disparaître dans la foule des visages méconnus

La peinture à l'huile… d'olive !
© Philippe Katerine / Hélium

Anciens numéros

S'ABONNER, LIRE EN LIGNE : www.lesartsdessines.fr



#1 /12€ — **Hewlett** Mattotti, Parlak, Krings, Roca & Bernard

#2 /14,95€ — **Swarte** Pont, Garouste, Teulé & Poncelet, Plantu

#3 /14,95€ — **Kamimura** Wolinski, Ott, Tirabosco, de Castelbajac

#4 /14,95€ — **de Crécy** Trapier, Meurisse, Boch, Delessert, Ocelot

#5 /14,95€ — **Lacombe** Hagerer, Evans, Alemagna, McKean

#6 /14,95€ — **Blutch** Burns, Debeurme, Gaudin, Jung, G. Mazzoni

#7 /14,95€ — **Bilal** Hagerer, Simmonds, Duhême, Blutch, Couture

#8 /14,95€ — **Jullien** Mattotti, Mersch, Decouflé, Honoré, Legin

#9 /14,95€ — **Rochette** Boucq & Levallois, Durieux, Houdart, Druillet

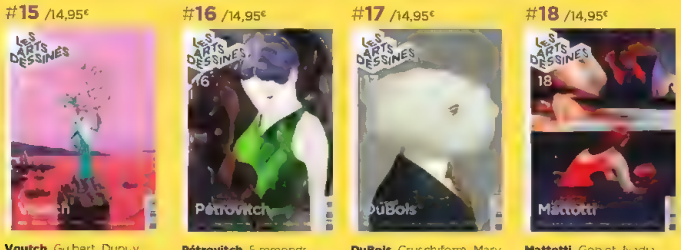
#10 /14,95€ — **Mornet** Avril & Druillet, Bagieu, Blutch & Di Rosa

#11 /14,95€ — **Burns** Jiderzo, Bretécher, Wilmotte, Gonzalez, Brav

#12 /14,95€ — **Roca** Blexbolex, Evans, Despretz, Hazanavicius

#13 /14,95€ — **Dautremer,** Fayolle, Loustal, Gotting, M.A. Mathieu.

#14 /14,95€ — **Floc'h,** Delerm, Tomine, Vial, Torseter, Bathor



#15 /14,95€ — **Voutch** Gulbert, Dupuy, DuBois, Modan, Nine

#16 /14,95€ — **Pétrovitch** Simmonds, Afred, Melen, Baudoin

#17 /14,95€ — **DuBois** Cruschiform, Mary, Appleby, Lamazou...

#18 /14,95€ — **Mattotti** Gobet, Nadja, Rébéna, Guarnaccia

Hors-séries :

HS#01 /10€ — **Catherine Meurisse,** *L'art de la légereté* (broché, 100 pages)

Laurent Durieux, *L'art de l'affiche* (broché, 100 pages)

Ugo Bienvenu *L'art du contre-pied* (broché, 100 pages)

Exclusivité

L'affiche « DOUBLE CAMEO » de Laurent Durieux !

Affiche offset, **numérotée et signée**, au format 60 x 50 cm, imprimée sur papier PlanoPlus® blanc de 350 gr.

"Regular (250 ex.) **65 €** (port 10 €)

Réglement à l'ordre de : **DBD - Les Arts dessinés**

À renvoyer à :
Les Arts dessinés
Frédéric Bosser
44, rue Fessart - 92100 Boulogne

☐ **Oui, je commande les anciens numéros :**

___/___/___/___/___/___ (Frais de port par numéro : 2€ France / 3€ Europe / 3,50€ Monde)
(Frais de port **DURIEUX cartonné** 5€ France / 7€ Europe / 7€ Monde)

☐ Affiche **DURIEUX regular**, 250 ex., 65 € (port 10 €)

Mes coordonnées :

Nom _____
Prénom _____
Adresse _____
CP_____ Ville _____
Courriel (indispensable) _____
☐ Je souhaite recevoir la lettre d'information des *Arts dessinés*

POUR TOUT VIREMENT,
VOICI NOS COORDONNÉES BANCAIRES:

Domiciliation : **CRÉDIT DU NORD BOULOGNE RHIN DANUBE**

Banque	Guichet	N° de compte	Clé RIB
30076	02087	316 331 002 00	59

IBAN: FR 76 3007 6020 8731 6331 0020 059
BIC: NORDFRPP

Tarifs valables jusqu'au 30 septembre 2022
Hors Europe, paiement par mandat international ou virement uniquement.

Faites le plein de belles images !

Abonnez-vous aux *Arts dessinés*

ABONNEMENT

1 AN
4 NUMÉROS
60 €

2 ANS
8 NUMÉROS
110 €

☐ **OUI,** je m'abonne pour **4 numéros**

☐ **OUI,** je m'abonne pour **8 numéros**

À partir du numéro _____

J'habite :

- ☐ En France : 60 €
- ☐ En Europe : 70 €
- ☐ Hors Europe* : 80 €

Mon cadeau au choix :

- ☐ Offset **Gérard DuBois**
- ☐ Offset **Lorenzo Mattotti**
- ☐ HS#01 **Catherine Meurisse**
- ☐ HS#02a **Laurent Durieux**

J'habite :

- ☐ En France : 110 €
- ☐ En Europe : 120 €
- ☐ Hors Europe* : 130 €

☐ Je choisis de régler en une seule fois par chèque joint à l'ordre de : **DBD - Les Arts dessinés**

MON CADEAU :
Un tirage numéroté et signé par **DuBois**, ou **Mattotti** (au choix)
OU : le hors-série **Catherine Meurisse**, ou **Laurent Durieux** (au choix)

ABONNEZ-VOUS EN LIGNE : **www.lesartsdessines.fr**

À renvoyer à :
Les Arts dessinés
Frédéric Bosser
44, rue Fessart - 92100 Boulogne

Mes coordonnées :

Nom _____
Prénom _____
Adresse _____
CP _____ Ville _____
Courriel (indispensable) _____

☐ Je souhaite recevoir la lettre d'information des *Arts dessinés*

POUR TOUT VIREMENT,
VOICI NOS COORDONNÉES BANCAIRES :

Domiciliation : **CRÉDIT DU NORD**
BOULOGNE RHIN DANUBE

Banque	Guichet	N° de compte	Clé RIB
30076	02087	316 331 002 00	59

IBAN : FR 76 3007 6020 8731 6331 0020 059
BIC : NORDFRPP

Tarifs valables jusqu'au 30 septembre 2022.
***Hors Europe, paiement par mandat international ou virement uniquement.**

Par **Axelle Viannay**

VISITE GUIDÉE

ARISTIDE MAILLOL

LE DESSIN À LA RECHERCHE DE LA **FORME IDÉALE**

Ophélie Ferlier-Bouat
© Photo Pierre Antoine

En 2013, la Fondation Dina Vierny acquiert aux enchères une quarantaine de carnets de dessin d'**Aristide Maillol** trouvés dans le coffre de feue la maîtresse de son fils Lucien. Ils constituent une clé de lecture exceptionnelle de l'œuvre de l'artiste qui, avant de devenir sculpteur, fut un peintre amoureux des arts décoratifs. Le musée d'Orsay lui consacre une passionnante exposition qui éclaire sous un jour nouveau l'œuvre de l'artiste catalan. Entretien avec **Ophélie Ferlier-Bouat**, directrice du musée Bourdelle et co-commissaire de l'exposition.

Maillol est, dites-vous, d'abord un peintre.
Quand Maillol arrive à Paris en 1882, il étudie dans l'atelier du peintre Alexandre Cabanel avant d'entrer aux Beaux-Arts trois ans plus tard. Il découvre l'art de Puvis de Chavannes, qui devient sa figure tutélaire. Sa peinture est alors dépourvue de perspective linéaire, avec un goût prononcé pour les contours, les aplats de couleur et les effets décoratifs.

Sa pratique des arts décoratifs est diverse et féconde : broderie, céramique…
La broderie est l'une des grandes passions de Maillol ! Il ouvre un atelier à Banyuls entre 1890 et 1904. C'est à cette occasion qu'il embauche comme ouvrière la jeune Clotilde, qui devient bientôt son modèle et sa femme. Maillol s'intéresse alors aussi à la céramique et à la taille du bois. La dimension décorative est un fil conducteur de toute sa carrière, jusqu'à sa sculpture, faite pour s'insérer dans un cadre, de préférence en plein air dans un jardin.

Il ne dresse aucune barrière entre arts plastiques et arts décoratifs.
Le milieu dans lequel il évolue est favorable à cette perméabilité entre les différentes disciplines. Grâce à son ami George-Daniel de Monfreid, Maillol rencontre Gauguin, dont on connaît la diversité des pratiques artistiques et la simplicité avec laquelle il les aborde. Sans formation académique, l'approche du matériau – bois, céramique, etc. – est plus simple et plus directe.

Qu'en est-il de sa formation ? Maurice Denis évoquait à son propos une « gaucherie instinctive ».
Comme nombre d'artistes de son époque à l'image de Gauguin, Maillol se veut autodidacte. Il fréquente pourtant l'École des beaux-arts pendant presque dix ans, certes en pointillé. Affirmer que cette formation ne lui aurait rien apporté est évidemment faux, ne serait-ce que par les amitiés qu'il a pu y nouer, par exemple dans l'atelier de Jean-Paul Laurens avec le peintre écossais James Pitcairn-Knowles, grâce auquel il rencontre József Rippl-Rónai, qui l'introduit à son tour dans le cercle des nabis.

Comment passe-t-il des aplats colorés de ses peintures et broderies à la sculpture ?
D'abord par la taille du bois, un matériau vivant et simple qu'il prend plaisir à travailler en ronde-bosse ou en trois dimensions. Maillol modèle aussi la terre pour s'occuper les mains dans son atelier de broderie. La découverte du modelage et sa rencontre avec Clotilde aboutissent naturellement à la sculpture.

Une anecdote racontée par son mécène, le comte Kessler, dans son journal intime, montre un artiste à l'esprit toujours en éveil.
En 1904, Maillol se trouve à Paris à l'hôtel Chatham avec Kessler, qui lui a commandé la sculpture qui deviendra *Méditerranée*. Avec son ongle, il dessine un croquis sur une nappe pour cette sculpture de femme assise à laquelle il pense depuis 1900 environ. Pour ne pas

ARISTIDE MAILLOL (1861-1944)
LA QUÊTE DE L'HARMONIE
Jusqu'au 21 août 2022
MUSÉE D'ORSAY
1, rue de la Légion-d'Honneur – 75007 Paris
www.musee-orsay.fr

ARISTIDE MAILLOL (1861-1944). *LA QUÊTE DE L'HARMONIE*
Catalogue
OUVRAGE **COLLECTIF**
Coédition Musées d'Orsay et de l'Orangerie / Gallimard
352 pages couleurs, disponible

Aristide Maillol, *La Couronne de fleurs*. Huile sur toile 129,8 x 161 cm (1889)
Tokyo, musée national d'Art occidental Photo © akg-images / Erich Lessing

perdre l'esquisse, il se fait apporter un calque, que l'on peut voir dans l'exposition. Même si la position des bras n'est pas encore aboutie, c'est le point de départ de la sculpture monumentale de Maillol.

Aristide Maillol, *Méditerranée, étude*
Fusain sur calque 22,5 x 22,5 cm (1904)
Winterthur, Kunst Museum, Fondation Oskar Reinhart
© SIK ISEA, Zürich (Philipp Hitz)

Le dessin est complètement indissociable de son travail.
C'est en effet un maillon indispensable de sa recherche de la forme idéale. Maillol conçoit le corps comme une architecture. Le dessin lui permet de comprendre le modèle sans le reproduire fidèlement. Maillol ne casse pas le lien avec la vraisemblance anatomique, mais sa sculpture n'est pas naturaliste.

L'important corpus que représentent les dessins de Maillol est une clé de lecture d'autant plus intéressante que les sources écrites sont peu nombreuses.
D'écrits personnels de Maillol, nous ne connaissons que des lettres, notamment à Bourdelle ou Maurice Denis. Les carnets de dessin nous ont donc beaucoup aidés à comprendre son travail et à faire évoluer notre connaissance, notamment sur le temps de conception d'une œuvre. Nous avons ainsi trouvé des dessins antérieurs de cinq à dix ans à la réalisation d'une sculpture !

Dans sa quête de l'harmonie, Maillol aspire à un épurement des formes. C'est un figuratif qui tend vers une forme d'abstraction en s'abstrayant de toute anecdote.
Maillol est un homme né au XIX^e^ siècle qui n'abandonne pas le corps humain, tout en ouvrant une voie possible pour certains sculpteurs de la modernité comme Henry Moore.

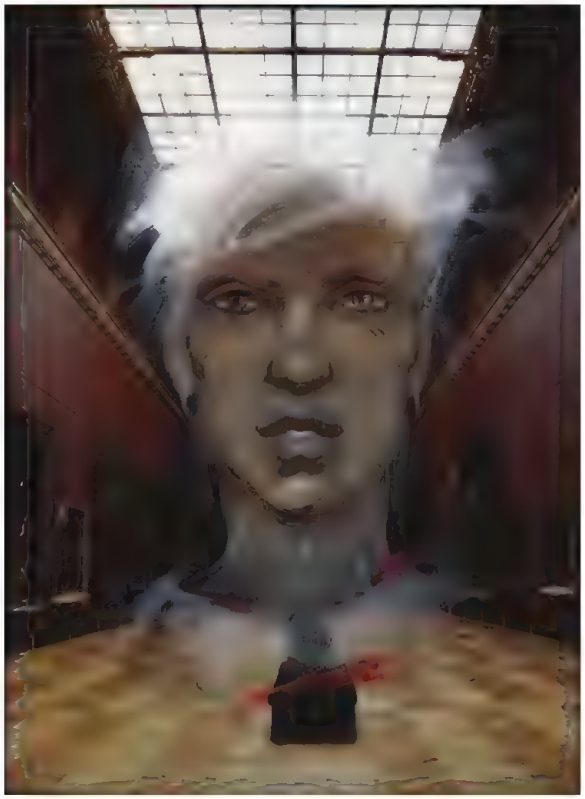
Terminons cet entretien par l'évocation de Dina Vierny, qui n'eut de cesse de promouvoir son œuvre après la mort de l'artiste en 1944.
La renommée de Maillol est indissociable de sa dernière muse. En faisant don à l'État français de sculptures installées en 1964 dans le jardin du Carrousel, elle a assuré la postérité de l'artiste. Fait moins connu, elle a aussi fait don de dessins à tous les grands musées du monde. C'est aujourd'hui son fils, Olivier Lorquin, qui poursuit cet inlassable travail de valorisation de l'œuvre de Maillol.

Par **Frédéric Bosser**

EXPOSITION

BULLES DE LOUVRE

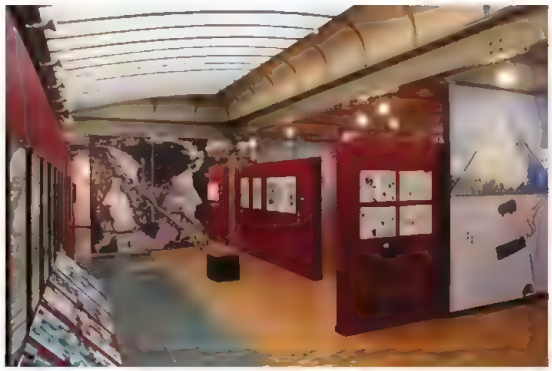
UN **MUSÉE** DANS LE MUSÉE…



Enki Bilal : *Les Fantômes du Louvre. Djeynaba/Salles Rouges*
© E Bilal / Futuropolis / Musée du Louvre Éditions, 2013

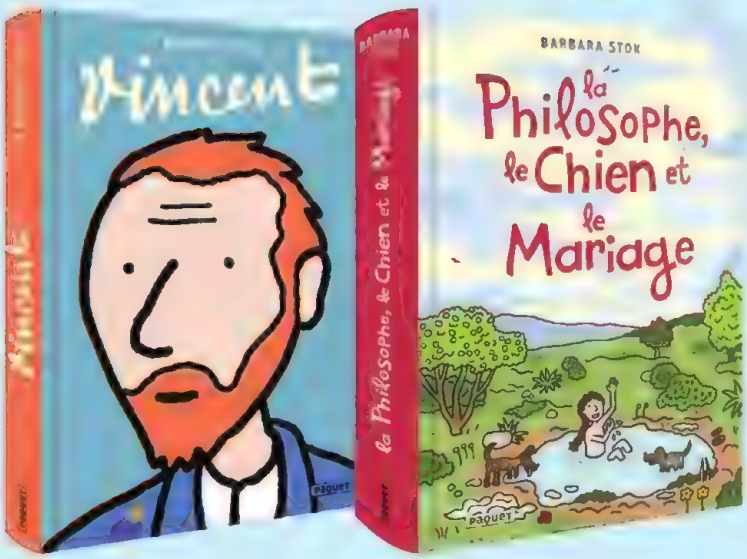
Cela devait arriver un jour ! La première exposition de travaux d'auteurs de bandes dessinées dont le sujet est le Louvre ne se fera pas dans cette institution mondialement connue pour ses chefs-d'œuvre, dont *La Joconde*, mais bien en Belgique, au Centre belge de la bande dessinée, un ancien magasin conçu par Horta.

Tous ces travaux sont issus d'une collection lancée par les éditions Futuropolis en 2005. En quinze années, pas moins de vingt auteurs ont répondu à l'appel de cette collection qui, en plus d'être prestigieuse, leur a permis d'arpenter en toute liberté les salles, les collections et les coulisses. Cette passerelle entre le monde de l'art et celui du 9e art est une réussite et nombreux sont les chefs-d'œuvre qui en sont sortis. Nous pensons immédiatement aux créations de Nicolas de Crécy, Étienne Davodeau, Marc-Antoine Mathieu, Stéphane Levallois, Bernar Yslaire…



Vues de l'exposition au CBBD de Bruxelles
© Photos Daniel Fouss - CBBD

BULLES DE LOUVRE
Jusqu'au 11 septembre
CENTRE BELGE DE LA BANDE DESSINÉE
– rue des sables, 20 – 1008 Bruxelles



Après un album remarqué sur
la vie de Vincent van Gogh,
Barbara Stok
revient avec un nouveau roman
graphique qui rend hommage
à une philosophe grecque,
une femme courageuse qui avait plus
de 2 300 ans d'avance sur son temps.

paquet
editionspaquet.com

Par **Gérard Mordillat**

EXPOSITION

ERNEST PIGNON-ERNEST

ERNEST LE **REBELLE**

Devons-nous considérer le travail d'Ernest Pignon-Ernest comme une œuvre politique ? À coup sûr, elle est de nature politique, d'autant plus politique que son champ d'expression irrigue la cité elle-même. L'œuvre d'Ernest Pignon-Ernest s'affiche sur les murs de la ville, sur ses palissades, dans ses cours d'immeubles, sur ses abribus, ses cabines téléphoniques…

Ses dessins, occupant l'espace public, ne sont pas comme les slogans barbouillés sur les murs sans rime ni raison. Ils bouleversent l'espace, modifient le regard des habitants sur les lieux où ils vivent. Avec Ernest Pignon-Ernest, le slogan de mai 68 prend corps : la beauté est dans la rue ! Certains de ses collages – à Naples notamment – sont longtemps demeurés intacts dans les rues. Non seulement ils n'ont pas été vandalisés, lacérés ou tagués, mais ils sont devenus des sortes d'icônes laïques, des témoins du temps, une mémoire sortie de la pierre. Les images d'Ernest Pignon-Ernest éclairent les hommes et les femmes qui les découvrent et libèrent une parole qui, d'ordinaire, leur est interdite. Les murs ne sont plus ceux d'une prison ni d'un asile : ils sont des portes ouvertes vers la lumière.

Ernest Pignon-Ernest
© Photo Bruno Paccard

Support, lieux, figures : il faut donc toujours avoir en tête ce triangle que forment les trois côtés de son travail. Ils sont indissociables de son œuvre.

Chez Ernest Pignon-Ernest, il n'y a pas de hiatus entre son art et la politique. C'est un tout ; c'est un monde. Pour reprendre une formule du cinéaste Jean-Luc Godard, Ernest Pignon-Ernest ne fait pas des images politiques, il fait «*politiquement des images*».

Gérard Mordillat

Texte extrait du *Miracle du dessin selon Pignon-Ernest* à paraître chez Henry Dougier

ERNEST PIGNON-ERNEST
Jusqu'au 15 janvier 2023
Fonds pour la culture Hélène & Édouard Leclerc
– Les Capucins – 29800 Landerneau

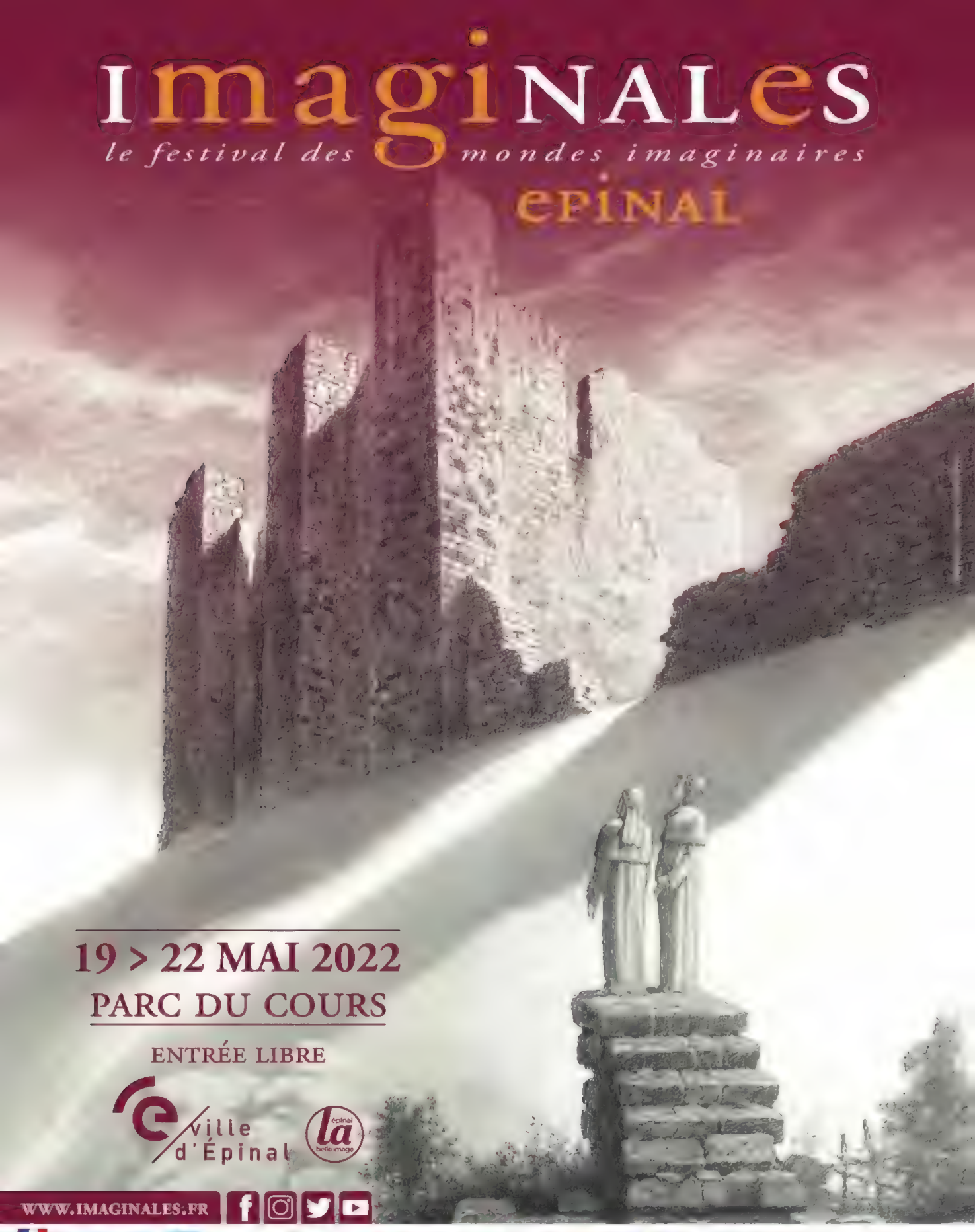
Pasolini assassiné – Si je reviens
Roma / Trastevere, 2015 Photographie
© Ernest Pignon-Ernest © Adagp Paris, 2022

Étude pour Jean Genet, 2006
Encre et crayon sur papier.
Courtesy Galerie Lelong & Co. Photo : Fabrice Gibert. Galerie Lelong & Co
© Ernest Pignon-Ernest © Adagp, Paris, 2022

IMAGINALES

le festival des mondes imaginaires

ÉPINAL



19 > 22 MAI 2022

PARC DU COURS

ENTRÉE LIBRE

ville d'Épinal

épinal la belle image

WWW.IMAGINALES.FR

GrandEst · VIE VOSGES · CNL · sofia · QPARK · EDF · suez · KEOLIS · toul'embal · RENOV LIVRES · 3 · bleu · Vosges · L'EST · Vosges · Télérama · PHOSPHORE · Historia · DANIEL MAGHEN · CAURETTE · dBD

Par **Frédéric Bosser**

JEAN JULLIEN

UN UNIVERS **UNIQUE**

The Stroke, « ALLO », Kemistry Gallery, 2013
Mirror, « ALLO », Kemistry Gallery, 2013
Window, « US », Kemistry Gallery, 2014
News of the Times, « ALLO », Kemistry Gallery, 2013
© L'artiste et le Studio Jean Jullien / Extrait de l'ouvrage ,page 105,

S'il y avait un livre indispensable à éditer sur un illustrateur hors normes, c'est bien celui dédié à Jean Jullien par les éditions Phaidon. Cette monographie organisée en trois chapitres – personnel, collaborateur et public – nous permet de découvrir une grande partie (on imagine que l'artiste a encore bien des choses dans ses cartons et ses disques durs) de son univers.

Celui qui nous a le plus interpellés est le premier, le personnel, car il nous permet de découvrir la partie la moins visible de l'iceberg, et est surtout un excellent tremplin pour mieux comprendre son travail et son approche graphique. Quel bonheur que de parcourir ses carnets de croquis !

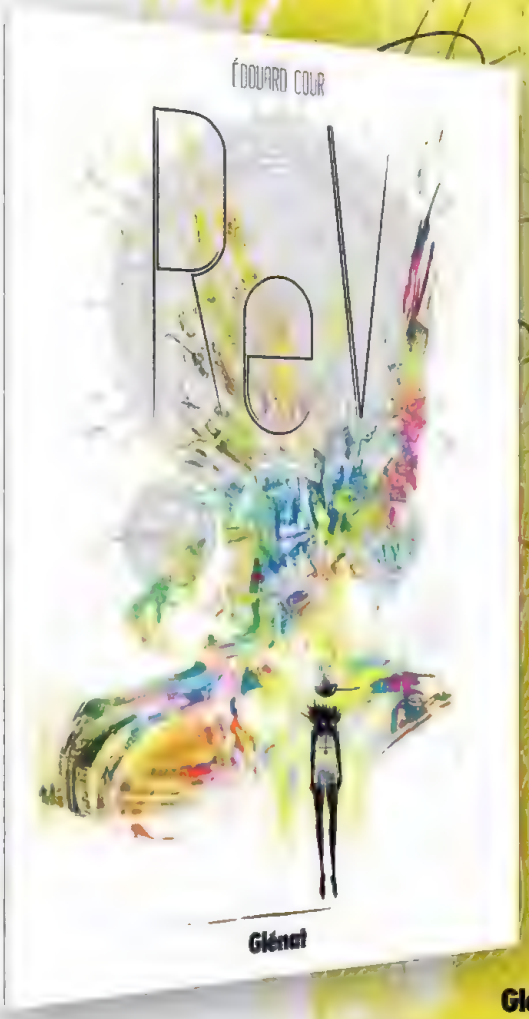
Aujourd'hui superstar internationale, Jean Jullien reçoit des commandes du monde entier et y répond toujours avec beaucoup d'originalité et d'inventivité, quel que soit le support final : illustrations, photos, vidéos, création de costumes, installations, livres, affiches, vêtements et même skateboards. Illustrateur le plus suivi dans le monde avec ses 1,2 million d'abonnés sur Instagram, il a été exposé dans le monde entier : New York, San Francisco, Los Angeles, Bruxelles, Paris, Berlin, Tokyo, Nantes, Séoul, Singapour... et est le chouchou de grandes marques comme Hermès, Le Bon Marché, Petit Bateau, National Geographic, Ami Paris, Vogue.

JEAN JULLIEN
ÉDITIONS PHAIDON
Livre cartonné, 256 pages couleurs, 340 illustrations couleurs, 55 €, disponible

Extrait de l'ouvrage
© Jean Jullien / Phaidon

Rêve

ENTRE MONDE ONIRIQUE
ET MONDE VIRTUEL,
ENTRE *READY PLAYER ONE*
ET *ALICE AU PAYS DES MERVEILLES*.



LE NOUVEL ALBUM
D'ÉDOUARD COUR
(*HÉRAKLÈS*)
DISPONIBLE EN LIBRAIRIE.

Glénat
RETROUVEZ NOS CATALOGUES SUR www.glenat.com

Par **Frédéric Bosser**

EXPOSITION

GABRIELLA GIANDELLI

POÉSIE ET MYSTÈRE SUR BÂLE !

Illustration pour *The New York Times* (2015)
© Gabriella Giandelli

Gabriella Giandelli, née le 21 mai 1963, vit et travaille à Milan. Après des études à l'Institut d'art, puis une formation à l'Académie de la bande dessinée, elle étudie à l'Académie internationale du cinéma de Milan.

Si elle se fait connaître du grand public grâce à sa série de films d'animation *Milo*, adaptée plus tard en français, ce sont ses bandes dessinées, dont la première paraît en 1984, qui lui offrent une reconnaissance mondiale. Nous vous conseillons la lecture de *Silent Blanket* et *Intérieur*...

Depuis, sa palette s'est élargie avec de nombreuses illustrations pour la presse internationale, pour des quotidiens et des magazines tels que *La Repubblica*, *The New Yorker*, *The New York Times* et *Vanity*, et des albums jeunesse pour des maisons d'édition italiennes, françaises et espagnoles. Elle a également dessiné des motifs d'étoffes et de tapis ainsi que des objets, des montres et des lunettes pour des entreprises de design comme Alessi, Memphis, Alchimia, Swatch et Sottsass Associati.

C'est donc une exposition très riche et très diversifiée qui nous attend au Cartoonmuseum de Bâle. De ses premiers travaux très « punks » à sa création actuelle où elle donne toute sa noblesse aux crayons de couleur et au pastel, nous allons faire un beau voyage. En parallèle à cette rétrospective paraît aux éditions Christophe Merian un nouveau roman graphique de cette artiste, *Mirabile Bestiarium*.

Carla (2015)
© Gabriella Giandelli

GABRIELLA GIANDELLI
Jusqu'au 30 octobre
CARTOONMUSEUM
– St. Alban-Vorstadt 28 CH-4052 Bâle

Albero Blu (2017)
© Gabriella Giandelli

CHRISTOPHE BLAIN

EXPOSITION

Rétrospective

GALERIE BARBIER

07 JUIL 2022
27 AOUT 2022

10 rue Choron, 75009 Paris
Métro Notre-Dame de Lorette,
Saint-Georges, Cadet
du mardi au samedi

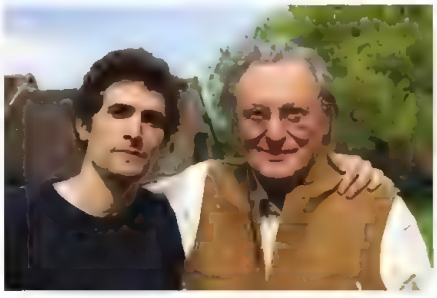
de 14 h à 19 h 30 ou sur rendez-vous
06 80 06 29 95
info@galeriebarbier.com
www.galeriebarbier.com

Par **Frédéric Bosser**

COHEN & GAROUSTE

LES CAHIERS D'ESTHER

Nous avons été impatients de découvrir le travail de **Gérard Garouste** et du jeune artiste **Édouard Cohen** autour de la *Méguila d'Esther*. Cerise sur le gâteau, les deux artistes nous ont proposé d'exposer leur travail dans notre jeune galerie. Pour vous expliquer cette collaboration à quatre mains, nous avons posé quatre questions à Gérard Garouste.



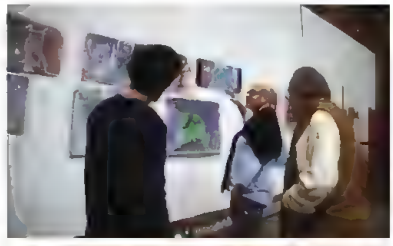
Édouard Cohen et Gérard Garouste
© Photo F. Bosser

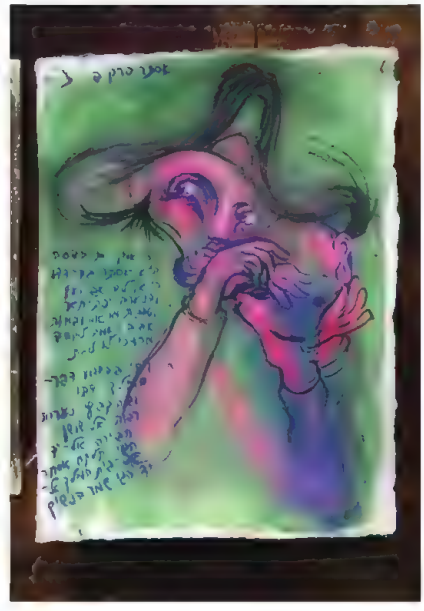
Gérard, comment en êtes-vous venu à travailler avec Édouard Cohen ?
Cela fait presque trois ans qu'Édouard vient régulièrement travailler dans mon atelier à la campagne. En le voyant faire ses écritures, j'ai repensé à ce texte que la synagogue Agath Shalom m'avait demandé d'illustrer, celui de la *Méguila d'Esther*, dit *Le livre d'Esther*. Nous mélangeons mes dessins et ses écrits, voire ses dessins. C'est soit un travail à quatre mains, soit un travail séparé où nous illustrons des passages de ce texte.

Ce texte, qu'a-t-il de particulier à vos yeux ?
La traduction littérale de Méguila est « rouleau », mais il peut aussi se traduire par le verbe « dévoilé ». Esther est à la base un prénom, mais on peut lui donner la signification de « caché ». L'autre lecture de la *Méguila d'Esther* serait donc le dévoilement du secret. En fait, rien n'est dit directement. Tout est dans les mots et les jeux de mots afin d'offrir plusieurs niveaux de lecture. Nous sommes plus proches du conte de fées que d'un texte religieux. J'ajouterais que la calligraphie écrite avec une plume d'oie taillée d'une certaine manière se construit comme une architecture. *(Sur ce, il part chercher une reproduction en sérigraphie de cette commande.)*

Qui signe la calligraphie de « votre » rouleau de quatorze mètres de long ?
Le scribe de la Grande Synagogue de Paris. Je devais faire attention à ne pas déborder sur ces textes, sans cela il devait tout refaire. Ce travail minutieux nécessite connaissance et surtout des années de pratique.

Que raconte-t-il ?
Esther va voir le roi Assuérus pour éviter qu'Haman l'Agaggite massacre le peuple juif qui se trouve dans l'Empire perse. Avant cela, elle fait un jeûne qui est célébré encore aujourd'hui. C'est en quelque sorte un génocide évité ! L'histoire se termine par un grand banquet… La morale de cette histoire est qu'un juif doit savoir qu'à chaque époque, un Haman peut se pointer. Au XX^e siècle, il avait pour nom Adolf Hitler… Rien n'est jamais gagné !





Frédéric Bosser en visite à l'atelier de Gérard Garouste.
Premières créations d'Edouard Cohen et Gérard Garouste sur la *Méguila d'Esther*
© Photos *Les Arts dessinés* / DR

ÉDOUARD COHEN ET GÉRARD GAROUSTE
MÉGUILA D'ESTHER, DIT LE LIVRE D'ESTHER
du 6 septembre au 1er octobre
GALERIE LES ARTS DESSINÉS
19-21, rue Chapon – 75003 Paris
Tél. : 01 72 32 51 98.
Mail : violette@galerielesartsdessines.com

BULLES DE LOUVRE

25 février → 11 septembre 2022

Musée de la bande dessinée
Rue des sables 20 - 1000 Bruxelles

Exposition organisée par
le Centre Belge de la Bande Dessinée,
avec la collaboration exceptionnelle
du musée du Louvre

© Christian Durieux

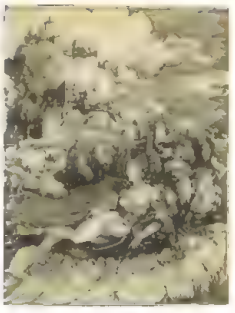
FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES
RÉGION DE BRUXELLES-CAPITALE
BRUSSELS HOOFDSTEDELIJK GEWEST
BRUSSELS CAPITAL REGION
visit.brussels
brussel
AMBASSADE DE FRANCE EN BELGIQUE
MUSÉE BD
Futuropolis
LOUVRE
THALYS
LES ARTS DESSINÉS

Sous le béton la lagune

Depuis juin 2020, Culturespace a transformé un odieux furoncle de béton laissé par l'armée allemande en un lieu culturel tout simplement monumental. L'endroit s'appelle Les Bassins des Lumières et squatte quatre alvéoles à loups gris afin d'y présenter des expositions numériques immersives sur les grands artistes de l'histoire de l'art et la création contemporaine. La dernière en date est *Venise, la Sérénissime*, une création artistique de Gianfranco Iannuzzi. En une quarantaine de minutes, le public va s'en prendre plein la vue avec des œuvres sur Venise de Claude Monet, Paul Signac, Canaletto, Carpaccio, Pietro Longhi, Francesco Guardi, Véronèse, Le Tintoret et de nombreux autres projetées d'une manière seulement égalée par Pink Floyd. **GV**

VENISE, LA SÉRÉNISSIME
Jusqu'au 2 janvier 2023
Les Bassins des Lumières – Impasse Brown-de-Colstoun – 33300 Bordeaux

Le bonjour d'Albrecht



Albrecht Dürer :
Le Monstre marin
Chantilly, musée Condé, EST 233 © RMN-Grand Palais Domaine de Chantilly-René Gabriel Ojéda

Considéré comme un des artistes les plus importants de la Renaissance, Albrecht Dürer se fait rare sur les murs des expositions hexagonales. La dernière fois que ses œuvres ont été accrochées remonte à un quart de siècle. Afin de mettre un terme à cette disette, le musée Condé à Chantilly et la Bibliothèque nationale de France ont réuni plus de 200 feuilles sorties de leurs collections respectives pour réaliser l'exposition *Albrecht Dürer – Renaissance et Gravure* qui va se tenir du 4 juin au 2 octobre prochain dans la salle du Jeu de Paume du musée de Chantilly. **GV**

ALBRECHT DÜRER – GRAVURE ET RENAISSANCE
Du 4 juin au 2 octobre
Château de Chantilly – 60500 Chantilly

PIONNIER VENU DU FROID

Albert Edelfelt :
Enfants au bord de l'eau
Huile sur toile (1884)
Helsinki, Ateneum Art Museum, Finnish National Gallery Collection/Ahlström © Finnish National Gallery / Hannu Aaltonen

En prévision des fortes chaleurs qui s'annoncent, le Petit Palais a eu la riche idée d'organiser l'exposition *Albert Edelfelt (1854-1905) – Lumières de Finlande* en partenariat avec l'Ateneum Art Museum d'Helsinki. À travers une centaine d'œuvres, l'exposition retrace l'évolution de ce peintre qui aura partagé sa vie entre la France et son pays. Les amateurs de scènes naturalistes où la lumière prend toute son importance apprécieront tandis que le public plus habitué à ses portraits de personnalités sera agréablement surpris. **GV**

ALBERT EDELFELT (1854-1905) – LUMIÈRES DE FINLANDE
Jusqu'au 10 juillet
Petit Palais – avenue Winston-Churchill – 75008 Paris

DITES-LE AVEC UNE SCIE À MÉTAUX

John Cuneo (né en 1957), dessinateur vedette au *New Yorker*, exposera pour la première fois en Europe, à Paris, à la galerie Manjari and Partners, une cinquantaine de dessins originaux.

Ce seront des travaux personnels, certains ayant été publiés dans des journaux américains, d'autres en grande partie extraits de ses carnets de croquis et de ses carnets personnels réalisés dans son atelier. Ses œuvres représentent des personnages souvent décalés surpris dans leurs activités quotidiennes et des animaux anthropomorphes pas vraiment domestiques. Ses dessins ont été réalisés pour le plaisir de l'artiste et de l'amateur sans but précis ni explication. John Cuneo remplit presque sans réfléchir, pour la beauté du trait, ses carnets de croquis comme un musicien ferait ses gammes. Comme il le dit lui-même, il y a parfois des images de sexe, de violence ou d'automutilation, mais rarement dans le même dessin. Ses trois livres édités chez Fantagraphics sont encore disponibles. La publication d'un catalogue de l'exposition est prévue. **Claude Haber**

CUNEO
Du 14 septembre au 8 octobre
Galerie Manjari and Partners – 9, cité de l'Ameublement – 75011 Paris

MARCELLE ET SON ORCHESTRE

Marcelle Cahn :
Femme et voilier
Huile sur toile (vers 1926-1927)
© Musées de la Ville de Strasbourg / A. Plisson

Née à Strasbourg à la fin du XIXe siècle, Marcelle Cahn traverse deux guerres mondiales et tout un tas de courants artistiques avant de trouver sa voix dans une abstraction libre tout ce qu'il y a de plus personnel. À travers plus de 400 œuvres et documents venus du monde entier, l'exposition *En quête d'espace* est l'occasion unique de regarder de la poésie en couleurs accrochée sur les murs. Réalisée en partenariat avec le musée d'Art moderne et contemporain de Saint-Étienne Métropole (MAMC+) et le musée des Beaux-Arts de Rennes, cette exposition vaut le déplacement. **GV**

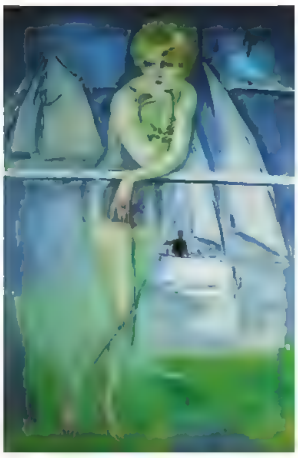
MARCELLE CAHN, EN QUÊTE D'ESPACE
Jusqu'au 31 juillet
MAMCS – 1, place Hans-Jean-Arp – 67000 Strasbourg

Sous l'œil du maître

Depuis trois ans, les murs du couvent Sainte-Cécile de Grenoble accueillent, en plus du siège social des éditions Glénat, le cabinet Rembrandt, un espace où 80 gravures du maître sont exposées. Depuis le 24 mars, une trentaine d'élèves de 4e année de l'école Émile Cohl ont été invités à venir montrer leurs créations personnelles sous la direction de Jérémy Bajulaz, peintre et graveur diplômé de l'école, avec le concours de Cyril Devès, historien de l'art coordinateur du CRHI. Réalisées à l'aide de différentes techniques, du monotype à l'aquatinte, ces gravures sont visibles jusqu'au 18 septembre prochain. **GV**

LA LEÇON INTEMPORELLE. LE CABINET REMBRANDT INSPIRE LES ÉTUDIANTS D'ÉMILE COHL
Jusqu'au 18 septembre
Couvent Sainte-Cécile – 37, rue Servan – 38000 Grenoble

COQUILLAGES ET CRUSTACÉS



Kees Van Dogen :
La Baigneuse à Deauville
Huile sur toile (1920)
Collection privée © Adagp Paris, 2022

Dix ans après que les sœurs ont quitté le lieu, l'ancien couvent est devenu une manufacture à manifestations culturelles particulièrement efficace. Pour cet été, Les Franciscaines accueillent l'exposition *Deauville me va comme un gant* consacrée au peintre Kees van Dongen jusqu'à la fin septembre. Derrière ce titre en forme de clin d'œil, l'exposition organisée en sept sections thématiques raconte le demi-siècle de villégiature du peintre dans la ville et différents endroits de la Normandie. En tout, ce sont près d'une centaine d'œuvres qui ont été réunies pour expliquer l'attachement de cet observateur de la vie balnéaire. **GV**

KEES VAN DONGEN, DEAUVILLE ME VA COMME UN GANT
Du 2 juillet au 25 septembre
Les Franciscaines – 145B, avenue de la République – 14800 Deauville

M
'O
Musée d'Orsay
jusqu'au 21 août 2022
Maillol
La quête de l'harmonie
Avec le généreux soutien de WILHELM & ASSOCIÉS
MINISTÈRE DE LA CULTURE
EPMO
KUNSTHAUS ZÜRICH
La Piscine
MUSÉE MAILLOL PARIS
Cette exposition est organisée par l'établissement public du musée d'Orsay et du musée de l'Orangerie - Valéry Giscard d'Estaing, Paris, le Kunsthaus Zürich et La Piscine, Roubaix, avec le partenariat exceptionnel de la Fondation Dina Vierny - Musée Maillol, Paris.
En partenariat média avec
BFM
Le Parisien
TRANSFUGE
L'OBJET D'ART
LES ARTS DESSINÉS
MUSEUMTV
Billets Informations
musee-orsay.Fr

Programme monstrueux

BDFIL, le centre BD et les six bibliothèques de la Ville de Lausanne s'associent pour présenter l'exposition *Il était une fois des monstres : naissance monstrueuse dans la BD* jusqu'au au 29 octobre. Présentée par Boulet, auteur de l'affiche, et Boris Bruckler, commissaire de l'exposition, cette expo itinérante changera de thème à chaque étape. Au cours des ateliers proposés pour fabriquer des monstres, les enfants auront le choix avec des après-midi Science folle, Contamination, Anomalie génétique, La Table de Frankenstein, Les Couvertures d'EC Comics et Les Monstres oniriques de Winsor McCay. Si après ça, la suite de *Monstre et Cie* échappe à la Suisse, que faire ? **GV**

IL ÉTAIT UNE FOIS DES MONSTRES : NAISSANCE MONSTRUEUSE DANS LA BD
Jusqu'au 29 septembre
Bibliothèques de la Ville de Lausanne

Nature et caméras

S'il y a bien trois choses qui relient le monde du dessin et celui d'un banquier philanthrope, il s'agit de la photographie, du cinéma et de la nature, trois sources d'inspiration bien connues dans le monde du 9e art et, par conséquent, autant de bonnes raisons pour se rendre à Boulogne-Billancourt pour découvrir le nouveau musée départemental dédié au patrimoine légué par Albert Khan. Dessiné par l'architecte japonais Kengo Kuma, le lieu est constitué d'un nouveau bâtiment de 2 300 m² et de huit autres réhabilités qui accueillent un musée de collections de photographies et de films rares, ainsi qu'un jardin patrimonial à scènes paysagères. L'endroit est parfait pour trouver des idées. **GV**

MUSÉE DÉPARTEMENTAL ALBERT-KAHN
du mardi au dimanche de 11 h-19 h
10-14 rue du Pont – 92100 Boulogne-Billancourt

VOYAGE DANS LE TEMPS

Il y a soixante ans sortait *Le Piège diabolique*, chef-d'œuvre de la BD et huitième volume des aventures de *Blake et Mortimer* du génialissime Edgar P. Jacobs. Afin de resituer l'album dans son contexte, l'exposition *MachinaXion, Mortimer prisonnier du temps* va se tenir jusqu'au 27 novembre de cette année dans l'enceinte du château de La Roche-Guyon, qui domine de sa majestueuse hauteur le village où se déroule une partie de l'intrigue. Organisée sous la supervision des spécialistes Thierry Bellefroid et Éric Dubois, l'exposition propose un assortiment de calques, bleus de coloriage, planches originales, documents d'archives et maquettes qui vont accueillir le visiteur curieux de savoir pourquoi le dessinateur a choisi d'envoyer Mortimer dans le Val-d'Oise. **GV**

MACHINAXION, MORTIMER PRISONNIER DU TEMPS
Jusqu'au 27 novembre
Château de La Roche-Guyon – 1, rue de l'Audience – 95780 La Roche-Guyon

KOIN KOIN ROCK

Tomi Ungerer :
Das Grosse Liederbuch (1975)
© Musées de la Ville de Strasbourg / Mathieu Bertola

Les amateurs de chansons traditionnelles allemandes vont pouvoir s'en mettre plein la vue avec l'exposition *Das grosse Liederbuch* au Centre international de l'Illustration de Strasbourg. Pour cet événement, Tomi Ungerer partage l'affiche avec un gros recueil de plus de deux cents titres issus du folklore d'outre-Rhin, dont il a magistralement illustré chaque page. Dans ce bel ensemble exposé jusqu'au 3 juillet, croquis préparatoires inédits et dessins mis en couleurs pour l'édition sont réunis côte à côte. Le résultat est un joyeux panachage des styles franco-allemand clairement revendiqué par l'auteur. Bon, l'écoute attentive de « Es blies ein Jäger wohl in sein Horn » par The King's Singers donne un aperçu intéressant d'une forme de variété baroque qui ne devrait pas déplaire aux Sparks et à Mika. **GV**

DAS GROSSE LIEDERBUCH
Jusqu'au 3 juillet
Musée Tomi Ungerer – Centre international de l'Illustration – 2, avenue de la Marseillaise – 67000 Strasbourg

école émile cohl

L'ÉCOLE DES MÉTIERS DU DESSIN

Paola Hirou, étudiante de 5e année édition multimédia

Enseignement supérieur

> **Prépa Dessin** / LYON
Formation en 1 an

> **Dessinateur Praticien** / LYON
Formation en 3 ans / *Diplôme visé de niveau 6*

> **Dessinateur 3D** / LYON
Formation en 3 ans / *Titre RNCP de niveau 6*

> **Spécialisation** en édition multimédia, cinéma d'animation ou jeu vidéo / LYON
Formations en 2 ans après bac+3 / *1 titre RNCP et 2 certificats d'école de niveau 7*

> **Storyboard & Layout** / ANGOULÊME
Formation en 2 ans / *Certificat d'école*

Formation continue

Pour développer ses compétences en storyboard, illustration traditionnelle et numérique, narration et mise en scène de personnages, création de décors, mise en couleur pour la BD.

Organisme de formation référencé

Datadock

Ecole membre

Pôle Image Magelis Angoulême

reca

snjv

cohl.fr

PHIL
DR
PHILIPPE DRUILLET & DARREN MACDONALD
photographies p
© Photo F. Boo

JILLET

RENCONTRE AVEC UN **GENGIS-KHAN PACIFISTE**

Par **Damien MacDonald**

Touareg
Acrylique sur toile 116 x 89 cm (1987)
© Philippe Druillet / Courtesy Galerie Barbier

UNE DEMEURE PHILOSOPHALE

La maison a servi de demeure à un peintre orientaliste, Victor Madeleine, puis à un poète aristocrate et anarchiste, Lucien Banville d'Hostel. Mais aujourd'hui j'y viens pour rencontrer un de mes héros, lui aussi avec des penchants orientalistes et anarcho-aristocratiques : l'auteur de bandes dessinées Philippe Druillet.
Ma première pensée est que cette maison lui sied bien. Elle est à la fois complètement incongrue au milieu de notre postmodernité de béton armé, et farouchement cohérente. Son allure détonne sans être ostentatoire. Cela n'a rien de comparable avec les « folies » architecturales, ce n'est pas le fruit d'un désir bourgeois capricieux. Le lieu est teinté de folie, certes, mais de manière harmonieuse. Je suis un peu nerveux. Je prends mon temps, pour savourer, mais aussi pour me préparer. J'ai bien des questions dans ma besace, mais elles me semblent soudain bien inconsistantes, car la maison elle-même répond à nombre d'entre elles. Nous passons le seuil et c'est comme dans le *Nosferatu* de Murnau : « *Dès qu'il eut franchi le pont, les fantômes vinrent à sa rencontre.* » Je m'arrête net dans le vestibule où trône une jeune beauté aux yeux d'orichalque peinte par Roca, on ne sait pas trop si elle sort de l'Atlantide de Pierre Benoit, d'un futur lointain, ou des deux à la fois. Des affiches de Jacobs jouxtent des ouvrages de Jules Verne, de Lovecraft et de Flaubert ; dès le premier pas, on sait qu'on vient d'entrer de plain-pied dans le cerveau d'un poète chineur.

J'ai eu l'impression d'être Raphaël de Valentin, ce personnage de Balzac qui, en entrant chez l'antiquaire où se trouvait la peau de chagrin, fut abasourdi devant « les ossements de vingt mondes ». À lire Balzac avec précaution, on se demande vraiment s'il n'a pas fait un petit saut dans le XXIe siècle et rendu visite, lui aussi, à Philippe Druillet.

Le salon semble s'être extrait du temps. Je suis plus ou moins persuadé que je vais trouver dans un coin Théodore Chassériau en train de fumer de l'opium avec Charles Baudelaire. Je n'ai pas trop osé explorer, mais peut-être bien qu'ils y étaient, assis derrière le feuillage d'une monstera deliciosa. Ces deux-là aimaient parler de femmes allaitant des tigres. Ils auraient été à l'aise ici. Mais l'opium ne convient plus à notre hôte… Même s'il y a au mur une lithographie de Floc'h qui représente les fameuses boîtes en fer-blanc du *Crabe aux pinces d'or* qui contenaient justement du pavot de contrebande. Nous descendons vers l'atelier où il fabrique d'autres drogues, mentales celles-là…

DE L'ATELIER COMME COCKPIT D'ASTRONEF

L'atelier est clairement la salle de contrôle du vaisseau. Les pinceaux sont fichés dans des vases satsuma japonais, un immense alligator en résine surveille les dessins originaux, la griffe posée sur des croquis de mercenaires numides aux lèvres taillées à la serpe et à la sanguine. On sent bien que la nuit, dans la pénombre, les combats sont sérieux. Des disques de Léo Ferré, Zombie Zombie et des Doors n'ont pas eu le temps de prendre la poussière, et trônent à côté d'une édition sérigraphiée de la pochette que le maître des lieux a faite pour Jimi Hendrix. On pourrait se perdre dans ce *Wunderkammer*. D'ailleurs c'est ce qui a bien failli m'arriver. J'avais envie de repousser la discussion. Je voulais faire la rencontre de toutes les chauves-souris, lire tous les titres de la bibliothèque, comprendre les liens secrets entre le Gordon Pym de Poe et les tenues en cuir des *bikers* de Kenneth Anger, entre le Des Esseintes de Huysmans et la science-fiction de Moorcock.

Et puis il y a une chromolithographie qui m'a fait tourner la tête. Allez comprendre pourquoi, ce n'est pas un de ces tableaux érotiques pour lesquels j'ai un penchant. Non, c'est en réalité une image qui représente simplement une séance parlementaire de la IIIe République. L'œuvre est élégante, mais surtout, c'est une porte pour un voyage spatio-temporel. Il y en avait une copie chez mes grands-parents, au-dessus de la cheminée, j'en ai longuement observé les gestes en suspens. Et j'entends déjà revenir d'entre les morts la voix de mon grand-père pousser un juron en arabe en disant « *pousse-toi de là, bandit* » tandis qu'il jette des pelures d'orange dans les flammes. Ça flambe, j'écoute mon grand-père, je me pousse de là, et j'accepte de plonger dans la discussion, car je comprends que sinon je vais passer une semaine juste à boire du regard et voyager dans « les ossements de vingt mondes ». Parce que chez Druillet, chaque image est une porte vers une autre dimension.

Illustration pour le vinyle ***Electric Ladyland*** de Jimi Hendrix (1975)
© Philippe Druillet / Barclay

Salammbô T.2
(Flaubert & Druillet, Dargaud, 1982)
Dessin original pour la couverture de l'album
© Philippe Druillet / Courtesy Galerie Barbier

Je finis par m'asseoir en face de Philippe et le regarder dans les yeux. Il est tout en oxymores. « *Oui, je suis un Gengis-Khan pacifiste* », dit-il le plus naturellement du monde. Il est d'une immense douceur, mais il a vu la manière sanglante dont les planètes explosent et il porte une grande colère contre les destructeurs et les esclavagistes en tout genre. Il a sur chaque doigt des bagues en argent finement ciselées, représentant des crânes et des ouroboros, ces serpents alchimiques qui se mordent la queue pour nous rappeler que l'ombre naît dans le point aveugle au cœur de la lumière, et vice versa. Quand il bouge, les bagues tintent. C'est comme si les cervelles de dieux miniatures s'entrechoquaient. Je repense aux Dactyles idéens, ces créatures de la mythologie grecque. Comme leur nom l'indique, ils sont liés à nos doigts, en ont la taille, président aux rites orphiques, à la naissance de la magie et de la métallurgie. Je ne peux pas m'en empêcher, je me dis qu'il a des crânes de Dactyles idéens accrochés à chaque doigt, et en plus il ne les enlève pas pour dessiner. C'est un peu obscène quand même, de dessiner comme ça, avec les doigts dans les orbites des dieux de la métallurgie.

RAFRAÎCHISSEMENTS

Cette fois, alors que je me sentais prêt à parler, c'est à son tour de s'éclipser. Il revient avec sous le bras un joli petit panier d'osier tressé, avec des verres à pied et une bouteille de vin blanc. Tout d'un coup je réalise que l'on a beau être dans le cockpit du vaisseau cosmique d'un dessinateur glorieusement cinglé, nous sommes aussi en bord de Seine. On est bien sur les berges du fleuve où avaient lieu ces parties de campagne de Maupassant qui sentent la frairie de guinguette et le Pouilly-Fuissé.

Pendant qu'il verse le vin, je pense à toutes les raisons qui font que j'admire cet homme oxymore. La liste est longue.

Ils sont nombreux à le dire : il a le sens de la fête. C'est comme une révolte : les dionysies doivent être stratégiques. Il organisait gare du Nord pendant les années 1970 des réunions entre des créateurs de tous les genres. Mais il ne le faisait ni comme Gatsby qui s'effaçait des festivités qu'il initiait, ni comme André Breton qui savait un peu trop bien se mettre au centre. Il organise des soirées par altruisme créatif : l'animal a soif d'avant-garde, de fertilité mentale, des imaginaires qui se pollinisent sur fond de nuit blanche. Il sait tenir salon sans être un salonnard. Tant pis pour les voisins s'ils ne comprennent pas que c'est magique d'entendre les membres de Magma venir jouer à l'improviste. À notre époque où un navigateur est un programme informatique, et où on se touche surtout l'écran tactile, savoir être un hôte pour faire proliférer les mutants est un trait de caractère précieux, du genre de ceux qui changent la société en profondeur.

Et puis c'est un passeur de mondes. Cela fait des années qu'il aide des clandestins venus d'autres galaxies à échapper aux contrôles des flics de la pensée. Un passeur entre les générations, entre les genres, entre les médiums. Quand ceux que William Burroughs appelait les agents de l'interzone viennent examiner ses activités, ils sont forcément déroutés : c'est un ébéniste gothique ? Non, un décorateur de cinéma amoureux des rois maudits. Excusez-moi, j'ai une autre fiche qui le définit comme un peintre qui fraternise avec les symbolistes, c'est dangereux ça... À la frontière galactique, l'embarras est clair. Pardon, monsieur, nous n'arrivons pas très bien à lire ce qu'il y a écrit dans la case « statut ». Mettez collectionneur ou chef d'orchestre d'opéra rock ou sinon sculpteur d'armures punks... Il n'est ni agent double, ni triple,

La Nuit (Druillet, Les Humanoïdes associés, 1976)
Planche originale #36
© Philippe Druillet / Courtesy Galerie Barbier

mais forcément agent multiple et nomade. Nous le constatons tous avec tristesse, la culture mondiale est devenue un vrai supermarché, et j'adore ceux qui comme Druillet refusent de se cantonner gentiment à un rayon et font l'école buissonnière en allant vendre leurs idées au marché noir, dans les marges, aux puces, comme on dit, là où on marchande les idées nouvelles sous le comptoir.

Et bien entendu, au-delà de tout cela, il y a les livres, autant de visas pour d'autres planètes.

Maintenant les verres sont pleins. «*Nous avons foi au poison*», comme disait Rimbaud. La conversation peut commencer.

Yragaël ou la Fin des temps
(Demuth & Druillet, Dargaud, 1974)
Planche originale (detail)
© Philippe Druillet - Courtesy Galerie Barbier

Cosmos XVII-II
Acrylique sur toile 92 x 72 cm (2012)
© Philippe Druillet / Courtesy Galerie Huberty & Breyne

FACE AU « MONDE DE L'ART »

Nous parlons de la manière dont l'art se construit « sous influence », et si ses influences ont beaucoup été débattues, Druillet aimerait rappeler l'importance cruciale qu'a jouée pour lui Claude Moliterni. Forcément, cela me fait réagir. Si je me retrouve aujourd'hui face à Druillet pour écrire ce portrait, c'est sur l'invitation de Frédéric Bosser, que j'ai rencontré au Nouveau Musée National de Monaco. C'était dans le cadre de l'exposition *Marginalia, dans le secret des collections de bande dessinée*, dont j'ai eu la chance d'être co-comissaire. Nous y avions montré une quinzaine de planches historiques et magistrales de Druillet, pour lesquelles je ne tardais pas à découvrir que Frédéric et moi ressentions le même enthousiasme.

Car, au-delà de ma vie d'auteur, je crois à la rencontre, souvent ajournée, mais toujours fructueuse, entre le monde muséal et la bande dessinée. Et en cela Claude Moliterni fait figure de modèle. Il fut un des premiers au monde à comprendre l'importance d'une représentation institutionnelle du 9e art qui soit digne de ce nom. En effet, dès 1967, il organise au MAD, le musée des Arts décoratifs de Paris, l'exposition itinérante mythique *Bande dessinée et figuration narrative*. Elle voyagera en 1972 à Angoulême, ce qui sera un prélude à la fondation du FIBD, le Festival international de bande dessinée, par le même Moliterni (avec ses acolytes Groux et Mardikian, transfuges des *Jeudis de la BD*). Suivront plus de deux cents expositions de bande dessinée, dont le commissariat a été signé Moliterni ! Je sais que pour Druillet aussi la représentation de la BD dans ce qui est souvent nommé de manière un peu excluante « *le monde de l'art* » est un combat crucial. Il est d'ailleurs le premier auteur de notre médium à être présenté en vente à Drouot avec Pierre Cornette de Saint-Cyr comme commissaire-priseur, et cela le 4 juillet 1984. Peu de temps avant, Marie-Claude Beaud, directrice de musée avant-gardiste, avait fait entrer dans le prestigieux cabinet d'arts graphiques du musée de Grenoble, fondé en 1815, un ensemble spectaculaire de planches de Druillet. L'humanoïde flaubertien post-punk va ainsi partager les cimaises avec Tiepolo, Van Dyck, Rembrandt, Delacroix, Gauguin, Fantin-Latour et des plus modernes comme Arp, Artaud ou Schwitters. C'est

La Nuit
Planche originale (1975)
© Philippe Druillet / Courtesy Galerie Barbier

une acquisition muséale qui fait date, et sur laquelle j'ai écrit longuement dans déjà deux livres (*Marginalia* chez Glénat et *Anatomy of Comics* chez Flammarion). Mais si j'y reviens, c'est que la spécificité de la bande dessinée dans le paysage de l'art contemporain est d'être à la fois un art de révolutionnaire dans son propos, et un art de la continuité souterraine entre les époques. En bref, un lieu rêvé pour les voyageurs spatio-temporels. Donc quand le nom de Claude Moliterni est le premier à sortir lors d'une conversation entre nous deux, ce n'est pas seulement parce que nous avons aimé la pâleur opaline du corps de son personnage dans *Scarlett Dreams* que dessinait Gigi sous les couvertures sulfureuses des regrettées éditions Losfeld.

« *Claude m'a connu quand j'avais quinze ou seize ans. Il a été un des premiers à regarder avec attention mon travail lors de ma première exposition chez Jean Boullet. Il m'a dit c'est un miracle qu'un mec comme toi produise tout ça. Tu sors d'une famille de merde. Il avait raison. C'était des collabos, et tout ce qui s'ensuit. Mais tu connais ça, on n'est pas là pour en reparler. Si les gens veulent savoir, ils peuvent toujours lire mes mémoires* Délirium. »

En effet, on ne peut que recommander chaleureusement la lecture de *Délirium* écrit avec David Alliot, qui se lit d'un trait, comme on boit une eau-de-vie, une plongée dans une psyché sincère et radicale. On y découvre aussi ce que cela veut dire d'avoir Louis Ferdinand Céline comme premier médecin qui s'inquiète de son « *petit Philippe* »...

« *Donc Moliterni comprend l'étendue du marasme. Et il se demande comment je produis tout ça. Soit tu as une prédisposition, soit c'est un grand ancêtre qui parle en toi. Et il avait raison, dans mon arbre généalogique il y a perché à la fois des voyous, des aristocrates et un ou deux artistes. S'il y a une éternité, je crois qu'elle se cache quelque part dans les chromosomes.* »

Je ne dis rien, mais je regarde aux murs toutes les formes cristallines que dessine Druillet. Même si Crick et Watson ont raflé les lauriers, c'est une femme, la physico-chimiste Rosalind Franklin, qui a découvert la structure hélicoïdale de l'ADN, et elle l'a fait en pratiquant justement la cristallographie. Est-ce que ces cyborgs anguleux, ces exosquelettes cosmiques dessinés par Druillet sont des formes de cristallographies qui scrutent l'éternité chromosomique des transmissions d'idées ? « *Quelque chose a voyagé caché dans mes chromosomes et a éclos à nouveau.* » Je suis trop curieux, j'interromps en demandant s'il se souvient du moment exact où ça a éclos.

« *Bien sûr.* »

Masque #1
Illustration pour l'affiche du Festival international de la BD d'Angoulême
Gouache sur papier craft (1989)
© Philippe Druillet Courtesy Galerie Barbier

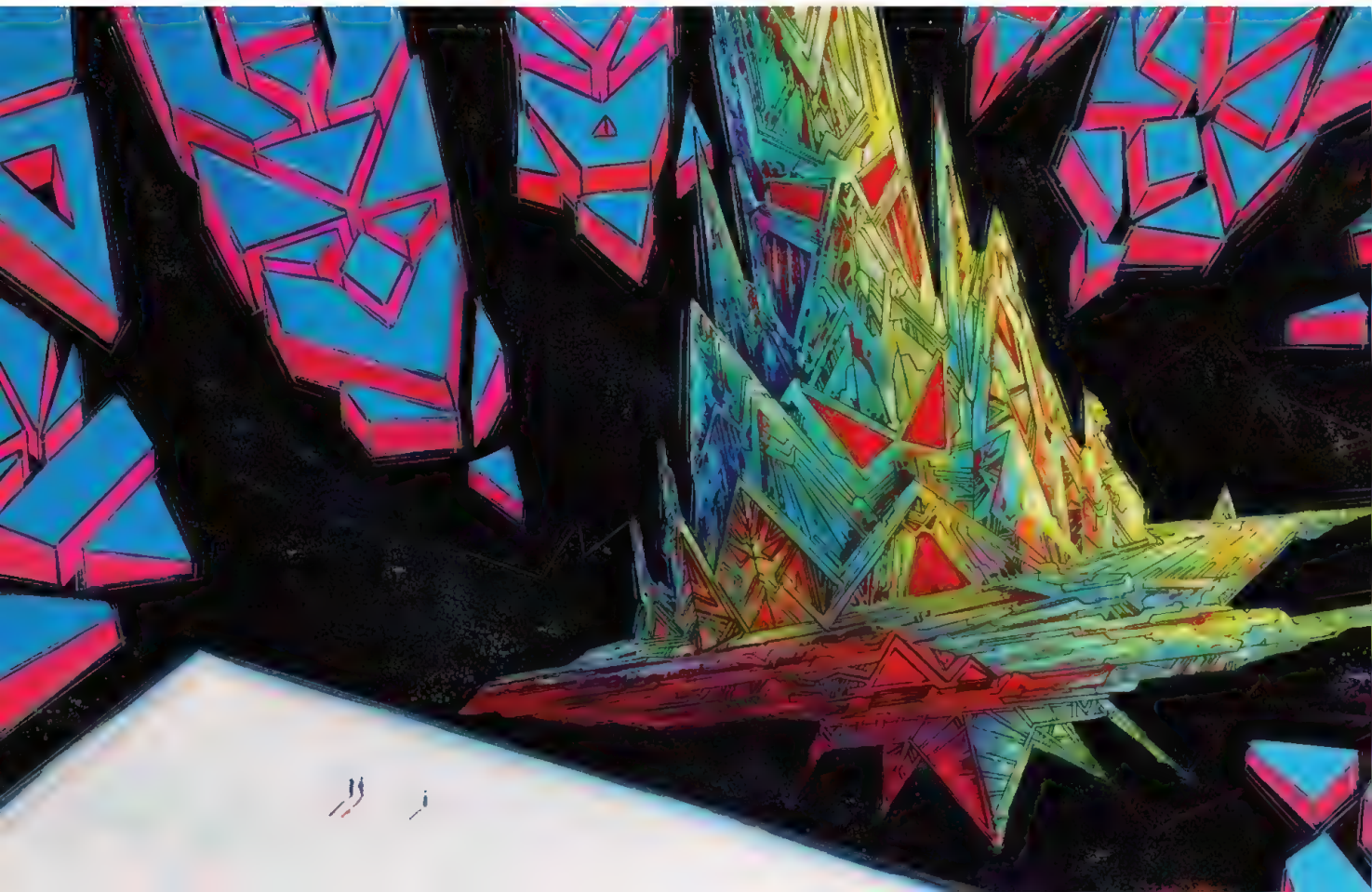
L'ÉCLOSION D'UN DESTIN

« *C'était en Catalogne, dans une classe mixte, et je me suis retrouvé un jour à côté d'un gamin de quinze ou seize ans. Il s'est mis à dessiner devant moi un port, avec des vagues, des bateaux et des mouettes. Et tout d'un coup, comme un musicien qui entendrait sa première mélodie interprétée devant lui, je me suis dit qu'avec un crayon on pouvait construire un monde. J'ai compris à l'instant même que mon destin allait être lié à la fabrication d'images. Je me souviens du dessin comme si c'était hier.* »

Forcément je lui demande s'il peut le dessiner. « *Enfoiré, va. Bien sûr.* » Il pousse le verre de vin blanc, attrape « *machinalement* » une feuille de papier « *machine* ».

« *C'est comme ça que ça commence, même pour les planches plus complexes. Avec du papier "machine", comme on dit. Avec une architecture très simple. Je pose des zones. Qui souvent signifient pour moi des zones de couleurs. Oui, ce dessin, je ne suis pas près de l'oublier.* »

Druillet a si souvent dessiné les rapports entre le corps et la machine que je ne suis pas si surpris qu'il y ait ainsi des brouillons *machinaux*. Je repense à la formule de Deleuze : « *Une machine graphique qui procéderait autant par hiéroglyphes que par phonèmes.* » Je vois sa main chercher un critérium. Elle plane un peu au-dessus d'une armada de critériums métalliques. Ils ressemblent à de petites armes, entre le couteau et une étude balistique futuriste. C'est le genre de critérium qui pousse les douaniers aux aéroports à vider de fond en comble vos sacs avec un air inquiet. Il y en a une vingtaine identiques, une petite pile posée sur la table. Nous ne sommes pas chez Chris Ware où tous les outils sont rangés de manière orthonormée ni chez Francis Bacon où il faut faire de l'archéologie et de la spéléologie pour retrouver les outils. Ici il y a un certain ordre, tout est à portée de main, mais dans un pêle-mêle qui montre



L'Île des morts
Planche originale (1987)
© Philippe Druillet / Courtesy Galerie Barbier

le plaisir de varier rapidement les outils tout en leur accordant grâce de leur rôle symbolique. Donc la main plane par-dessus les critériums tous identiques, et il semble faire un choix très spécifique pour un critérium à la pointe ajustée au sparadrap. Là encore je reste silencieux, il m'est arrivé de dormir avec mes stylos, je sais que ce sont des objets transitionnels signifiants. « *C'était un dessin de gosse, avec des vaguelettes caricaturales, des virgules en hauteur, des moutons à la surface de l'eau comme on dit… Et il avait fait des oiseaux à l'envers… Je crois qu'il y avait des gens et des bâtiments…* »

Il attaque la page. Je pense tout de suite, c'est du dessin au couteau, comme on dit de la peinture au couteau. Il coupe dans l'espace, tranche. Je comprends mieux sa passion pour les armures de samouraï. Le trait fonctionne comme une coupe de sabre. Ce doit être net et profond, un geste qui ouvre l'espace. Le rapport au stylo est animiste. Si ça tranche, c'est sans penser blessure. C'est une césure franche, mais faite pour ouvrir l'horizon, évider la page pour poser les fondations. Il y a une forme de violence contenue dans son geste, et étrangement cela me surprend. Pourtant j'aurais dû m'y attendre ; les hordes de *bikers*, les mercenaires déchaînés, les combats interstellaires, la géométrie diffractée, l'ensemble des dessins donnait des indices sur leur geste fondateur. Ce sont tout de même des histoires archipunk, où les rebelles grognent. Mais c'est agencé avec une telle minutie, une patience, une capacité de reproduction et d'ornementation qu'on ne retrouve que dans certaines enluminures mystiques, qu'on ne pense pas immédiatement aux coupes franches sous-jacentes.

« *Mais tu vois, quand je regarde ce voisin de classe dessiner, je suis hypnotisé par l'image. Je ressens même, comment dire, oui, presque une sensation d'érotisme… C'est l'embouchure, l'estuaire… L'estuaire du futur de Druillet… À ce moment-là, je ne connais pas encore l'art. Je suis dans les grottes de Lascaux, tu comprends ? Et je me planque pour pas que le tigre à dents de sabre me bouffe. Je me réfugie dans la cave, et avec du noir de fumée, je commence un truc dont je ne sais pas si ça aura du sens. Mais je devine là-dedans un système de survie.* »

Je mentionne le fait que les ports sont des endroits où l'on rencontre des marchands, des explorateurs et des contrebandiers. Je pense sans le dire à ce port dans *Les 6 Voyages de Loane Sloane*, hérissé de mâts noirs inquiétants, avec des bivouacs et feux de joie au premier plan. Dans l'exposition à Monaco, nous nous étions amusés à faire en sorte qu'en lui tournant le dos, on puisse apercevoir la mer glisser entre les persiennes closes du musée. « *Mais je crois que s'il avait dessiné un château ou des cowboys, ça aurait été pareil. C'est l'essence de l'image qui compte. Il y a quelque chose de similaire avec ce qui s'est déroulé à seize ans quand j'ai découvert* La Couleur tombée du ciel *de Lovecraft. Je ne dors pas pendant quinze jours. L'image littéraire me happe.* »

Kazhann
Décor pour un film d'animation de Philippe Druillet
Acrylique sur contre-collé (1990)
© Philippe Druillet / Courtesy Galerie Barbier

Acrylique de couleurs pour un projet de tapis représentant le tampon de la signature-sigle de l'artiste (1988)
© Philippe Druillet / Courtesy Galerie Barbier

UN SYMBOLISME À REBOURS

On sent en effet que sa passion pour l'image s'est faite par ingestion, en dévorant l'art. Si la vision de Druillet a transformé en profondeur l'imaginaire collectif, c'est parce qu'il est aux antipodes de l'académisme. Il se dirige vers ce qui sauve et fortifie la vie. Pas vers ce que l'on est supposé aimer. Il approche les œuvres avec liberté. Quand Druillet regarde *Ivan le Terrible* d'Eisenstein ou le *Cabiria* de 1914 où le réalisateur italien Pastrone invente le travelling pour révéler la Carthage de D'Annunzio, il voit de l'heroic-fantasy. Il utilise dans l'œuvre ce qui nourrit sa vision. Ainsi il faut bien chercher, mais transfigurés sous l'univers rock se retrouvent métamorphosés des pans entiers de l'univers d'Edgar P. Jacobs ou de Jack Kirby. Simplement il métabolise l'ensemble différemment. Et bien entendu, on ne peut pas passer outre un autre grand choc constitutif : « *l'âge d'or* » de la bande dessinée américaine va lui arriver sous forme de deux exemplaires reliés de la revue *Robinson* dès l'enfance. Et là défilent le *Mandrake* de Lee Falk, le *Flash Gordon* d'Alex Raymond, le *Popeye* de Segar... Puis plus tard les yeux cernés de noirs de Lone Sloane viendront en réponse au *Fantôme du Bengale* du même Lee Falk et Phil Davis. C'est en écho direct avec les premiers éblouissements. « *C'est simple à partir de là, il n'y a plus rien d'autre qui existe... C'est là que se trouve ma survie, et c'est René Goscinny qui me l'a offerte.* »

Druillet a quelque chose avec les cinéastes prénommés George. Il a tendance à les influencer. Que ce soit George Lucas avec *Star Wars*, ou George Miller avec *Mad Max*. En revanche, lui est plutôt influencé par les artistes prénommés Gustave. Flaubert, Doré, et bien sûr Moreau.

« *Ce que j'aime chez Moreau, et que j'ai senti immédiatement dans son merveilleux musée, c'est sa proximité avec la BD. Sa manière de dessiner la toile à l'encre de Chine, pour ensuite la recouvrir de peinture. C'est pour ça que moi, quand j'ai commencé, je faisais le contraire. Je travaillais à l'huile très longtemps, pour son érotisme et sa sensualité. Même si pour vivre avec mon temps je suis passé à l'acrylique. Et je reprenais après à l'encre de Chine par-dessus. L'inverse de Moreau. Tu vois, Manara a une proximité avec les contours noirs de certains Botticelli. Moi ce serait plutôt un rapport avec Gustave Moreau, mais remonté à l'envers. Même si je me suis nourri auprès du Greco, du Caravage, de Goya, de Soutine et de Francis Bacon, le sang, la révolte et la modernité.* » Cette veine d'un Moreau à rebours va amplement contribuer à rendre le style de Druillet si reconnaissable et détonnant.

Le dessin de port du jeune camarade de classe a visiblement ouvert une brèche où viendront s'engouffrer les créations artistiques. *Le Tombeau hindou* de Fritz Lang, puis une visite en famille de la Sagrada Familia de Gaudí, « *le seul architecte lovecraftien qui existe sur la planète Terre* ».

« *Et bien sûr, bien sûr, le Hamlet de sir Laurence Olivier.* » Les yeux s'éclairent et il accentue le mot « sir ». On sent qu'il est adoubé par plus que la reine, par l'esprit de l'art. « *Ce Hamlet où il y a d'ailleurs une île des morts au générique.* »

Au moment où je lui rends visite, Druillet prépare activement avec la galerie Barbier une exposition sur ce chef-d'œuvre du grand symboliste allemand Arnold Böcklin en compagnie de son ami François Avril. *L'Île des morts* est un point focal, une énigme de l'histoire de l'art qui en a fasciné plus d'un, sans jamais révéler son mystère. Böcklin lui-même n'a fourni aucune explication publique quant à la signification de la peinture qu'il a déclinée en cinq tableaux, dont le premier a été peint en 1880 dans son atelier à Florence. La seule phrase qu'il nous ait laissée à son propos nous dit que c'est

La Guerre du feu (Jean-Jacques Annaud)
Illustration pour l'affiche du film
© Philippe Druillet / Courtesy Galerie Barbier

« *une image de rêve : elle doit produire une telle immobilité que l'on serait impressionné par un coup à la porte.* » On sent bien que nous avons affaire à un rapport à l'art qui dépasse la question de la connaissance, de la rationalité, de l'explication. C'est un coup frappé, qui résonne jusqu'à nous. « *Il y a des poisons qui affaiblissent la vue et des poisons qui ouvrent les yeux* », écrit August Strindberg dans sa pièce de théâtre *La Sonate des spectres*, juste avant que le tableau de Böcklin soit supposé apparaître sur scène. Et cette image de rêve est véritablement un poison qui ouvre les yeux. Et puis surtout, *L'Ile des morts*, chez Böcklin, comme par hasard, c'est un port ; un estuaire vers un autre monde, comme les enluminures de Druillet. Je vous souhaite d'y embarquer. Pas pour mourir, bien sûr. C'est une question symbolique, initiatique. Même si au détour d'une page, vous risquez bien de découvrir une image qui laisse revenir à vous la voix des morts. Qui laisse parler *La Nuit*. Comme dans son requiem éponyme. Et après tout, n'est-ce pas un des rôles fondamentaux des œuvres d'art ?

Les œuvres de **PHILIPPE DRUILLET** sont visibles à la galerie BARBIER : 10, rue Choron - 75009 Paris.
Du mardi au samedi de 14 h à 19 h. Tél. : 06 80 06 29 95
www.galeriebarbier.com

Apocalypse #8 (Philippe Druillet & François Avril)
Peinture à 4 mains pour l'exposition *Apocalypse* (Galerie Barbier, 2020)
© Philippe Druillet & François Avril / Courtesy Galerie Barbier

C'était avant [illegible] que je sache mon pouvoir [illegible] de toutes premières images de **Gerda Muller** qu'il me fut donné d'admirer furent celles de *Marlaguette*, [illegible] album du Père Castor qu'[illegible] encore je [illegible] feuilleter sans en être enchanté. Pour [illegible] cette émotion, je dirai ce que j'ai emprunté à Leon Bloy pour [illegible] de celle pouvoirs exercés par l'œuvre d'Hergé sur mon imagination : « *Il me semble que je m'en souviendrai toujours, de même qu'on se souvient de ces images pareilles à des merveilleuses qu'on admirait dans l'enfance et qui semblent plus réelles que tout ce qui peut être vu au cours de la vie.* » (*Le Pèlerin de l'absolu*)

Par **Albert Algoud**

GERDA MULLER

DU PLUS LOIN DE MON ENFANCE...

Extrait de ***Marlaguette*** (nouvelle edition 2018)
© Marie Colmont & Gerda Muller / Flammarion Jeunesse

Boucle d'or et les trois ours (première édition, 1956)
© Rose Celli & Gerda Muller / Père Castor Flammarion

Enfant, on ne se soucie pas de savoir qui sont les auteurs des albums qu'on admire. Seules comptent les belles images. Néanmoins, quand je sus lire, je fus intrigué par la mention « *Images de Gerda* » sur la page de garde de *Marlaguette*, puis « *Dessins de Gerda* » sur celle de *Poulet des bois* ou encore « *Illustrations de Gerda* » en exergue de *Perlette goutte d'eau*. J'imaginais que cette Gerda, mystérieuse à mes yeux car désignée par son seul prénom, était une enfant de mon âge, mais infiniment plus douée en dessin que je ne pouvais l'être… C'est bien plus tard que ce prénom associé au patronyme Muller m'a révélé l'existence d'une artiste remarquable.

Gerda Muller imagière

Dans un récent entretien avec Marine Landrot (*Télérama* n° 3 726), Gerda Muller se définit comme « *imagière* ». Bien que dicté par une indéniable modestie, ce terme, qui *stricto sensu* pourrait sembler réducteur, à bien y regarder, n'en exprime pas moins les effets exercés par l'art de cette incomparable illustratrice doublée d'une coloriste hors pair sur l'imaginaire d'un vaste public. Selon la définition du Larousse, « *Imagier, ière* » est un mot « vieilli » désignant « *un professionnel qui édite et/ou vend des images populaires* ». Contrairement à ce qu'affirme le Larousse, le joli mot « imagière », concernant Gerda Muller, n'est pas « vieilli »! Quant à l'adjectif « *populaire* », pris dans son acception la plus noble, il sied à toute son œuvre.

Marlaguette (première edition, 1952)
© Marie Colmont & Gerda Muller / Père Castor-Flammarion

Les vétilleux nous objecteront que Gerda n'édita pas ses images. Ce à quoi on pourrait rétorquer qu'elle aurait dû le faire car en ce temps-là le Père Castor se comportait davantage en Harpagon qu'en généreux protecteur des arts dessinés ! Gerda ne touchait que 1 % du prix de vente de ses albums ! Cerise sur ce gâteau avaricieux : ce pourcentage dérisoire ne prenait effet qu'au-delà de cinquante mille albums vendus ! Sans parler du contrat aussi léonin qu'aberrant que Gerda, alors toute jeune autrice, eut la naïveté de signer. Une clause stipulait que les originaux de ses illustrations étaient la propriété du bon Père Castor, dont la rapacité n'eut d'égal que l'imprévoyance. À la fin des années 1960, le hangar où s'entassaient les dessins ainsi accaparés fut ravagé par un incendie fatidique qui réduisit en cendres presque tous les originaux de Gerda Muller.

Marlaguette, album visionnaire

Marlaguette paraît en 1952. Trois quarts de siècle plus tard, cet album n'a pas pris une ride ; il s'est même bonifié avec le temps. Plus que jamais, les illustrations de Gerda Muller entrent en résonance avec le texte fort singulier de Marie Colmont. Un récit qui, pour être sobre, n'en obéit pas moins aux exigences d'une dramaturgie aussi efficace qu'anticonformiste. D'abord d'une inquiétante agressivité, l'énorme loup se blesse en attaquant l'appétissante petite fille. Contre toute attente, Marlaguette soigne la bête et réussit même à convertir ce carnivore au végétarisme ! Alors que dans *Le Petit Chaperon rouge*, des bûcherons finissent par mettre à mort le loup, ici, c'est un bûcheron qui lui sauve la vie en faisant comprendre à Marlaguette les exigences de ce qui ne s'appelait pas encore la biodiversité… « *Un loup n'est pas végétarien ; il faut qu'il mange de la viande, son estomac est fait pour ça… Il est en train de mourir, ton ami le loup…* »

Compassion pour la souffrance animale, cohabitation entre le loup et les êtres humains, réintroduction d'espèces menacées dans leur milieu naturel, leur biotope, résilience et capacité à rebondir après un traumatisme, apologie du végétarisme… tout au long de l'œuvre de Gerda Muller, ce respect visionnaire pour la nature ne se démentira jamais.

À noter aussi le courage, l'audace, l'indépendance d'esprit et l'estime de soi dont fait preuve Marlaguette qui n'accepte pas que violence lui soit faite, surtout quand elle vient d'un mâle dominant… Autant de qualités qui, par bien des côtés, font de cette petite fille une héroïne hors normes, libre, et qui n'a rien à envier aux garçons. Exception faite pour les aventures de Fifi Brin d'acier, créée par Astrid Lindgren, publiées en France pour la première fois en 1951 (dans une version édulcorée !), l'apparition d'une telle petite fille est

Marlaguette (première édition, 1952)
© Marie Colmont & Gerda Muller / Père Castor-Flammarion

Extrait de ***Mon arbre*** (nouvelle édition, 2018)
© Gerda Muller - L'école des loisirs

exceptionnelle à l'époque dans les livres pour la jeunesse, presque tous régis par une vision stéréotypée et sexiste des enfants. Un conformisme auquel échappe aussi *Poulet des bois* (1957) : «*En tout cas, il était joli… Il avait des boucles blondes, et le nez en trompette… en toutes saisons il avait sur ses épaules un petit capuchon pointu fait de fleurs…*»

Un naturalisme non conformiste

Gerda Muller est toujours allée à rebours des conventions des contes de fées. Dans ses albums, ni princesses énamourées, ni nobles chevaliers ; pas de méchantes reines ; aucun château enchanté… Le merveilleux n'obéit pas à des clichés rebattus et le jeunisme obligé n'est pas son truc. Dans *Poulet des bois*, la Fée bleue n'est pas blonde, rose et fraîche… «*Elle était vieille ; elle avait une robe couleur du ciel et elle souriait d'un air triste et doux. On la sentait bonne comme une grand-mère. Et jolie avec ça.*»

Ce qui me plaisait tant dans les albums de Gerda Muller quand j'étais enfant, comme tant de lecteurs et de lectrices, n'a donc jamais cessé de me charmer. Je tente aujourd'hui de formuler mes impressions en disant par exemple que ses dessins allient candeur et assurance, qu'ils marient réalisme et poésie… J'ajoute qu'ils relèvent d'un style unique qui s'inscrit en même temps dans une atmosphère propre aux meilleurs illustrateurs des albums du Père Castor des années 1950-1960 : le génial Rojan, alias Fiodor Rojankovski, et aussi Nathalie Parain, Pierre Belvès et André Pec. Mais le mieux, *in fine*, est de laisser à Gerda Muller le soin de commenter elle-même ses propres images, dont elle dit qu'elles ne sont pas réalistes, mais « naturalistes »[1] ? Rien à voir avec l'approche expérimentale et positiviste du réel décrite par Émile Zola ! Le naturalisme consiste ici en une acceptation de la nature (faune, flore et paysage – de la plus humble goutte d'eau aux vastes forêts) comme seule réalité acceptable, et coupée de toute transcendance… Mais attention ! Cette réalité, comme perçue et magnifiée par les yeux d'un enfant[2], est d'une infinie diversité, mouvante et émouvante, généreuse et foisonnante de vie, merveilleuse en soi, et donc source d'émerveillement sans cesse renouvelé. «*La nature apaise, elle guérit, elle opère des miracles.*»

Une œuvre sans cesse renouvelée

À la fin des années 1960, Gerda Muller aura enrichi le catalogue du Père Castor de plus de quarante titres ! Si certains sont à jamais devenus des classiques, les contraintes d'un format inchangé (18 x 21 cm) finirent par lui peser en l'empêchant de s'exprimer avec autant de liberté qu'elle l'aurait souhaité. Sans aller jusqu'à l'aider à tuer le père (Castor !), Paul Dunand, qui dirigeait alors les éditions Belin, donna à Gerda Muller l'occasion de s'émanciper définitivement. Désireux de rompre avec la tristesse des manuels scolaires d'apprentissage de la lecture, il demanda à Gerda d'illustrer *L'Enfant et la Lecture CE1*. Puis, *Lisons, Lisette, CP-CE1* et *CE*.

Gerda Muller, qui ne se sentit jamais le désir d'enseigner le dessin, se révèle pourtant dans ces manuels une merveilleuse et gaie pédagogue par l'image, réservant à chaque page des surprises aux apprentis lecteurs incités ainsi à se reporter aux textes.

Des qualités dont elle fit toujours preuve et qu'on retrouve dans des ouvrages récents tels *Ça pousse comment ?* et *La Fête des fruits* (L'école des loisirs, 2013 et 2017).

Entretien avec Nathalie Parain, *Gerda Muller, tout sur votre auteur préféré*, L'école des loisirs, 2019
« Quand je commence à crayonner une histoire, j'imagine qu'un enfant se tient derrière moi et regarde par-dessus mon épaule. Je me demande s'il va comprendre ou s'il va s'ennuyer ? »

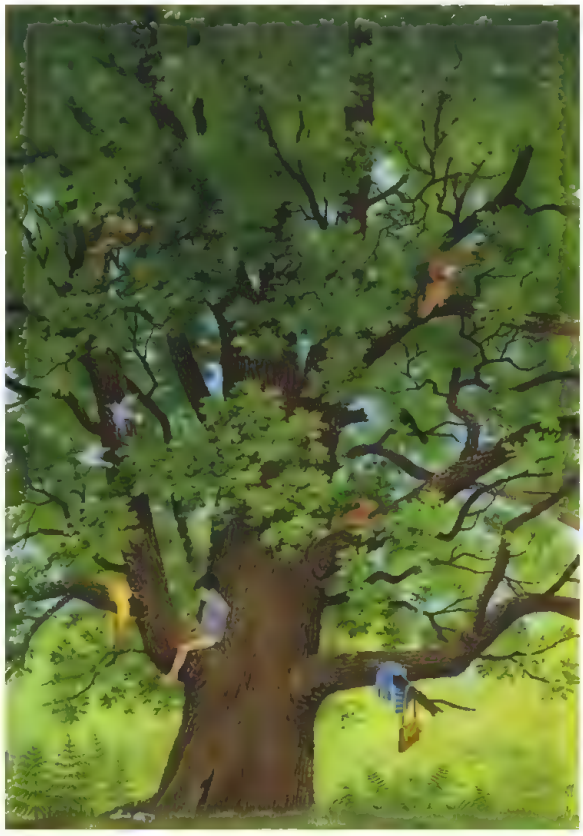
Mon petit poney Brimborion (2021)
© Rémi Poyanne & Gerda Muller / L'école des loisirs

À l'instar de la spirale dont s'ornent les couvertures de la série *Lisons, Lisette*, l'œuvre de Gerda Muller poursuit son cours en harmonieux méandres polychromes.

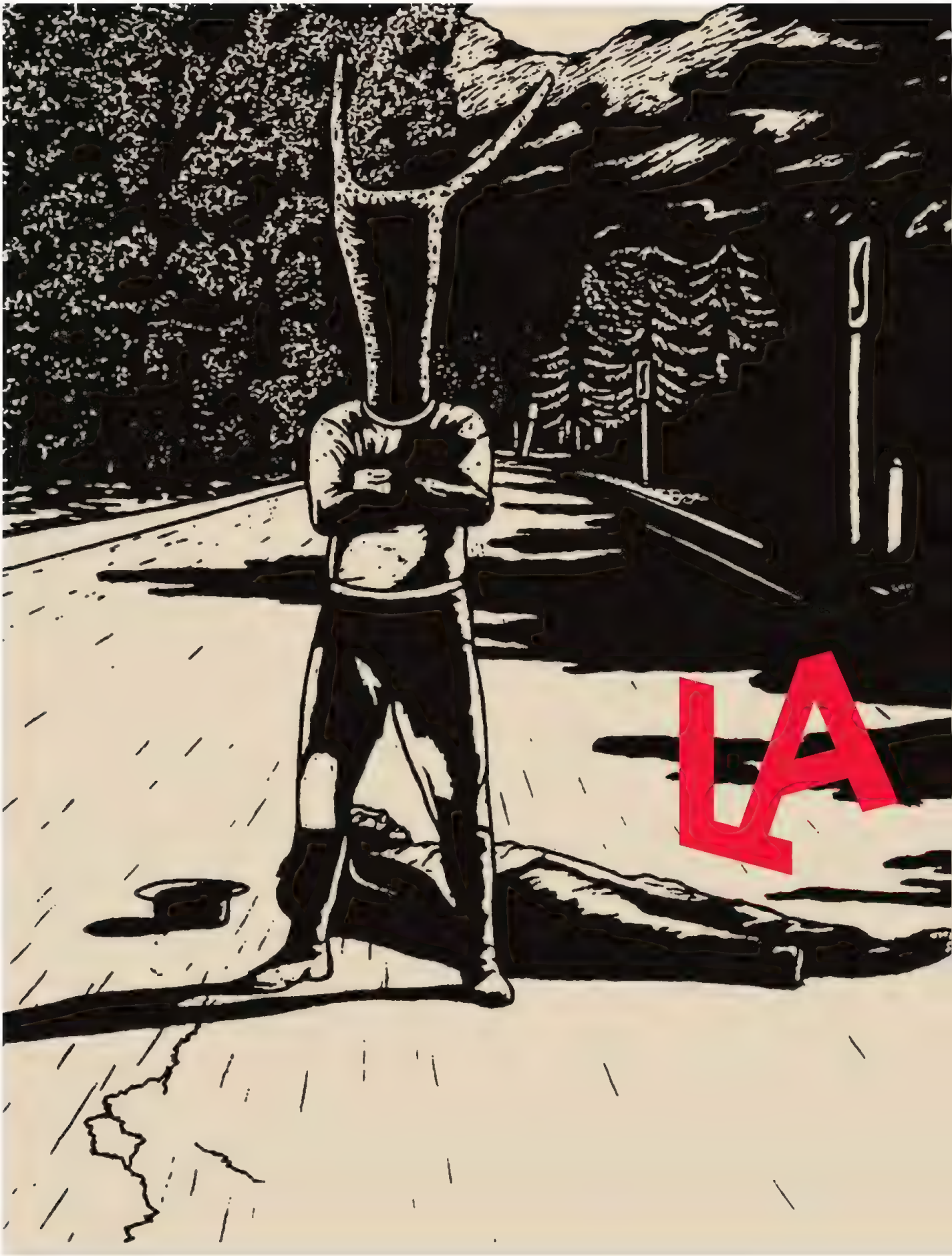
Comment tout citer ? Dix albums édités chez Gautier-Languereau enrichissent le bestiaire de Gerda avec de nouvelles créatures, dont *Ti-ti-ping la petite mésange* (1971), *Chipeur, le raton-laveur* (1979), *Pirouette, la loutre* (1982). Vient ensuite la série *Les Turlutins* (sept titres, dont trois repris à L'école des loisirs) où, avec l'autrice Anne-Marie Chapouton, Gerda se démarque des clichés propres aux récits qui mettent en scène des gnomes et des nains.

Mon arbre

En 1985, sur les conseils de l'illustrateur Peter Spier, Gerda en vient à illustrer ses propres textes. Si elle l'avait déjà fait à quelques reprises, par exemple avec les histoires de *Carline la marmotte* (Éditions des Deux coqs d'or, 1972), cette fois, c'est avec beaucoup plus d'ampleur qu'elle confirme de façon magistrale son talent d'artiste complète, d'abord avec *Un jardin dans la ville* (1988), puis avec *Mon arbre*, hymne de toute beauté à la forêt. En majesté dans sa clairière, le héros en est un vieux chêne dont sont exaltées les vertus et la changeante magnificence au fil des saisons. Ce livre fut d'abord publié en langue allemande (Ravensburger, 1991). Un seul regret : que le titre initial de cette première édition, *Unser Baum* (*Notre arbre*), soit devenu *Mon arbre*, réducteur de l'universalité d'un des plus beaux livres de Gerda Muller.



Mon arbre (nouvelle édition, 2018)
Illustration de couverture
© Gerda Muller / L'école des loisirs


LA

PIERRE **LA POLICE**

Autoportrait © Pierre La Police

Dans sa création, **Pierre La Police** a toujours recherché l'objet-livre avant toute chose. Plus que la finalité même de produire du dessin, son travail tenu par la narration trouve son expression dans cet objet, y malmenant déjà la bande dessinée tout en évitant certains de ses fondamentaux, tels la bulle ou les compositions savantes de planches. Sa formation artistique englobe un tout, et c'est ce *tout* qui est l'œuvre. Marquant nettement ces territoires graphiques ; de ses dessins autonomes, riches de matières graphiques, d'accidents, de ratures… à son travail de bande dessinée, où son dessin se dépouille, lâchant le réalisme qu'il poussait parfois dans les accidents de sa pratique. Ce qu'il pose dès le premier *Praticiens*, celui de 1989, par un amalgame esthétique poreux, c'est une révolution et la transformation du graphzine vers cette bande dessinée qui mute dans les années 1990. Il est un des rares venant de cet univers, tourné viscéralement vers le dessin pur et les doctrines de pur dessin posées par *Elles sont de sortie**, à avoir englobé la tentation de la bande dessinée, à en offrir une proposition alléchante loin de la référence anecdotique. Peut-être parce que ce romantisme du dessin pur n'était pas son combat premier, tournant peut-être à vide par rapport à ses préoccupations et son écriture. Son écriture est une matière en soi, et il est réducteur qu'elle ne soit prise que comme ressort comique, placée dans le champ de l'humour parce que l'on n'en comprend pas complètement sa viscérale matière littéraire.

Par **Frédéric Poincelet**

PIERRE POLICE

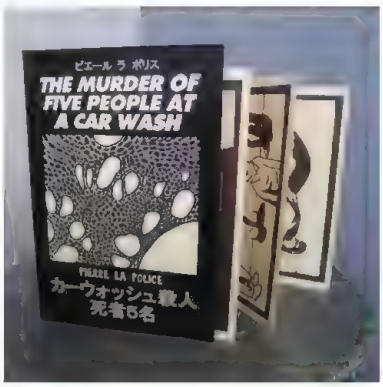
UNE FORME PARTICULIÈRE D'**ÉTRANGETÉ**

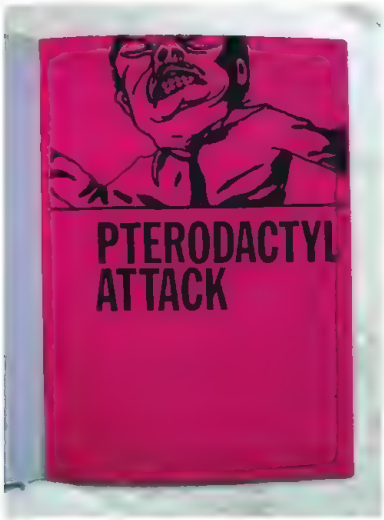
L'Amibe, extrait de *The Gum* (Jean-Pierre Faur éditeur, 1995)
© Pierre La Police, Jean-Pierre Faur

* *Elles sont de sortie* … des premiers graphzines français et internationaux cotoyés par Bruno Richard et Pascal Doury, dans les années 197…

Vous arrivez dans l'univers du graphzine à la toute fin des années 1980, avec vos amis des éditions Mario Papeti. Vos premières et improbables publications posaient déjà les prémices de vos partis pris artistiques, dont notamment ce que je nomme « la tentation de la bande dessinée » dans un univers qui s'avère à l'époque encore purement graphique. Qui étiez-vous à cette époque ?
J'étais un jeune introverti, vivant dans sa bulle, mais avec un goût pour la bouffonnerie. L'idée de faire un graphzine venait d'un de mes amis de Mario Papeti et ça m'a tout de suite enthousiasmé. J'avais passé toute mon enfance à dessiner, écrire, fabriquer des imitations de livres, de films et d'autres choses. Aussi, quand sortent nos premiers ouvrages autoédités, j'ai déjà rempli des centaines de pages de bande dessinée dans des cahiers d'écolier que je m'appliquais à faire ressembler à des livres vendus dans le commerce, avec le nom de l'éditeur en couverture, les mentions légales et le prix dessinés en quatrième de couverture pour faire plus vrai bien sûr.

À l'origine, la question de l'objet-livre **relevait davantage d'une réalité économique.** J'avais peu de moyens (...). Il fallait donc réfléchir à des détails formels pouvant rendre l'objet séduisant en dépit de sa fabrication modeste.





Murder of 5 people at a car wash (Agnès B. Tokyo, 2004) / Graphzine ***Pterodactyl Attack*** (1989)
© Pierre La Police / Photos DR

Quelles étaient alors vos références ?
Ma culture était plutôt pop : romans de SF, cinéma fantastique, télévision, BD, presse à bidasses. Après le lycée, j'ai reçu une formation très académique en arts graphiques : typographie, composition, histoire de l'art, dessin, peinture, etc. Parallèlement, j'ai découvert l'univers revêche de l'underground et cela est venu cimenter pour moi une passerelle entre le classicisme de ma formation et la culture crapouilleuse autour de laquelle mon imaginaire s'était construit. À partir de ce bagage un peu hétéroclite, je déroule mon expression artistique personnelle, sans plan particulier, mais avec l'idée de garder la liberté de suivre mon inspiration, quitte à creuser plusieurs sillons à la fois et à passer de l'un à l'autre sans complexe.

Cet intérêt enfant ou jeune homme pour la bande dessinée explique assez bien, je crois, que vous soyez un artiste du livre. La création, pour vous, était déjà de produire cet objet livre. Votre travail tenu par la narration y trouve son expression parfaite, où vous allez amoureusement malmener la bande dessinée. Quels réflexions ou instincts vous font poser ces choix, dès vos débuts ? Savez-vous où vous voulez aller et ne pas aller ?
C'est un peu par provocation que je me suis mis à mal dessiner : des personnages idiots avec des mains à l'envers et de gros nez, des perspectives ratées, la statuaire grecque en déconfiture... Il y avait une part de rébellion à l'égard de ma formation académique qui m'avait apporté toutes les bases sérieuses auxquelles j'aspirais, mais qui d'un autre côté me bridait car elle ne tolérait aucune escapade hors de son cadre très strict. C'est dans ce même mouvement que j'ai développé la syntaxe des différents langages qui accompagnaient mes dessins ainsi que le traitement de la narration. Ce jeu de démolition consiste à faire tout ce qu'il ne faut pas, mais en tentant de produire un résultat attractif. Si vous regardez la première page du nouveau volume des *Praticiens*, c'est

Tha Galapagos Family, lithographie, Item éditions (2007)
© Pierre La Police / Item

une entrée en matière consternante, l'une des pires façons de commencer un récit. En effet vous avez raison de parler de « malmener amoureusement la bande dessinée ». Cela fonctionne, d'une façon bizarre mais stimulante, parce que dans l'ombre du scénario se raconte l'histoire des clichés et des habitudes liées à la forme narrative elle-même. Nous sommes tellement familiarisés aux récits que nous en avons intégré tous les motifs au point de ne plus les remarquer. Lorsqu'un sabotage les fait surgir à notre entendement, c'est une fraîcheur agréable et une forme de revanche sur toutes les manipulations subies en tant que public.

C'est Bibi
(gouache sur papier, 2018)
© Pierre La Police

Et cette question du livre, de cet objet de diffusion ?
À l'origine, la question de l'objet-livre relevait davantage d'une réalité économique. J'avais peu de moyens et un budget dérisoire à consacrer à la fabrication d'un graphzine. Il fallait donc réfléchir à des détails formels pouvant rendre l'objet séduisant en dépit de sa fabrication modeste. Cela m'obligeait à me poser des questions très concrètes liées à l'édition. En ce sens c'était formateur et amusant, au même titre que le travail du texte et du dessin que je situais au même niveau d'importance.

C'est ce que j'entendais quand je parlais d'artiste du livre... Votre formation artistique englobe un tout, et la conscience même que ce tout est l'œuvre. De même, quelles différences fondamentales posez-vous entre vos dessins autonomes et ceux de vos bandes dessinées ? Ils ont des ambitions différentes ?
La plupart de mes dessins, qu'ils soient organisés en suites narratives ou pas, charrient du récit. Je travaille sans opérer de véritable distinction entre ces deux aspects. Dès le début il y avait, par exemple, cette intention de condenser le temps dans un dessin unique, d'insérer un arc de narration et un univers aussi évocateur que possible dans une seule et même image, un peu comme une séquence de film qui se déroulerait dans une carte postale. La plupart du temps j'échouais et je me retrouvais avec des successions de six cases pour faire passer mon idée, comme dans la série des *Nouvelles Marionnettes*

Vera, extrait de *The Gum* (Jean-Pierre Faur editeur, 1995)
© Pierre La Police / Jean-Pierre Faur

thermiques. C'était le genre d'échecs que je pouvais trouver stimulants à cultiver. Parmi mes graphzines de l'époque, certains étaient des recueils de dessins sans continuité narrative, c'est quelque chose que je cultive encore beaucoup aujourd'hui, bien que ce travail circule peu. La question de la narration est néanmoins présente dans ces travaux qui ne relèvent pas de la bande dessinée.

Dans ce domaine, il s'agit pour moi de provoquer des départs de feux, d'éveiller des amorces de fictions et de récits propres à l'imaginaire de la personne qui regarde. Cela peut se passer dans le cadre d'un dessin unique comme dans la juxtaposition et la collision entre plusieurs de ces dessins.

Ce qui est passionnant dans votre travail, c'est cet aller-retour entre images préexistantes que vous tordez et refondez à votre dessin et celles de votre « réserve d'images intérieures ». Comment hiérarchisez-vous ces deux sources, non pas seulement narrativement, mais comme source d'une matière dessinée ?
C'est très juste de parler ici d'allers-retours. Le rayonnement du monde imprime en chacun des images mentales comme sur une pellicule photographique. Je laisse donc mon

Je laisse chaque projet trouver sa propre forme parce que c'est ce qui correspond le mieux à mon expression et lui permet le plus de possibilités.

Dancing with Figueroa de Bahia, extrait de *The Gum* (Jean-Pierre Faur éditeur, 1995)
© Pierre La Police / Jean-Pierre Faur

Look! (2022)
Maurice (2021),
aquarelles sur papier
© Pierre La Police

Vue d'exposition, ***Groumf !***
(Le Lieu Unique, Nantes, 2016)
© Pierre La Police / Photo DR

travail combiner ces deux sources sans que l'une précède l'autre de façon évidente. Quand je vois une image qui fait écho à mes paysages intérieurs, je la reconnais immédiatement et ça peut devenir le point de départ d'un dessin. Parfois je me mets en quête de ces modèles et provoque volontairement leur apparition en organisant des accidents visuels, des perceptions altérées et défectueuses. Je laisse ensuite ma vision intérieure compléter et interpréter ces motifs afin de produire une image qui à son tour viendra prendre forme dans le monde physique, un peu comme une photo prise dans un rêve et qu'on développerait dans le monde réel.

La matière que vous utilisiez dans vos dessins autonomes, ratures, salissures… disparaît dans vos bandes dessinées. Est-ce que cette matière purement formelle handicape la bande dessinée, parasitant la narration qui est le cœur de tout projet de bande dessinée ?
La nécessité de développer un style identifiable et constant ne m'est jamais apparue comme allant de soi. Je laisse chaque projet trouver sa propre forme parce que c'est ce qui correspond le mieux à mon expression et lui permet le plus de possibilités. Certaines de mes bandes dessinées étaient réalisées avec mon procédé de Tipp-Ex et certains de mes dessins autonomes épurés jusqu'à l'extrême. Un trait noir sur fond blanc sans valeurs tonales ni effets de matière. Cette contrainte volontaire, en réduisant le langage du dessin au minimum, l'astreint à une certaine radicalité et lui confère un caractère emblématique.
La question formelle a pour moi toujours une importance, même lorsqu'elle est moquée et traitée avec une apparente désinvolture. En ce moment, à travers de nouveaux procédés, je reviens vers un style apparenté à celui de mes débuts avec ses textures, ses lumières et ses ombres enrichies par l'expérience passée.

Encore un travail d'aller-retour… Comprenez-vous ce besoin de retour aujourd'hui à la « matière » ? Que découvrez-vous de vous dans ces nouveaux procédés, que retrouvez-vous de vos expériences dans ces matières d'aquarelles explorées ?
Plusieurs choses sont à l'origine de ce retour à un traité plus en nuances. Pendant longtemps je me suis tenu

Mon cadavre est doux comme un gant
Aquarelle sur papier (2021)
© Pierre La Police

au choix de ne recourir qu'au trait et je commençais à me sentir un peu à l'étroit dans cette discipline, donc j'ai eu besoin de renouveler et de rafraîchir mon rapport au plaisir immédiat du dessin. Puis les dernières années ont été chaotiques et cela m'a incité à passer beaucoup de temps dans mon atelier. Comme à l'époque où je travaillais au Tipp-Ex, j'ai voulu m'absorber dans un état de contemplation appliquée qui capturait toute mon attention, et l'aquarelle c'est très bien pour ça. On se place hors du temps dans une pratique apaisante pour l'esprit. La différence cette fois étant que le terrain de jeu est beaucoup plus vaste car ce nouveau procédé dans son ensemble me permet de tracer un trait d'union entre divers aspects de mon dessin, qu'il s'agisse de tableaux abstraits ou réalistes, très travaillés ou jetés en quelques traits de pinceaux seulement. Toutes les pièces de cette nouvelle production sont assez homogènes et semblent faire partie de la même famille avec ses descendants hirsutes, réfugiés de territoires situés entre deux mondes.

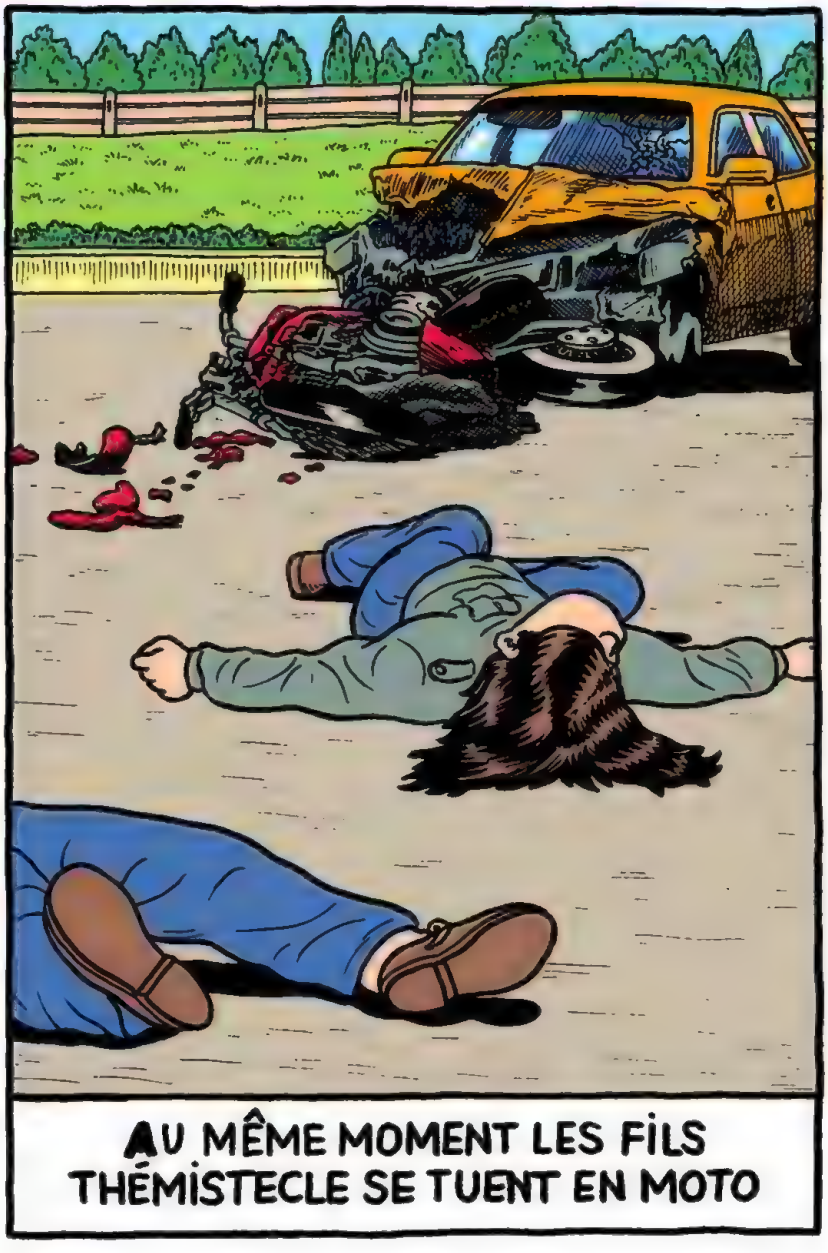
La question formelle a pour moi toujours une importance, même lorsqu'elle est moquée et traitée avec une apparente désinvolture.

Pascal Doury avait sorti vos textes de leur contexte de bande dessinée, dans sa revue *Poézi prolétèr*, leur donnant une résonance toute différente. Cette expérience vous a-t-elle donné une perspective autre de votre écriture, toujours habituellement attachée à l'image ?
L'écriture est un ressort de mon travail plus qu'une dynamique de fond. J'ai beaucoup de dessins sans textes, mais aucun texte sans image. On rit, et moi le premier, à lire certaines de mes phrases alors qu'il n'y a rien d'objectivement drôle dans leur énoncé. Il faut parfois aller chercher l'explication ailleurs que dans les registres habituels du comique, mais ce n'est pas quelque chose que je cherche à analyser. À partir du moment où l'effet recherché se produit, c'est suffisant pour moi et cela se passe le plus souvent dans l'espace entre le texte et l'image. L'écriture seule n'a jamais été une tentation pour moi, c'est peut-être mon côté fromage ET dessert.

Sentez-vous votre écriture davantage comme une matière brute, une matière non vraiment domestiquée, par rapport à celle inculquée lors de votre formation plastique ? Ce que vous ne vous expliquez pas serait-il une des sources qui alimentent vos échappées ?
Je travaille l'écriture comme le dessin, dans un mélange de tenue et de laisser-aller. Cela s'est mis en place à l'époque de mes premiers ouvrages. J'ai commencé par abuser du jargon scientifique dans mes récits, d'abord pour imiter et exagérer le verbiage de certains films de science-fiction visant à faire passer pour vraisemblables des choses qui ne le sont pas. Je me suis aperçu que cette accumulation de termes tout aussi évocateurs qu'hermétiques produisait une texture intéressante, alors j'ai développé et affiné cette écriture. Ce jeu s'est étendu du domaine du langage à celui, plus vaste, des codes et des conventions tacites : ceux du marketing, des mouvements

Vue d'exposition, ***Doudoune Blanche contre Doudoune Rouge***
(Galerie Kamel Mennour, 2008)
© Pierre La Police / Photo DR

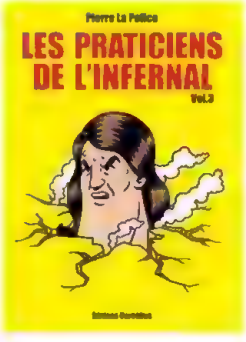
Les Praticiens de l'Infernal, Vol. 3 (Cornélius, 2022)
© Pierre La Police / Cornélius



religieux, de la presse, de la télévision, de la publicité et du récit de fiction. On peut dire que mon écriture est plus tenue que mon dessin et que je pèse mes mots plus que mes traits.

Le tome trois des *Praticiens* vient de sortir. Comment vit-on la curieuse aventure de remettre en route de vieux camarades comme ceux-là ? Êtes-vous en lien constant avec cette partie de votre travail ? Qu'est-ce qui provoque cette remise en route, ou sinon la constance de cette pratique de *Praticiens* ?

Inventer réellement quelque chose est rare, quand ça nous arrive cela ne ressemble à rien vu de l'extérieur, pourtant sur le plan personnel, c'est une victoire irrévocable. La série des *Praticiens de l'Infernal* est pour moi un terrain d'exploration formelle et d'innovation, c'est pourquoi j'y reviens régulièrement. Des idées s'accumulent jusqu'au moment où apparaît le besoin de leur donner forme et de les partager. Il y a alors l'intensité ressentie dans le travail, le vertige de se faire dépasser et emporter par son projet puis le moment où celui-ci, édité, se détache et ne nous appartient plus. Reproduire une recette éprouvée n'apporterait que de l'ennui, c'est la raison pour laquelle chaque résurrection de Fongor et des deux Thémistecle doit apporter quelque chose de nouveau par rapport à la mouture précédente. Tout récemment m'est venue l'idée d'un développement inattendu pour la série, mais pour le moment j'ai soigneusement replié les personnages et je les ai enveloppés dans du papier d'aluminium en prévision d'une prochaine réanimation...
Ou pas. ■



DERNIER ALBUM PARU
LES PRATICIENS DE L'INFERNAL T.3
PAR **PIERRE LA POLICE**
Éditions CORNÉLIUS
184 pages couleurs, disponible

FRANÇOIS **RAVARD**
© Photo Nadège Samson

Sans faire de vagues, **François Ravard** impose patiemment son style, que ce soit comme auteur de BD – souvent chez Futuropolis –, aquarelliste ou dessinateur d'humour pour *Fluide glacial*. Nous l'avons rencontré dans les locaux de Flammarion à l'occasion du lancement de sa première série jeunesse, ***Clovis et Oups***.

Par **Frédéric Bosser**

FRANÇOIS RAVARD

UNE **VAGUE D'HUMOUR** SENSIBLE

François, votre grande actualité, c'est cette série chez Flammarion jeunesse, *Clovis & Oups*, avec l'autrice de *La Ritournelle*, Aurélie Valognes...
Il se trouve qu'elle habite à moins d'un kilomètre de chez moi. Nos enfants étaient d'ailleurs dans la même classe l'an dernier. En fait, j'ai d'abord connu son mari par le biais du sport. Après avoir découvert mon travail, il avait offert une de mes aquarelles à Aurélie. Nous avons fini par nous rencontrer et l'envie de travailler ensemble est rapidement arrivée, tant nos univers (liés à l'enfance, la famille, les vacances) se rejoignent. Nos enfants sont de jeunes lecteurs, et nous voulions leur proposer une lecture réalisée à quatre mains, d'autant que nous n'avions quasiment jamais fait de jeunesse. Nous avons donc bloqué quelques après-midi, entre deux confinements, et cela a pris forme peu à peu. Le projet bien avancé, nous avons fait le tour des éditeurs jeunesse. Les équipes de Flammarion nous ont séduits par leur regard, leurs remarques et leur capacité à nous offrir un cadre de travail.

Vague d'amour
Illustration de couverture
© François Ravard / Glénat

CLOVIS & OUPS

PAR **AURÉLIE VALOGNES & FRANÇOIS RAVARD**
Éditions FLAMMARION JEUNESSE
2 tomes parus

Clovis et Oups
© Valognes & Ravard / Flammarion Jeunesse

Ainsi sont nés les personnages de Clovis et de son chien Oups…
Qui sont tout le temps en vacances ! *(Rires.)* En les situant chez les grands-parents pendant les vacances scolaires, nous excluons ou presque totalement les parents et le quotidien classique. Oups est le chien des grands-parents et il devient le compagnon de Clovis. À titre personnel, je n'ai jamais eu de chien, mais plutôt des chats. En revanche je préfère dessiner les chiens, j'espère que mon chat ne m'en voudra pas ! *(Rires.)* Et puis la complicité n'est pas la même. Dans le premier tome, *La Belle Vie*, nous présentons un peu le décor et les personnages. Le second, *Marins d'eau douce*, est plus porté sur l'aventure. Nous puisons tous deux dans nos souvenirs d'enfance et du quotidien, ayant la chance de vivre les pieds dans l'eau, même si elle est un peu froide !

Vous avez trouvé assez facilement les « physiques » des personnages ?
Absolument, j'ai partagé quelques pistes avec Aurélie, mais nous sommes très vite tombés d'accord sur nos deux héros. Nous voulions un petit garçon plein d'énergie et de curiosité, et cette petite tête blonde aux cheveux en bataille est venue tout de suite. C'est amusant car il ressemble beaucoup au petit garçon d'Aurélie ! Pour le petit chien, même si je n'en ai jamais eu, j'ai toujours eu un faible pour les petits Jack Russell que je vois courir sur les plages. J'aime l'idée qu'on retrouve les mêmes traits de caractère chez nos deux petits héros…

Les originaux de cette nouvelle série seront peut-être exposés un jour à la galerie Alfred. Parlez-nous de cette aventure atypique.
J'ai préféré choisir la technique numérique pour cette série, cela dit il n'est pas impossible que je réalise quelques dessins pour la galerie effectivement. Cette idée de galerie est née il y a six ans environ.
Ma compagne Esthel était alors sommelière, et travaillait souvent les soirs et les week-ends. Nous avions une petite fille, et ce rythme n'était plus adapté à nos envies. À cette époque, je réalisais déjà pas mal de petits dessins pour moi, souvent liés à la mer, et lorsque Esthel a décidé de quitter son poste, elle a commencé à les vendre sous forme de petites affiches sur le marché de Dinard, où une partie importante est consacrée aux artistes. Comme cela fonctionnait bien, une galerie associative nous a proposé de louer un petit espace dans ses locaux, et comme cela continuait à plaire, nous avons rapidement eu envie d'avoir notre propre petit espace, La Galerie Alfred. Ce nom est un clin d'œil à la statue d'Alfred Hitchcock se trouvant sur la plage de Dinard. La statue est quelque part le spectateur de toutes ces petites scènes que j'aime poser sur papier.

Extrait de ***Clovis & Oups***
© Valognes & Ravard / Flammarion Jeunesse

Extrait de *Clovis & Oups*
© Valognes & Ravard / Rammanon Jeunesse

Quand avez-vous ouvert ?
En mars 2020, deux jours avant notre première fermeture suite au COVID, ce qui nous a fait douter pour la suite ! Fort heureusement, nous sommes tombés sur un propriétaire compréhensif qui s'est montré conciliant. Les confinements ont malgré tout été pour moi une période où j'ai réalisé beaucoup d'aquarelles, comme une sorte d'exutoire, qui ont trouvé place dans les recueils édités par les éditions Glénat, qui m'offrent cette liberté. Tout s'est fait très naturellement… sans stratégie préconçue.

Qui décide d'un tirage imprimé ?
En général, c'est un choix que nous faisons ensemble. J'aime l'idée de mettre en avant tel ou tel dessin, mais je tiens compte de l'avis de ma compagne (et de ma fille !) ainsi que du retour des lecteurs et des clients de la galerie. Ensuite nous déclinons l'image en tirages, en proposant deux formats différents.

J'ai quasiment toujours vécu en bord de mer, c'est un sujet que je peux aborder facilement. Il me suffit de me replonger dans mes souvenirs pour que des idées ou des anecdotes me reviennent à l'esprit.

La mer est très présente dans vos aquarelles…
Logique, nous sommes à Dinard ! *(Rires.)* Il se trouve que j'ai quasiment toujours vécu en bord de mer, c'est un sujet que je peux aborder facilement. Il me suffit de me replonger dans mes souvenirs pour que des idées ou des anecdotes me reviennent à l'esprit. Et puis, j'aime parler de la Bretagne, de ses habitants et de ses visiteurs. Sans chercher à être précis ni historien, je pense rendre hommage ainsi à la région où je vis.

Qui sont vos acheteurs ? Principalement des locaux ?
Il y a des collectionneurs, ou des lecteurs qui ont découvert cette part de mon travail à travers mes recueils, mais la plupart sont des gens qui croisent la route de la galerie, tout simplement. C'est un lieu de vacances qui a beaucoup de charme et je crois que les gens aiment l'idée de pouvoir ramener un petit souvenir sous la forme d'une image. Beaucoup retrouvent les couleurs et les souvenirs de leur enfance. Il nous arrive bien sûr aussi de vendre des dessins par correspondance, via le site internet, mais c'est plus rare.

C'est un sentiment formidable que **d'entendre rire les personnes quand elles regardent mon travail.**

Vous tenez la boutique de temps en temps ?
Rarement, mais il peut m'arriver de remplacer ma compagne l'été lorsque les visites sont plus nombreuses. Mais avec la sortie des recueils chez Glénat, les gens ont tendance à croire que je suis là pour dédicacer, même si nous n'en avons pas en vente sur place. C'est alors compliqué de refuser sans donner l'impression de me prendre au sérieux. Cela dit, chaque année, je propose une ou deux dates de dédicaces directement sur place.

En même temps, vous pouvez les voir rire en découvrant vos dessins. Ce qui n'est pas le cas de tous les dessinateurs d'humour.
Exact ! C'est un sentiment formidable que d'entendre rire les personnes quand elles regardent mon travail. Il arrive souvent que le rire vienne de façon décalée, après la lecture du titre qui vient souvent appuyer ou jouer avec l'image.

Rencontre percutante, aquarelle visible à la galerie Alfred de Dinard
© François Ravard

Vous êtes vous-même amateur de dessins d'humour ?
Absolument ! Gus Bofa, Beuville, Chaval, Sempé, Voutch et d'autres sont mes idoles absolues, ma deuxième famille. C'est pourquoi le dessin d'humour est un exercice familier chez moi, dans lequel je prends beaucoup de plaisir. En fait, je suis plus à l'aise pour raconter une histoire en un seul dessin qu'en bande dessinée. J'aime beaucoup l'idée de synthétiser et de concentrer une histoire en une image. Ces dessins d'humour sont comme des respirations par rapport à la masse de travail et au temps que demande la réalisation d'une bande dessinée. Ce n'est pas le même rapport à l'image, et même si j'aime énormément m'amuser avec les deux, j'aime aussi l'idée de pouvoir raconter une histoire, et d'avoir la liberté d'en raconter une autre le lendemain. Je trouve mon équilibre au milieu de tout ça.

Dans le panthéon de vos dessinateurs d'humour, il n'y aurait pas un certain Savignac ?
Bien entendu ! En passant récemment à Trouville, j'ai redécouvert ses affiches tout au long de la jetée. Il avait une simplicité unique dans la composition que j'admire beaucoup. Cela me fait penser que j'ai oublié de citer beaucoup d'autres noms comme Peter Arno, André François, Ronald Searle ou encore Chas Addams... Tous ces noms ont façonné mon rapport au dessin, à la construction d'une image et à sa composition. J'essaie d'orienter mon dessin dans cette direction... et de m'en défaire au maximum, car je sais qu'avec un dessin léger à l'aquarelle, on pense évidemment à Sempé, bien sûr. C'est peut-être la référence la plus présente dans mes dessins, tant il a marqué de son empreinte le dessin d'humour et la poésie. Ma technique s'inspire, je crois, de tous ces grands noms, en utilisant l'aquarelle que j'apprécie tout particulièrement. Mais j'ai choisi de dessiner mes personnages à la gouache. L'encre noire n'intervient qu'au dernier moment... Cela m'offre une plus grande liberté pour mes ciels et mes

Dessin d'humour
© François Ravard

- C'est vrai, celui-ci est vraiment très beau, mais je crois qu'il s'agit simplement de la fenêtre.

fonds, et la possibilité de mettre beaucoup de pigments dans mes couleurs.

Nous sentons chez vous un réel plaisir à manier la couleur !
J'aime les couleurs vives et jouer avec les pigments, effectivement. C'est tout l'avantage de l'aquarelle qui offre une part d'improvisation au moment où le pinceau se pose sur le papier. Et pourtant mes dessins sont tout sauf improvisés ! *(Rires.)* Car bien souvent je travaille en amont chaque peinture et chaque composition sur un brouillon numérique. Cela me permet justement de faire des choix de couleurs, de plans et de compositions, pour orienter le regard du lecteur sur tel ou tel détail du dessin.

Passerez-vous un jour à la couleur directe sur vos albums ?
Justement ! Mon prochain album avec Pascal Rabaté, avec qui je partage une passion pour Beuville, sera en couleur directe. Il est arrivé à me convaincre de passer le cap... Après plusieurs essais, j'ai décidé que cette bande dessinée serait dans les tons bleus, qui viendront traduire je l'espère le froid du Québec, où se déroule une partie de l'histoire. Mes aquarelles d'humour m'ont libéré et donné de l'assurance dans ce domaine. J'aurais aimé passer à la couleur directe sur ce nouveau projet qu'est *Clovis et Oups*, mais j'ai préféré opter pour des couleurs numériques, pour le côté pratique, et pour m'éviter de me retrouver noyé par le travail. Cela ne m'empêche pas d'essayer de me rapprocher au mieux du traditionnel, tout en préservant un confort de travail et un gain de temps pour les éventuelles retouches. Le résultat est assez proche de mes aquarelles.

Décollage, aquarelle
© François Ravard

Peintre renversant, aquarelle

© François Ravard

VAGUE D'AMOUR
PAR **FRANÇOIS RAVARD**
Éditions GLÉNAT
Livre cartonné, 104 pages couleurs, disponible

PAS UN JOUR SANS SOLEIL
PAR **FRANÇOIS RAVARD**
Éditions GLÉNAT
Livre cartonné, 112 pages couleurs, disponible

Vous aimez travailler en numérique ?
J'en suis familier, ne serait-ce que parce que toutes mes esquisses préparatoires se font à l'ordinateur, en dessin comme en BD. Idem pour les essais de couleurs… Mais dès que j'en ai l'occasion, je ressors le papier et les couleurs.

Parlez-nous de vote technique.
Pour mes aquarelles, j'ai pris l'habitude de toujours mouiller mon papier entièrement, pour y poser une tache de couleur qui vient créer une ambiance, une intention, et qui se diffuse de façon aléatoire sur le papier. Je viens ensuite la travailler et la préciser avec d'autres teintes avant que cela ne sèche. Puis, comme je viens de vous le dire, je reviens à la gouache pour mettre en valeur mes personnages. Cela leur donne une épaisseur intéressante, et attire le regard du lecteur.

Le résultat est assez proche de ce que propose Zep…
C'est vrai ! Et Zep a d'ailleurs sa place dans les grands noms de l'illustration, au même titre que ceux cités précédemment. Je suis très admiratif de sa maîtrise et de sa capacité à utiliser la couleur.

Vous réalisez également des dessins d'humour pour *Fluide glacial*.
Oui, mais sur un ton différent. Je m'éloigne de la ligne poétique. Et autre différence : ce sont des dessins légendés. La série des *Addictions* est plus dans l'esprit du mensuel. Cela dit, c'est parfois assez proche. J'essaie de les réaliser là aussi à l'aquarelle. Nous travaillons d'ailleurs avec les équipes de *Fluide* sur l'idée de les compiler dans un album.

Vous aimez mettre des titres ou des légendes à vos dessins ?
Franck Marguin, mon éditeur chez Glénat, m'a poussé à ne pas mettre de légendes pour les deux recueils parus, pour s'éloigner peut-être des *cartoons* plus classiques. Au début, l'exercice m'effrayait et puis petit à petit je me suis laissé prendre au jeu en tentant à chaque fois de créer un ping-pong entre l'image et un simple titre. Pour *Fluide*, c'est différent, la légende vient soutenir le dessin et le gag, et il est plus facile de raconter une petite histoire par rapport à un simple gag visuel.

À quel moment arrive le titre ?
Ça dépend ! Il m'arrive de passer des jours pour trouver un titre. Il arrive aussi que les deux arrivent d'un coup ou que je parte d'un titre.

Comment choisissez-vous le dessin pour la couverture de vos livres d'humour ?
Le choix du dessin arrive souvent comme une évidence, par sa composition. Sur le dernier album, *Vague d'amour*, l'impact de cette vague me plaisait beaucoup. Cela résonne avec les vagues que nous connaissons depuis deux ans maintenant, et je trouvais le parallèle avec l'actualité plutôt amusant. D'ailleurs, nous commençons tout juste à nous pencher sur un troisième recueil.

Vous pourriez être publié dans la presse…
J'ai déjà la chance d'être publié régulièrement dans *Fluide glacial*, et depuis peu dans *Bastille Magazine* (toujours avec du dessin légendé), qui est un peu le *New Yorker* à la française, et qui laisse une belle place à l'illustration ! Mais je n'ai pas eu d'opportunité dans les journaux, même locaux, même si l'idée me plairait bien. Mes dessins ne sont pas toujours liés à l'actualité, ce qui complique les choses. Mais j'aime bien l'idée de dessiner de petites scènes intemporelles, avec le recul parfois indispensable sur notre quotidien.

J'aime bien l'idée de dessiner de petites scènes intemporelles, avec le recul parfois indispensable sur notre quotidien.

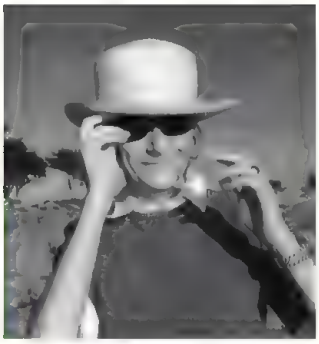
La Chasse au trésor, aquarelle
© François Ravard

DOMINIQUE

RBASSON

PARIS SERA TOUJOURS PARIS

Île de la Cité
Acrylique sur papier
Dominique Corbasson © Courtesy Galerie Huberty & Breyne



DOMINIQUE **CORBASSON**
© Photo François Avril

Dominique Corbasson (1958-2018)

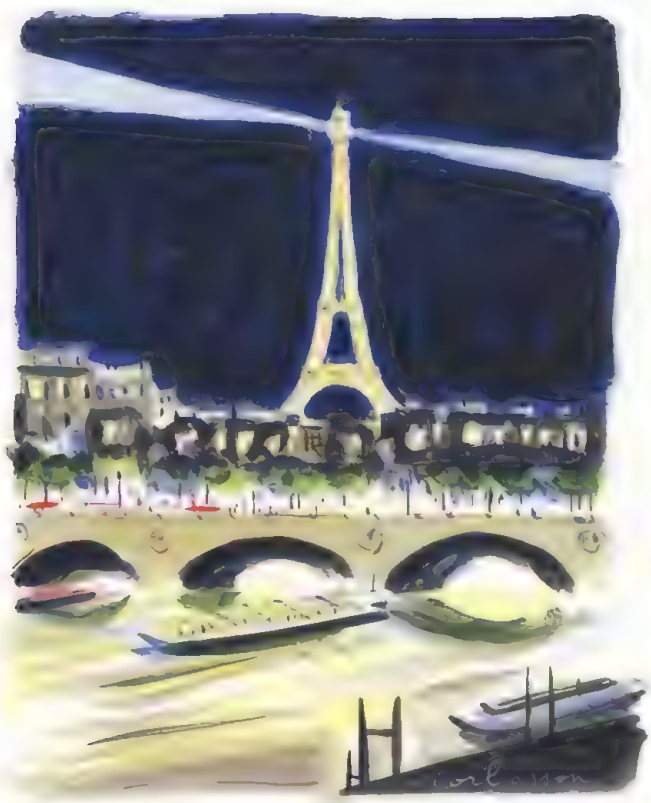
Diplômée de l'École Duperré et de l'Ensaama Olivier de Serres, Dominique Corbasson a débuté sa carrière comme styliste, spécialiste des ambiances colorées. Puis elle s'est tournée vers la presse, la publicité, l'illustration et l'édition. Au fil de son parcours, elle a multiplié les collaborations prestigieuses et développé un univers personnel sensible et lumineux. Artiste citadine, amoureuse de ses origines bretonnes, Dominique Corbasson s'est toujours inspirée, imprégnée de l'atmosphère qui l'entourait. Avec elle, les villes et paysages s'animent sous les traits libres et délicats de son pinceau ou de ses crayons. Sa façon de croquer les Parisiens et son regard porté sur la Californie, New York, Londres, Tokyo ou même l'Écosse en sont de vibrants témoignages.

À partir de la mi-juin et durant tout l'été 2022, la galerie Les Arts dessinés expose d'un côté une sélection d'œuvres signées **Dominique Corbasson**, et de l'autre une quinzaine de dessins et peintures réalisés par sa fille **Gloria Avril**. Pas de télescopage dans l'accrochage : à chaque artiste son espace, son intimité. Puis, en passant d'une salle à l'autre, le visiteur est convié à une conversation imaginaire entre deux regards, deux univers, deux talents. L'occasion de vous proposer une sélection d'images de cette artiste exceptionnelle qui nous a quittés bien trop tôt...

Immortaliser sur le vif

Du travail de Dominique Corbasson, disparue en 2018, ce sont ses dessins de Paris qui priment ici. Une ville où elle est née, a vécu et dont elle a arpenté les rues, boulevards, places, squares et jardins, pour les immortaliser sur le vif, dans une certaine urgence, comme pourrait le faire un photographe, un reporter. Paris, où elle aimait flâner, circuler à vélo, pousser la porte d'une boutique insolite, boire un café en terrasse, observer les uns, dessiner les autres... La vie de la ville a été un thème récurrent dans son travail. Parce qu'elle en aimait la dynamique, l'effervescence. Mais aussi pour ce que le rythme quotidien des citadins dit de nous, de nos habitudes, de nos comportements. Tel un fin limier, Dominique Corbasson traquait les manies des uns, les manières des autres, pour mieux les coucher sur le papier. Ce nouvel accrochage à la galerie Les Arts dessinés, lieu dédié au dessin contemporain, en est une illustration supplémentaire. ■ **Anne Éveillard**

La Passerelle des Arts
Acrylique sur papier
Dominique Corbasson © Courtesy Galerie Huberty & Breyne



Les Faisceaux de la Tour
Acrylique sur papier
Dominique Corbasson © Courtesy Ga erie Huberty & Breyne

Rue de Rivoli
Acry ique sur pap er
Dom nique Corbasson © Courtesy Galer e H.berty & Brevne

Rue Caumartin
Acrylique sur papier
Dominique Corbasson © Courtesy Galerie Huberty & Breyne

Le Jardin du Luxembourg
Acrylique sur papier
Dominique Corbasson © Courtesy Galerie Huberty & Breyne

EXPOSITION

DOMINIQUE CORBASSON & GLORIA AVRIL

CONVERSATION ENTRE MÈRE ET FILLE

GALERIE **LES ARTS DESSINÉS**
du 23 juin au 30 juillet /
du 16 août au 3 septembre
19, rue Chapon – 75003 Paris
Tél : 01 71 32 51 98
violette@galerielesartdessines.com
Du mardi au samedi de 13 h à 19 h
et sur rendez-vous
www.galerielesartsdessines.com

ARIS **PAPATHÉODOROU** & LAURENT **CORVAISIER**
© Photo Isabelle Delorme

Page de droite : ***Philippine***, gouache sur papier 56 x 76 cm (2021)
© Laurent Corvaisier

Ses artistes de référence sont Matisse, Basquiat ou Fernand Léger. On le comprend aisément, tant la couleur est centrale dans le travail de **Laurent Corvaisier**. Le peintre, qui travaille sur de nombreux supports (papier, toile, bois, murs, etc.), est aussi illustrateur jeunesse et pour la presse. Nous l'avons rencontré dans son atelier en compagnie du graphiste **Aris Papathéodorou**, avec qui il collabore régulièrement pour illustrer les pages « Idées » du *Monde*.

Par **Isabelle Delorme**

LAURENT CORVAISIER

(DÉ)PEINT LES ENJEUX DU *MONDE*

QUELQUES OUVRAGES ILLUSTRÉS PAR **LAURENT CORVAISIER** :

Ceci est mon carnet de dessin, éditions Rue du monde
Meknès, éditions À pas de loups
Je suis un humain qui peint (auteur Alain Serres), éditions Rue du monde
Ce que poète désire : anthologie de poèmes pour la jeunesse (auteur Laâbi Abdellatif), éditions Rue du monde
L'Appel du large (autrice Cathy Ytak), éditions À pas de loups

La contribution de Laurent Corvaisier au journal *Le Monde* a commencé il y a une dizaine d'années, lorsque Gilles Le Nozahic (directeur artistique du quotidien, qu'il avait connu en presse jeunesse) lui propose de réaliser une illustration. Aujourd'hui, c'est Aris Papathéodorou qui sollicite régulièrement le peintre pour illustrer les pages « Idées » du vendredi. « *Les articles de cette double page portent sur des débats intellectuels, souvent connectés à l'actualité* », explique le graphiste (également directeur artistique du *Monde* de 2011 à 2020). À côté d'une contribution extérieure non illustrée, on y trouve une « enquête idée », écrite par un journaliste du quotidien sous forme d'entretien ou d'état des lieux de la discussion sur un sujet. Pour ces contenus parfois difficiles à illustrer,

Ces idéologies néoréactionnaires qui refusent les bouleversements du monde, dessin pour *Le Monde* (janvier 2022)
© Laurent Corvaisier

le graphiste cherche une forme de recul. «*Au départ, j'avais un large panel d'illustrateurs, mais je trouvais que certains d'entre eux collaient de façon trop linéaire ou littérale aux sujets*», se souvient-il. Il a donc réduit les contributions autour d'artistes «*capables d'amener de l'imaginaire*».

Aris Papathéodorou travaille alternativement avec six illustrateurs environ, ce qui lui permet de les préserver d'une certaine routine ou lassitude. Il essaie de proposer à chacun un sujet pour lequel il est curieux de son regard ou il connaît son appétence. Celui qui a appris les ficelles de la direction artistique de manière directive («*à l'américaine*») à ses débuts laisse à la personne choisie une grande liberté. «*Si j'appelle un illustrateur, c'est parce que je pense que son travail va être utile et que son style va apporter quelque chose, mais aussi que je suis dans une relation de confiance. Je suis donc peu directif*», explique-t-il.

Éviter les pièges

Lorsque Laurent Corvaisier reçoit la commande du *Monde*, il a deux à trois jours pour réaliser son dessin. «*Parfois, une phrase du texte m'accroche tout de suite, et je vois instantanément une image*», raconte-t-il. Mais il doit toujours se garder d'illustrer le texte. C'est l'idée générale ou la problématique abordée, voire un aspect particulier, que l'on cherche à représenter. «*Je dois intervenir si je vois venir un piège*, dit Aris Papathéodorou. *J'ai souvent répété aux illustrateurs que je leur donne le texte à titre d'information, mais qu'il ne faut surtout pas coller à celui-ci ou s'accrocher à une phrase!*» lance-t-il. Au sein d'un quotidien, une page passe entre de multiples mains jusqu'à sa version finale. Une ligne ou un passage peuvent toujours être supprimés avant publication.

Très respectueux des approches artistiques de ses illustrateurs, Aris Papathéodorou veille néanmoins au sens de l'illustration. «*Je pourrais avoir un problème sur une image dont l'interprétation me paraîtrait ambiguë*», dit celui qui exerce un rôle de «*tampon*» avec la rédaction. Il faut éviter préventivement que l'image ne soit pas validée, ce qui arrive rarement. La seule fois où Aris Papathéodorou a dû demander à Laurent Corvaisier de refaire son illustration, il s'agissait du dessin d'une personnalité. «*Les portraits, c'est compliqué!*» se désole le graphiste qui a décidé de ne plus y avoir recours pour les hommes et femmes politiques. «*Un portrait dessiné n'est pas fait pour être réaliste! Ils sont aujourd'hui tellement attachés à leur image que si je dois les représenter, j'utilise désormais des photos*», dit-il.

Les Prédicateurs de l'ombre
dessin pour *Le Monde* (février 2015)
© Laurent Corvaisier

Crayonné préparatoire
(février 2020)
© Laurent Corvaisier

Illustrer la pédophilie

L'illustration de certains thèmes très sensibles, comme la pédophilie, est bien sûr un exercice délicat. «*Sur un tel sujet, nous privilégions un illustrateur qui ne fera pas dans le mauvais goût. Avec Laurent Corvaisier, je n'avais aucun doute sur le fait qu'il n'y aurait pas de problème. Mes seuls questionnements étaient donc : sur quoi va-t-il s'accrocher et que va-t-il apporter ?*» raconte Aris Papathéodorou.

Le dessin, très symbolique, apporte de la beauté tout en dénonçant la violence du crime. Il représente une petite fille endormie, un nounours serré dans ses bras. Un serpent s'approche d'elle. À côté d'elle, un bouquet de fleurs s'est fané. «*Je suis très marqué par mes références en peinture*», explique Laurent Corvaisier, qui évoque Edvard Munch. Il a travaillé cette image autour du conte. «*La petite fille ne réagit pas, mais les objets le font*», montre-t-il sur le dessin. «*Cette écriture symbolique est très appropriée sur ce sujet compliqué. Il faut surtout éviter l'image d'horreur, explicite ou littérale*», réagit Aris Papathéodorou, qui souligne les différents niveaux de lecture de cette image.

Des crayonnés sur le vif

Habitué des illustrations jeunesse, Laurent Corvaisier est ravi de collaborer avec la presse adulte, avec comme toujours son approche de peintre, picturale et plastique. Il se dit «*très intuitif*» et travaille vite. «*Dès que je reçois les commandes, je fais tout de suite mon dessin. C'est très excitant de réagir à un article et de trouver comment l'aborder !*» explique-t-il. Celui qui peint toujours ses murales, ses toiles ou ses livres jeunesse directement (il a d'ailleurs intitulé l'une de ses expositions *L'Homme spontané*) prépare des crayonnés pour ses collaborations au *Monde*. Une fois l'esquisse réalisée, il peint à la gouache et à l'acrylique sur papier. «*Il m'est aussi arrivé de coller des morceaux de sérigraphie, ou de travailler avec des techniques différentes comme l'encre ou le stylo-bille. Avec Aris Papathéodorou, je me sens à l'aise pour explorer et expérimenter. C'est fabuleux pour moi d'avoir cette liberté !*» se réjouit-il.

La couleur, travaillée souvent dans des tons primaires adoucis, est le fil rouge de ses illustrations. Pour trouver ses personnages ou ses espaces, il puise dans ses carnets de peintre. «*Mes dessins sont beaucoup plus habités lorsqu'ils partent de quelque chose que j'ai vu en vrai et que je mets ensuite en scène*», confie-t-il.

Pédophilie – Naissance d'un intolérable contemporain
dessin pour *Le Monde* (février 2020)
© Laurent Corvaisier

Le massacre du 17 octobre 1961 est un mensonge d'État, dessin pour *Le Monde* (octobre 2021)
© Laurent Corvaisier

Composer avec les événements

Laurent Corvaisier a introduit des tons de vert dans sa palette de couleurs pour illustrer le massacre du 17 octobre 1961. Alors que la guerre d'Algérie touche à sa fin, la police parisienne procède à la plus grande répression contre une manifestation en Europe depuis la Seconde Guerre mondiale. « *Dans cette illustration, l'apport de la couleur est déterminant. D'autant que les images d'actualité, rescapées de l'époque, sont en noir et blanc et de qualité médiocre* », explique Aris Papathéodorou.

Pour illustrer l'analyse de l'historien Emmanuel Blanchard sur cet événement, le peintre a réalisé une composition comprenant au premier plan un groupe d'hommes, et en arrière-plan un cadavre jeté dans la Seine. Un homme de dos regarde ce corps tomber comme s'il se trouvait devant une fenêtre ou un tableau. Un illustrateur qui aurait travaillé de manière plus littérale aurait mis le cadavre au premier plan de l'image, observe Aris Papathéodorou. « *Or, ces visages nous disent quelque chose. Il y a de la tristesse et, en même temps, une forme de beauté* », note celui pour qui l'illustration peut apporter une forme d'esthétique dans le dramatique. « *Contrairement à ce que j'ai pu entendre parfois, il n'y a rien de contradictoire à introduire de la beauté pour montrer l'horreur. D'ailleurs si je vous parle du tableau* Guernica, *de Picasso, ou les grandes photos de guerre, je crois que j'enfonce une porte ouverte !* » lance le graphiste.

Laurent Corvaisier, qui place l'humain au centre de son travail, ne craint pas de répondre à la gravité par une forme de douceur. « *Un dessin peut comporter certains visages très définis et un autre type d'écriture avec des silhouettes simplifiées, qui apportent une distance* », précise-t-il. Pour illustrer un article sur les « prédicateurs de l'ombre » (qui imposent leur loi et radicalisent les jeunes en prison), le peintre a dessiné un serpent et un loup qui s'approchent de détenus au premier plan. Cette représentation symbolique en noir et blanc contraste avec des djihadistes armés dessinés en rouge à distance, dans un écran placé au fond de l'image. « *Ce traitement, qui ne trahit pas le sujet, appartient à Laurent Corvaisier et peut surprendre ceux qui auraient en tête une vision plus spectaculaire du sujet* », dit le graphiste. Un parti pris dénué de sang, qui nous parle autrement.

Attirer l'œil

Avant d'aborder la lecture des textes parfois difficiles des enquêtes idées, les premières choses que voit le lecteur sont le titre et l'illustration. « *L'image est une manière de capter l'attention et de dire quelque chose de ce dont on va parler* », souligne Aris Papathéodorou lorsque nous examinons un dessin réalisé par Laurent Corvaisier sur le thème des idéologies néo-réactionnaires. « *Ce sujet n'était pas évident non plus !* » lance le peintre. Le texte évoquait l'hégémonie médiatique des polémistes qui pourfendent l'époque, comme Éric Zemmour.

Peinture murale à la médiathèque de Val d'Europe, 10 x 3 m (2017)
© Laurent Corvaisier / Photo DR

Tonneau cabane peint pour la médiathèque de Muret (avril 2022)
© Laurent Corvaisier

Laurent Corvaisier a choisi de représenter un circuit d'autotamponneuses munies d'un drapeau à slogan («Me too», «Stop au racisme») qui se jettent dans la gueule d'une créature hybride (mi-tigre, mi-humaine). La scène est filmée par la télévision devant un public captivé. *(voir page 74)* Le peintre a choisi de représenter Éric Zemmour symboliquement. «*Je suis parti d'une affiche que j'avais dessinée pour les 24 heures du Mans et de l'idée des autotamponneuses. Ces mouvements #metoo, écologiques et contre le racisme sont avalés ou recrachés par cette sorte de grand méchant loup*», explique-t-il. Pour Aris Papathéodorou, cette illustration évite parfaitement les pièges de l'exercice d'illustration en presse. «*L'image dit beaucoup de choses sans être premier degré. Il faut s'arrêter pour se questionner et comprendre par exemple la présence de ces autotamponneuses*», dit celui qui apprécie la symbolique de la mise en scène télévisuelle. Efficace pour attirer l'œil sur le rôle important du petit écran.

Un peintre avant tout

Grâce à sa collaboration avec *Le Monde*, Laurent Corvaisier se fait connaître d'un public plus large. «*Ces images sont beaucoup vues*», se réjouit le peintre, qui se rappelle avoir été reconnu par un couple alors qu'il inaugurait une exposition pour le théâtre Molière de Sète. Ils avaient remarqué des liens entre les paysages colorés de ses toiles et ses illustrations pour le quotidien.

Contrairement aux dessinateurs de presse qui allient journalisme et dessin en traitant l'actualité sur un mode souvent humoristique, beaucoup d'illustrateurs de presse sont des artistes qui trouvent ainsi un moyen régulier de gagner leur vie en parallèle de leur travail créatif. Pour Aris Papathéodorou, cela participe à la richesse de ces images. Laurent Corvaisier se plie à l'exercice de l'illustration de presse tout en apportant une dimension très proche de la peinture. D'ailleurs, pour le graphiste, «*il est un peintre avant d'être un illustrateur*». ■

Laurent Corvaisier exposera son travail d'illustrateur à la médiathèque de Cormelles-le Royal près de Caen, du 1er octobre au 6 novembre 2022.

La Rencontre, triptyque sur toile (2010)
© Laurent Corvaisier / Photo DR

DAVID **McKEE**
© Photo JK

Amoureux de la France, et en particulier de la Provence et de la Camargue où il passait une grande partie de l'année, l'auteur-illustrateur anglais **David McKee** y est décédé le 6 avril 2022, entouré de sa famille, après une courte maladie. Il est surtout connu en France pour être le papa d'*Elmer*, le petit éléphant bariolé, qui connut un succès planétaire avec vingt-neuf titres et dix millions d'exemplaires vendus à travers le monde – l'un des grands événements éditoriaux de la fin du XX^e^ siècle. Mais la gloire d'*Elmer* a occulté une œuvre beaucoup plus vaste, d'auteur-illustrateur, certes, mais aussi de peintre et de dessinateur de presse. Et ce fut un ami délicieux dont la joie de vivre, si précieuse en ces temps troublés, nous manquera beaucoup.

Par **Janine Kotwica**

DAVID McKEE

LE PATCHWORK DU **BONHEUR**

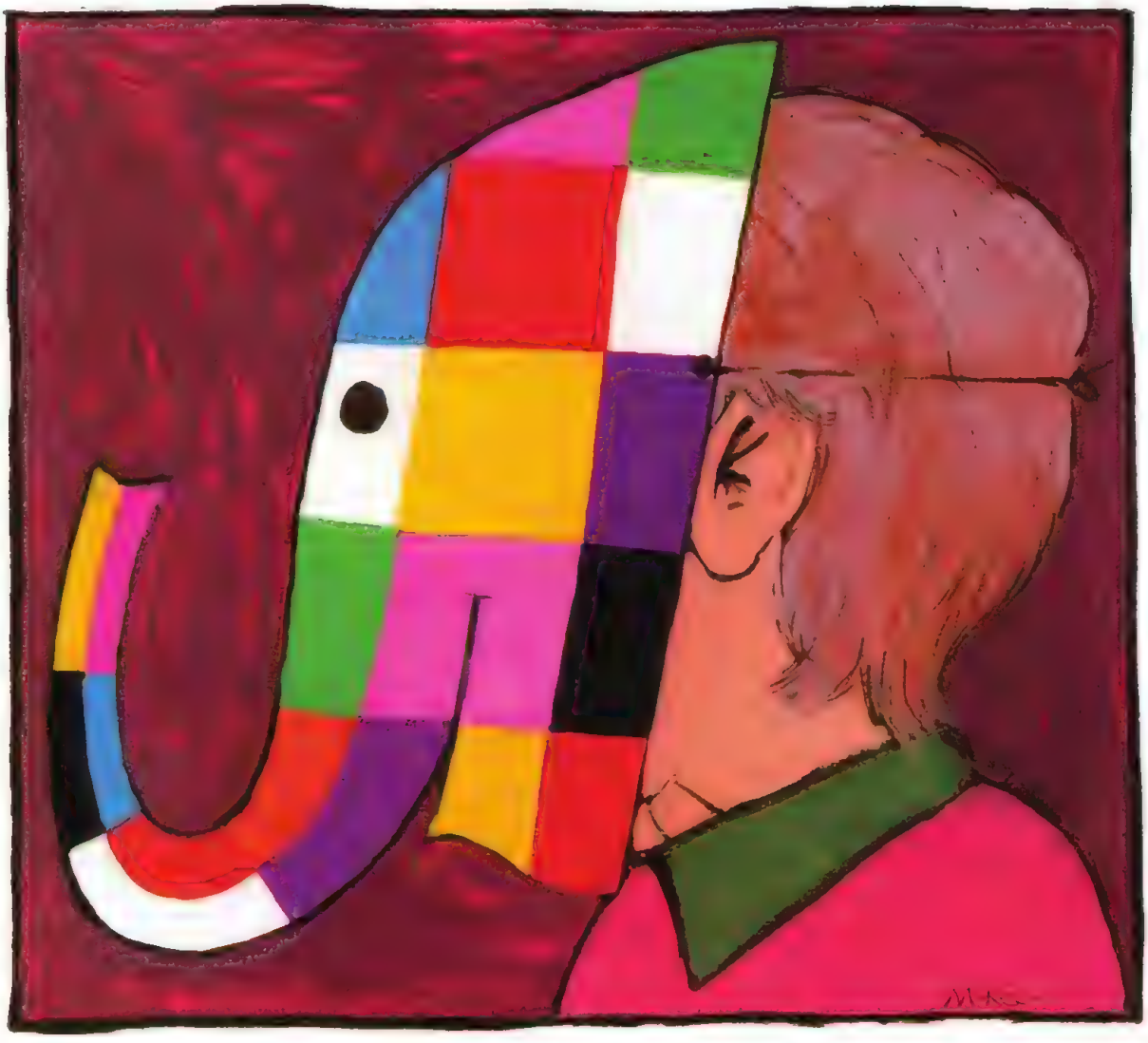
Origines diverses

Les esprits chagrins, qui manquent d'imagination, racontent que David McKee est né en 1935 dans le Devon. Ils ajoutent qu'il fit des études, fort sérieuses, au Plymouth College of Art, et que c'est là qu'il a forgé ses armes, si efficaces, de caricaturiste et de peintre.

Certains de ses biographes prétendent au contraire qu'il est né aux confins du désert australien. D'autres fournissent des preuves irréfutables de ses origines… afghanes. La plupart cependant s'accordent pour le voir commencer sa plaisante existence dans les jungles et savanes de l'Afrique profonde où il a rencontré – indubitablement – de drôles de spécimens d'éléphants.

Si vous lui aviez posé la question, ses yeux bleus eussent pétillé de malice et il vous eût laissé le choix

Visuel d'une exposition à Saint-Paul-de-Vence (2002)
© David McKee



de la réponse « la plus belle » parce que, forcément, « la plus vraie »... Tout David McKee était dans cette boutade fantaisiste et optimiste, qui glorifie un imaginaire pétillant aux dépens des grisailles quotidiennes.

Cette invention débridée lui joua parfois quelques tours, lorsqu'il se vanta, un jour, lui qui n'avait jamais foulé un tatami, être ceinture noire de judo. Il n'est hélas plus là pour vous raconter cette très véridique anecdote dont il avait toujours quelques versions inédites !

Car d'imagination, lui n'en manquait certainement pas, et toute son œuvre en témoigne.

Dessinateur d'humour pour commencer

Il a d'abord travaillé le dessin de presse et d'humour et la caricature pour le *Times*, le *Reader's Digest* et surtout pour le magazine *Punch* où il côtoya Quentin Blake, Ronald Searle, Ralph Steadman, Sempé et André François, auquel il vouait une grande admiration (il n'hésita pas à venir en Picardie, depuis La Colle-au-Loup, pour l'inauguration de Centre André François et y prodigua quelques dons). Provençal d'adoption, il introduira malicieusement des scènes de la vie cannoise et niçoise dans ses dessins d'humour et préférera la pétanque au billard, au golf et au cricket.

Couverture du magazine *Punch* (30 septembre 1964)
© David McKee

En même temps, il commençait une carrière de peintre, un peu négligée durant sa période d'intenses activités éditoriales. Mais depuis une vingtaine d'années, il était retourné à la peinture, rendant un hommage solaire aux vibrantes lumières méditerranéennes dans ses huiles et ses pastels. Il a ainsi repris avec talent le chemin des galeries d'art pour quelques expositions en Italie, à Zurich et à Londres. Il y a d'évidentes parentés entre son travail de peintre et ses illustrations et il s'efforçait d'abolir la frontière que d'aucuns élèvent entre le papier des livres d'enfance et la toile des tableaux.

Illustration *King Rollo and the Birthday*
(Andersen Press, 1979)
© David McKee

Des livres optimistes pour l'enfance

À partir de 1964, il glorifie avec entrain la solidarité et le respect des différences dans ses joyeux albums pour la jeunesse. David McKee publie *Two Can Toucan*, son premier livre pour enfants chez Ablard-Schumann, sous la houlette de Klaus Flugge, puis, la même année, *Bronto's Wings*, un titre en noir et blanc chez Dobson. De très nombreux titres suivront, pour la plupart chez Andersen Press, où David McKee a suivi Klaus Flugge, sa carrière d'auteur-illustrateur devant aussi sa réussite à l'étroite connivence qui le lie à cet éditeur d'exception. Les longues séries des *Roi Rollo* et des *Mr Benn* ont rencontré un succès sans précédent en Grande-Bretagne et les parents d'aujourd'hui transmettent à leurs enfants cet engouement de leur âge tendre. Elles ont donné naissance à de nombreux films d'animation créés avec la complicité de Clive Juster et Leo Nielsen.

En France, la vogue d'*Elmer* a en partie occulté l'intérêt irrécusable de ses autres titres. L'humour des situations quotidiennes y est hilarant : les querelles de voisinage de Madame Legris, les problèmes de latéralisation du Roi Rollo et de ses chaussettes neuves, les flatulences (*Encore toi, Isabelle !*) ou le hoquet (*Zèbre a le hoquet*), le rejet de la dictature de l'heure (*Le car scolaire passe à cinq heures*) ou des embouteillages (*Le Secret de Marie*), l'esprit de contradiction (*Bébé futé*), l'aveuglement des baby-sitters (*Le Monstre et le nounours*)... Tout peut prêter à rire ou à sourire.

Les désordres et les drames de l'actualité politique sont transcendés par un pacifisme à tout crin (*Blancs et noirs*, *Six Men* ou *Les Conquérants*) et le pouvoir et la violence aveugle ne résistent pas à l'astuce et à la ruse (*Mr Benn gladiateur*). D'autres albums puisent dans l'émotion de la mémoire familiale, mais sans pathos : *Macaronis* raconte un souvenir de Violet, sa mère, « conteuse née » qui venait de mourir, et *Les Flèches bleues*, réminiscence d'une œuvre de Paul Klee, fut écrit avec son fils Chuck. Le tout sans lourdeur didactique, et toujours avec des ouvertures optimistes.

Illustration *Six Men* (Nord-Sud Verlag, 1967)
© David McKee

Elmer & Friends (dédicace, 2004)
Tiré à part de *Elmer & Papi Eldo* (Kaleidoscope, 2001)
Collection JK © David McKee

Elmer's Wall
Gouache sur papier
Collection JK © David McKee

Le papa d'Elmer

Le premier *Elmer* paraît chez Dennis Dobson en 1968 et en France en 1989, publié par les éditions Kaléidoscope à la suite d'une réédition londonienne chez Andersen Press. David confie : « *Les années 1960, celles où j'ai créé* Elmer, *étaient fantastiques : il y avait plus de liberté, le public avait une culture visuelle plus poussée, et pas de cours pour les illustrateurs. Ceux qui illustraient des livres, et ils n'étaient pas si nombreux à l'époque, venaient d'autres domaines, de la peinture, de l'architecture…* » Le célébrissime éléphant bariolé est tout de suite très largement plébiscité dans l'Hexagone et aussi dans soixante autres pays où petits et grands se sont pris d'une affection irrépressible pour ce héros exceptionnel. On savait depuis *Babar* que l'éléphant pouvait être bien-aimé, mais l'enthousiasme qui accompagne *Elmer* est incomparable. Il faut dire que l'idée était géniale : prôner la différence et le respect de l'autre à travers un héros si drôle, si fantaisiste et esthétiquement si abouti est une prouesse qui mérite les nombreux prix que la série a remportés. Le bonheur du déguisement qui dépasse l'âge d'enfance, la fraîcheur d'une arlequinade dont le patchwork doit beaucoup à Paul Klee, son peintre préféré, la poésie d'une jungle d'opérette qui rajeunit le douanier Rousseau, une palette et un trait qui rendent hommage à Matisse, la truculence et la bonhomie de comparses éminemment sympathiques, l'invention toujours renouvelée des situations expliquent un succès qui n'est pas près de se démentir. L'accompagnement commercial de produits dérivés de qualité – peluches, vaisselle, maroquinerie, jeux, pins –, dont les Anglo-Saxons sont si friands, et la déclinaison des albums en livres animés ou en livres de bain ne sont pas étrangers à cette exceptionnelle réussite, même en France où, commercialisés sous le label Jeux d'aujourd'hui puis Petit jour, ils ont vaincu la méfiance des Français pour toute récupération mercantile. Succès amplement mérité d'une série qui, pourtant, sous l'apparente légèreté et la fantaisie, ose aborder des sujets graves ou délicats. Ainsi de *Elmer et Papi Eldo* : à une époque où le vieillissement de la population pousse à s'interroger sur la dépendance et les maux de ceux que le politiquement correct appelle pudiquement « les aînés », David McKee nous raconte la visite d'Elmer à son grand-père, leur bonheur d'être ensemble, l'évocation de chers souvenirs mais aussi l'inquiétude du petit-fils devant la menace de la décrépitude et de l'amnésie séniles.

Original du visuel d'une exposition à Ribébourt (2004). Crayon, encre et gouache sur papier
Collection JK © David McKee

Napolion
Encre sur papier
Collection JK © David McKee

Le tout avec tact, bonne humeur et affection. Quand on demande à David McKee ce qu'il pense de son surnom de « papa d'Elmer », il est ravi : Elmer fut son bébé et, en papa débonnaire, il a généreusement accepté qu'il grandisse, le dépasse et vive d'une vie autonome qu'il ne contrôle plus, se réjouissant des spectacles scolaires et des diverses manipulations pédagogiques qu'il a inspirés. Un visuel intelligent et sensible d'une exposition à Saint-Paul-de-Vence, où David se cache sous le masque d'Elmer – à moins que ce soit Elmer qui couvre pudiquement David ? –, joue avec tact de toutes les ambiguïtés du rapport du créateur avec son très célèbre héros.

Un hédonisme contagieux

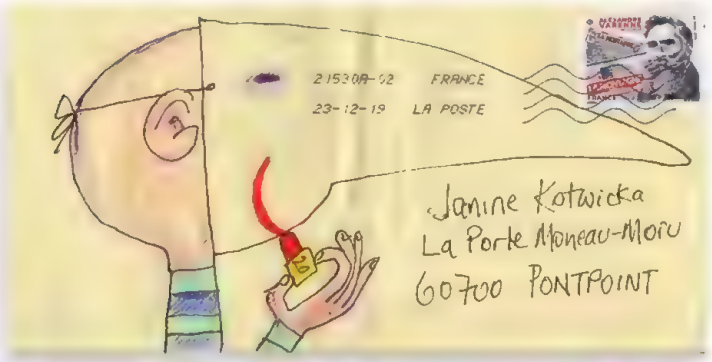
On retrouve également chez *Elmer* les qualités de ses autres livres. D'abord le refus de se prendre au sérieux, le rejet du solennel, de la routine, des dictatures prosaïques de l'emploi du temps et même de l'heure : David ne se vante-t-il pas d'avoir choisi son métier « pour être en vacances toute l'année » ? Et cela allié à un humour très *British*, au goût de la farce, de la supercherie, de l'indépendance, à un esprit quasi libertaire, au plaisir de contredire, de rire de tout, au bonheur de vivre ensemble, de s'entraider, de s'aimer, d'oser manifester sa tendresse et son besoin d'amour, à une générosité jamais prise en défaut, à la condamnation souriante des racismes et des exclusions de toute sorte. Une morale joyeuse, chaleureuse, une psychologie optimiste, un hédonisme contagieux… Cette drôlerie, cette tendresse, cette joie de vivre, héritées de ses parents et de leur éducation pleine de sagesse et de foi en la vie, sont aussi présentes dans les choix esthétiques : perspectives et architectures fantaisistes, paysages aux allures paradisiaques, profusion de détails comiques disséminés dans la page, présence hitchcockienne d'autoportraits inattendus cachés dans la végétation, caricatures de types humains réjouissants, palette tonique et audacieuse qui varie les techniques, du crayon de couleur à la plume et aux pinceaux trempés dans l'encre, la gouache, l'aquarelle… « *Quand je crée,* dit David McKee, *j'ai en tête l'adulte que l'enfant deviendra et la part d'enfance qui demeure en tout adulte.* » Une belle profession de foi…

The Chess Match (dédicace, 2002)
Tiré à part de *Elmer & Wilbur Play Chess* (Andersen Press, 1999)
Collection JK © David McKee

Enveloppe d'un courrier envoyé en 2014
Collection JK © David McKee

Un épistolier créatif et généreux

La première fois que j'ai découvert des enveloppes postales de David McKee, c'était dans l'atelier de l'illustratrice italienne Letizia Galli. J'ai été émerveillée de leur créativité allègre. Depuis, j'ai eu le bonheur de faire la connaissance du créateur d'*Elmer* et du *Roi Rollo* et de nouer avec lui des rapports amicaux. Et j'ai alors eu le privilège de recevoir, moi aussi, de nombreux petits trésors peints au crayon, à l'aquarelle, à la gouache, à l'encre, sur des enveloppes à l'italienne, toutes en 22 x 11 cm. Lui-même encadrait celles qu'il recevait et les murs de sa maison provençale en étaient couverts. The Post Office Museum of Tokyo a présenté, en 2007, une exposition de trois cents enveloppes choisies parmi celles qu'il a envoyées et reçues. Un élégant catalogue a été édité à cette occasion. L'on y trouve en particulier les nombreux envois à sa compagne galeriste Bakhta Chenoukee, à Klaus Flugge, à divers confrères, dont Satoshi Kitamura, qui n'a pas manqué de lui rendre la pareille à profusion. Ce catalogue montre aussi les «*decorated envelopes*» reçues par David McKee et par son éditeur londonien de la part d'Axel Scheffler, Susan Varley, Max Velthuijs, Posy Simmons, Babette Cole, Tony Ross, Carmen Sole-Vendrell, Fulvio Testa, Emma Chichester Clark et beaucoup d'autres illustrateurs et amis que l'on ne peut tous citer. Les Anglais y sont particulièrement présents, certes en raison de la nationalité du destinataire, mais plus encore à cause des pratiques épistolaires solidement ancrées dans la tradition britannique. David McKee a eu l'extrême gentillesse d'exposer et de reproduire dans le catalogue une de mes modestes enveloppes, ce qui m'a remplie de confusion. Le livret *Letters to Klaus* présente les courriers reçus par l'éditeur, et David McKee y occupe une place de choix. En un temps où le courriel concurrence et menace les envois postaux, ce recueil anglais et l'hommage nippon dégagent un doux parfum de nostalgie, en célébrant le bonheur d'écrire, l'inventivité, la générosité et le culte de l'amitié d'un artiste résolument rétif à l'informatique.



Enveloppes de vœux 2020 et 2022
Collection JK © David McKee

Illustration extraite de ***La Mer dans son jardin***

© Carré & Denisevich / Grasset Jeunesse

ISABELLE **CARRÉ**
© Photo JF Paga

C'est en faisant un rêve sur la mer qu'**Isabelle Carré** trouve une impulsion pour explorer de nouveaux horizons. L'enfance était déjà très présente dans les romans de la comédienne et autrice qui aborde un nouveau public avec l'album ***La Mer dans son jardin***, publié en avril chez Grasset Jeunesse. Le travail de l'illustratrice moscovite Kasya Denisevich sur le noir et blanc, la couleur et les vagues qui débordent des pages met en valeur avec sensibilité ce beau texte poétique. On embarque !

Par **Isabelle Delorme**

ISABELLE CARRÉ

UN **VENT DE JEUNESSE**

© Carré & Denisevich / Grasset Jeunesse

Un rêve qui déborde

Isabelle Carré a mis des années avant d'oser écrire son premier roman, *Les Rêveurs*, paru chez Grasset en 2018. Un ouvrage très autobiographique, inspiré de son enfance. C'est son éditrice Juliette Joste (« *dénicheuse de perles rares* » chez Grasset, selon le magazine *L'Express*), qui l'a convaincue de s'adresser à un public jeunesse. « *Elle m'a fait remarquer que mes livres étaient très liés à l'enfance et m'a suggéré de réfléchir à une histoire. Je n'avais pas du tout d'idée, mais j'étais en train d'écrire mon troisième roman,* Le Jeu des si, *dont l'un des chapitres s'appelle "La mer dans son jardin"* », se souvient la comédienne, qui réalise alors qu'elle peut en tirer une histoire pour les enfants.

Dans ce passage du livre (sorti le 18 mai chez Grasset), l'héroïne rêve que l'océan déborde de manière inquiétante. « *C'est un rêve que j'ai longtemps fait de manière récurrente*, raconte Isabelle Carré. *Je suis dans une maison, la mer est loin. Elle se rapproche et c'est d'abord un énorme privilège. Puis, ce paradis devient dangereux et menaçant* », confie celle qui avoue demander à son opticien de baisser légèrement la correction de ses lunettes. « *J'aime que ma vue ne soit pas corrigée à 100 % pour rester légèrement dans le flou et garder un peu de distance en évitant de trop voir tous les détails ! Je n'ai jamais analysé ce rêve, mais je crois qu'il est lié à la peur de ne pas être solide et perméable face au monde* », dit-elle. C'est d'ailleurs l'une des raisons pour lesquelles la comédienne et autrice prend tant de plaisir à mettre de la fiction dans sa vie, comme une forme de bulle qui adoucit le réel.

Apprivoiser l'inconnu

En partant de ce rêve pour écrire son roman jeunesse, Isabelle Carré invite les enfants à dépasser leurs peurs. L'héroïne, Marie, va bientôt avoir un petit frère ou une petite sœur. Avec ses parents, elle quitte la banlieue parisienne de Pantin pour déménager dans une nouvelle maison en Bretagne. « *J'ai voulu raconter cette*

© Carré & Denisevich / Grasset Jeunesse

Illustration extraite de ***La Mer dans son jardin***
© Carré & Denisevich / Grasset Jeunesse

peur de l'inconnu et des changements qui trouble beaucoup les enfants, dont le petit univers et la routine sont rassurants », observe Isabelle Carré. Ce livre pour apprivoiser l'inconnu aborde aussi la question de la place dans la famille avec l'autre bouleversement auquel est confrontée la petite fille : l'arrivée d'un nouvel enfant.

La mer est un personnage à part entière dans le récit d'Isabelle Carré. Celle qui est engagée auprès de l'association Surfrider (qui agit pour la préservation de l'océan) a voulu transmettre un message écologique. « *Je suis sidérée, lorsque je suis à la mer avec mes enfants, de voir que personne n'utilise les crèmes minérales qui protègent les coraux. Sans parler des mégots, bouteilles et sacs en plastique que nous passons notre temps à ramasser !* » se désole la romancière. Comme une bouteille à la mer, la sortie du livre quelques semaines avant les congés d'été incite les petits vacanciers, parfois plus alertes et responsables que leurs parents, à la propreté. Le livre apporte aussi une respiration aux lecteurs. « *Moi qui suis citadine, j'avais envie de donner un grand bol d'air aux enfants qui manquent de nature, notamment après le confinement que nous avons vécu* », indique Isabelle Carré. En ouvrant le livre, une double page d'oiseaux qui s'envolent au-dessus de la ligne d'horizon donne déjà un avant-goût de liberté.

Une sensibilité graphique

Très jeune, l'œil d'Isabelle Carré a été éduqué à l'art grâce à son père, ancien élève d'écoles d'arts (dont les Arts décoratifs) et designer de profession. « *Nous n'allions pas beaucoup au théâtre ou au cinéma ni assister à des concerts*, se rappelle-t-elle. *Notre grande sortie, c'était toujours d'aller à Beaubourg !* » Les musées étaient traversés par la petite famille au pas de course jusqu'à une œuvre en particulier. « *Nous la regardions en silence, puis mon père nous en parlait pendant une heure. Il nous emmenait dans la peinture avec ses commentaires qui étaient toujours très beaux, justes et inspirants* », raconte Isabelle Carré.

La comédienne apprécie beaucoup les romans graphiques, en particulier les albums *Fun Home* et *C'est toi ma maman ?* de l'Américaine Alison Bechdel et *Frances*, de la Suédoise Joanna Hellgren. Des ouvrages qu'elle offre régulièrement. L'univers graphique de la deuxième, où le noir et blanc prédomine, a d'ailleurs des points communs avec celui de Kasya Denisevich, que la maison Grasset a présentée à Isabelle Carré pour illustrer son album. *Mes voisins*, le livre de cette autrice-illustratrice russe paru chez Gallimard Jeunesse en 2021, a gagné le prix du premier ouvrage (« *Opera Prima* ») à Bologne la même année.

Kasya Denisevich : autoportrait
© Kasya Denisevich

Poésie fantastique

Lorsque Kasya Denisevich reçoit le texte d'Isabelle Carré, elle est séduite par sa poésie et par les scènes dans lesquelles la mer envahit la terre et inonde le jardin. «*J'ai toujours aimé les images fantastiques et tout ce qui dépasse la réalité*, dit-elle. *Cela m'a beaucoup inspirée pour donner forme à cette image de débordement en jouant avec la couleur bleue, qui devient de plus en plus présente jusqu'à éclabousser la page voisine puis prendre tout l'espace d'une double page*», explique-t-elle. L'illustratrice, conquise par la qualité de l'objet livre chez Grasset, était également touchée par le format à l'ancienne de l'ouvrage avant que ce débordement ne le submerge et bouleverse la pagination. «*Au XIXe siècle, les premiers livres illustrés pour les enfants étaient organisés de la même façon que les premières pages de* La Mer dans son jardin, *avec le texte sur la page de gauche et l'image à droite*», note-t-elle.

Comme dans son précédent livre *Mes voisins*, le travail de l'illustratrice sur le noir et blanc et les touches de couleur, tout en contrastes, est très réussi. Un effet qu'elle aime comparer au film *Sans soleil* du cinéaste français Chris Marker. «*Après vingt minutes de photos et de texte surgit une vidéo qui ne dure que quelques secondes. À ce moment-là, on réalise à quel point le mouvement est puissant !*» souligne-t-elle. De la même manière, les quelques touches éparses de couleur bleue, jaune et rose de Kasya Denisevich attirent l'œil au milieu des pages en noir et blanc. «*L'intensité et l'émotionnalité de la couleur deviennent évidentes, et cette dernière devient plus puissante*», constate-t-elle.

ISABELLE CARRÉ

Les Rêveurs, Grasset, 2018
Du côté des Indiens, Grasset, 2020
Le Jeu des si, Grasset, 2022
La Mer dans son jardin, Grasset Jeunesse, 2022

KASYA DENISEVICH

Mes voisins, Gallimard Jeunesse, 2021
La Mer dans son jardin, Grasset Jeunesse, 2022

Un livre qui prend des couleurs

Isabelle Carré a laissé carte blanche à Kasya Denisevich pour illustrer son texte. Elle lui a uniquement demandé de commencer en noir et blanc, puis de laisser quelques rares couleurs s'installer très lentement pour finalement s'imposer et reprendre toute leur clarté, leur intensité et leur brillance. «*C'est ce que l'on ressent lorsqu'on est triste ou préoccupé. Tout à coup, on enlève les lunettes un peu sombres qu'on avait sur le nez et on voit le soleil. J'avais envie qu'on ait ce sentiment-là à la lecture*», explique la romancière qui s'est sentie très émue en recevant les premières planches de Kasya Denisovich. «*Cela m'a rappelé les dessins animés russes que je regardais lorsque j'étais petite. Il y avait aussi cette naïveté et une douce mélancolie. Elle a fait un travail remarquable*», confie-t-elle.

Le noir et blanc et la couleur sont le fruit de deux techniques différentes chez Kasya Denisevich, qui dessine à la main uniquement à l'encre noire. «*Les dessins originaux sont tous en noir et blanc. Ensuite, je dessine séparément chaque élément que je veux obtenir en couleur. Puis je scanne tout et j'applique la couleur à l'ordinateur*», décrit l'illustratrice qui utilise du papier très épais pour qu'il ne soit pas détrempé. «*Je dessine avec beaucoup d'eau et je superpose les couches pour obtenir cet effet d'ombrage*», précise-t-elle. Pas de grand bazar donc, sur sa table à dessin : cinq pinceaux, de l'encre noire, de l'eau et du papier.

© Carré & Denisevich / Grasset Jeunesse

Illustration extraite de ***La Mer dans son jardin***
© Carré & Denisevich / Grasset Jeunesse

La Guerre des Lulus au cinéma

En août 2021, Isabelle Carré arborait une chevelure rousse sur le tournage du film *La Guerre des Lulus*, réalisé par Yann Samuell. Elle incarne le personnage de Louison (une sorcière) dans cette adaptation de la bande dessinée en sept tomes de Régis Hautière et Hardoc, dont la sortie est annoncée pour janvier 2023. L'histoire, qui se déroule dans les Hauts-de-France (dont sont originaires les auteurs de la BD), retrace la vie de cinq adolescents orphelins pendant la Première Guerre mondiale. Après avoir manqué l'évacuation de leur village en 1914, ils se retrouvent livrés à eux-mêmes, à l'arrière des lignes allemandes.

« *Tout l'esprit de la bande dessinée y est* », a déclaré sur France 2 le dessinateur des *Lulus*, qu'Isabelle Carré a rencontré sur le tournage. La comédienne s'est pour sa part régalée. « *C'était tout ce que j'aime !* se réjouit-elle. *J'adore tourner avec les enfants et dans cette reconstitution incroyable, j'avais l'impression d'être au cinoche. C'était comme un rêve de gosse pour moi de me retrouver dans les coulisses du tournage avec ces décors à l'ancienne* », dit celle qui attend un très joli film. Par un drôle de hasard, son fils venait de se voir offrir la bande dessinée en cadeau lorsqu'elle reçut la proposition de jouer ce rôle.

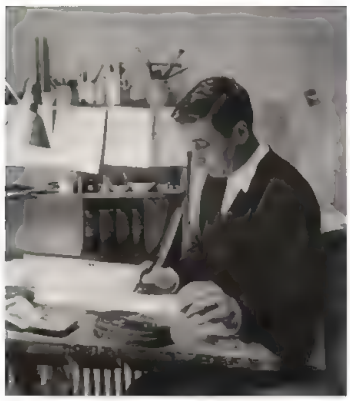
Une parenthèse enchantée

L'autrice, dont le troisième roman, *Le Jeu des si*, est sorti au printemps, n'en restera probablement pas à cette première incursion très réussie en littérature jeunesse. « *Je n'ai rien dans mes tiroirs pour l'instant mais j'ai bien envie de continuer !* annonce-t-elle. *L'écriture de ce livre a été une parenthèse enchantée, très rapide, naturelle et fluide. Cela coulait comme un robinet ! C'était simple et heureux.* » Le 31 août, on la retrouvera au cinéma dans *La Dégustation*, une adaptation par Ivan Calbérac de la pièce de théâtre qu'il a écrite et mise en scène et qui a obtenu le Molière de la meilleure comédie en 2019. Isabelle Carré et Bernard Campan seront à nouveau en haut de l'affiche, accompagnés par toute la troupe de la pièce.

De son côté, Kasya Denisevich travaille sur plusieurs projets. Elle dessine actuellement pour un éditeur russe un livre illustrant le premier poème publié par le prix Nobel de littérature Joseph Brodsky. « *Les soirs d'hiver, la mer, gonflée par un vent d'est contraire, remplit à ras bord les canaux et parfois les fait déborder* », écrivit par la suite le poète russo-américain dans son ouvrage *Acqua Alta*. Une autre image d'eau pour celui qui inspire les pinceaux mouillés de l'illustratrice. ■

Sans titre
Dessin à l'encre de Chine (années 1950)
Raymond Peynet © ADAGP 2022

RAYMOND **PEYNET**
© Photo DR



Raymond Peynet (1908-1999) est un dessinateur français, créateur du couple d'amoureux mythique des années 1940. Ses livres ont été édités dans des dizaines de langues, entre autres par Ronald Searle (collection Perpetua Books). Plusieurs musées sont consacrés à son œuvre, dont un à Antibes et deux au Japon. Les dessins de Peynet sont identifiables au premier regard : ses amoureux sont à la fois tendres, coquins, ironiques, drôles et poétiques.

Par **Joanna Journo**

RAYMOND PEYNET

Peynet démarre sa carrière après un passage à l'école des Arts appliqués, située en face du bistrot de ses parents. Il y rencontrera sa femme Denise Damour, au nom prémonitoire quant au couple d'amoureux qui fait encore le tour du monde des années après sa création en 1942.

Peynet a marqué toute une génération, à travers ses dessins, son couple d'amoureux, mais aussi les poupées Peynet créées dans les années 1950-1960.

La magie des réseaux sociaux et la rencontre entre la famille de Peynet et Joanna Journo ont donné naissance à l'exposition *Peynet à cœur ouvert*, et permis de rendre hommage à ce dessinateur emblématique. Une trentaine de dessins originaux de la période de sa contribution aux journaux *Le Rire* et *Ici Paris*, ainsi qu'une dizaine de tirages d'art colorisés par son arrière-petit-fils Félix Laurent ont été présentés jusqu'au 11 juin à la galerie Treize-dix.

GALERIE TREIZE-DIX
13, rue Taylor – 75010 Paris
Du mercredi au samedi de 15 h à 19 h
www.unjouruneillustration.com
Instagram : **@unjour.uneillustration**

Vous tenez toute la place dans mon cœur...
Dessin à l'encre de Chine (années 1950)
Raymond Peynet © ADAGP 2022

– Le courrier du coeur.

Le courrier du cœur (1950)
Dessin à l'encre de Chine
Raymond Peynet © ADAGP 2022

Ne partez pas chérie. J'ai encore des tas de choses à vous dire... (années 1950)
Dessin à l'encre de Chine
Raymond Peynet © ADAGP 2022

Attention, peinture fraîche (années 1950)
Dessin à l'encre de Chine
Raymond Peynet © ADAGP 2022

Oh ! Pardon... (années 1950)
Encres de couleur et encre de Chine sur papier
Raymond Peynet © ADAGP 2022

Pluie de cœurs (annees 1950)
M se en cou eurs par Felix Laurent, 'arriere-petit-fils de Raymond Peynet
Raymond Peynet © ADAGP 2022

Le Coin favori, aquarelle, 2022
(*Dans l'atelier d'Armel Gaulme*
illustration pour la couverture)
© Armel Gaulme / Cauette

Il fallait être clairvoyant et curieux pour suivre toute la production graphique d'**Armel Gaulme**. Fort heureusement, le bien nommé livre ***Dans l'atelier d'Armel Gaulme***, paru aux éditions Caurette, nous permet de tout savoir sur l'auteur et sa création. Rempli de travaux imprimés et inédits, ce recueil est une mine d'or pour ceux qui aiment le dessin...

Par **Frédéric Bosser**

ARMEL **GAULME**
© Photo Frédéric Bosser

ARMEL GAULME

LE DESSIN, UN **ACTE NATUREL**

Pour paraphraser le titre de votre monographie, un atelier, c'est quoi pour vous ?
Un endroit où je me sens bien ! La couverture du livre a été faite dans cet esprit. Le dessin, intitulé d'après un tableau d'Émile Friant, me représente dans mon atelier, serein.

Je vous ai connu squattant un coin du bureau d'Olivier Souillé à la galerie Daniel Maghen...
C'était suite à mon divorce... J'avais jusque-là mon atelier à la maison. Un jour, je me suis retrouvé sans appartement, et il était difficile de concilier vie personnelle et professionnelle. Aujourd'hui, je mélange de nouveau les deux. J'ai pu retrouver mes livres et tapisser les murs de cartes postales, posters, originaux d'artistes de toutes les époques et de tous les genres. Je viens de refaire le plein de nouvelles cartes postales achetées lors d'un séjour à Amsterdam. C'est important pour moi d'être entouré de choses que je trouve belles, même si certaines m'intimident aussi.

Dessin pour la couverture d'***Histoires fantastiques*** (Edgar Allan Poe, Bragelonne Classiques, 2022)
© Armel Gaulme / Bragelonne

Je peux rester concentré au milieu d'un brouhaha. J'ai quasiment dessiné l'intégralité de *L'Homme qui voulut être roi* lors d'allers-retours en TER.

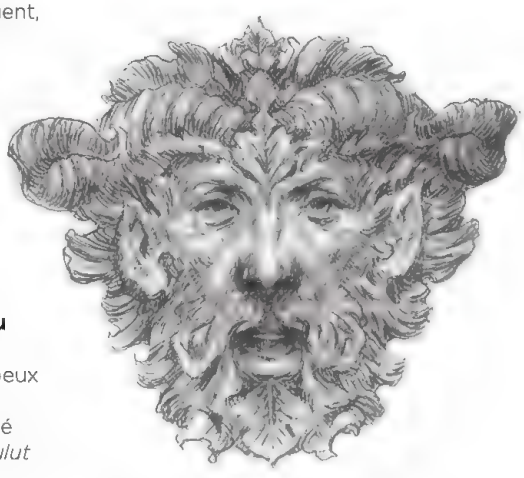
Vous n'avez jamais eu envie de partager un atelier, surtout en cette période d'entre-deux ?
Ce n'est pas trop mon truc ! Je peux le faire mais sur des périodes très courtes. En fait, j'ai besoin de me sentir chez moi pour bien travailler.

Vous copiez certaines œuvres pour vous en imprégner ?
Je l'ai fait, mais je ne le fais plus beaucoup. Je copiais Zorn, Sargent, Raphaël, Fantin-Latour, etc. Chose amusante, Fantin-Latour a réalisé beaucoup de copies, notamment des *Noces de Cana*. Plutôt ambitieux !

Pour en revenir à votre passage en électron libre à la galerie Daniel Maghen, la présence du personnel ou des clients ne vous posait pas de souci, ne serait-ce qu'au niveau de la concentration ?
Cela ne me dérangeait pas. Je peux rester concentré au milieu d'un brouhaha. J'ai quasiment dessiné l'intégralité de *L'Homme qui voulut être roi* lors d'allers-retours en TER. Très franchement, je peux dessiner partout… Cela dit, sans cette parenthèse « galerie » à l'invitation d'Olivier Souillé, j'aurais sûrement tout arrêté. En fait, j'ai très mal vécu mon divorce, et j'avais besoin de me sortir de cette tristesse. Mon travail comme professeur à Penninghen m'a aussi beaucoup aidé pour sortir de cette spirale négative.

À quoi ressemble une journée type pour vous ?
Je dessine dès le petit déjeuner. Je n'ai pas besoin de commandes pour me mettre au travail. Je peux tout à fait m'en créer moi-même. D'ailleurs, les derniers livres sortis sont à l'origine des projets personnels. J'avais besoin de les faire pour moi… et des éditeurs, en les découvrant, m'ont proposé une édition. J'ai beaucoup de chance.

Dans ce livre, nous découvrons de nombreux dessins pour des projets audiovisuels…
Ayant été assez tôt père de trois enfants, dont des jumelles, il me fallait gagner ma vie. J'étais alors très sollicité, ce qui explique ces nombreuses pages consacrées à ce sujet. Malheureusement, dans ces milieux, si vous dites non deux ou trois fois, vous êtes rapidement oublié. Les dessins que je montre dans ce livre sont très différents les uns des autres. Je trouvais intéressant de les partager car ils sont peu connus.



Le Faune (mascaron)
© Armel Gaulme

Carnet de croquis d'après modèle
© Armel Gaumia

J'essaie de comprendre la forme, de pratiquer un dessin plutôt « savant ». *(...)* Je pars toujours de la structure intérieure qui me permet de comprendre comment les choses sont articulées.

Vous travaillez également beaucoup d'après modèle...
C'est un exercice très intéressant, jamais répétitif ! Parfois, cela fonctionne, d'autres fois non. Il y a aussi des modèles qui vous inspirent plus que d'autres. Cela dit, je trouve que c'est un lieu commun de dire que c'est un passage obligé pour un artiste. Je pense que l'on peut tout à fait s'en sortir sans cela. Je ne pense pas que Chardin ait eu une pratique assidue du croquis de nu. Cela ne l'a pas empêché d'être un grand peintre... À titre personnel, je n'aimais pas ces cours comme étudiant. Je n'ai commencé à les aimer qu'au sortir de l'école, après m'être inscrit au cours du soir de l'école Duperré, section Arts.

Vous êtes à chaque fois dans une recherche de dessin précis ?
J'essaie de comprendre la forme, de pratiquer un dessin plutôt « savant ». Mais je n'ai rien non plus contre l'expression libre dans ce domaine... Je dirais que je suis plutôt de l'école académique, celle de Charles Bargue, un artiste qui a enseigné aux Beaux-Arts de Paris. Je pars toujours de la structure intérieure qui me permet de comprendre comment les choses sont articulées.

Dans votre livre, on en découvre quelques-uns. D'ailleurs, cet ouvrage est truffé d'inédits...
Je trouvais intéressant de montrer ces choses que beaucoup de gens ignorent. J'ai longtemps refusé de les montrer jusqu'à ce que des amis me poussent à le faire sur un compte Facebook. Les retours ont tout de suite été positifs, alors j'ai continué.

Carnet de croquis

© Armel Gaume

Monotype (œuvre personnelle)
© Armel Gaulme

Montagnes sacrées, aquarelles
© Armel Gaulme

Avez-vous été contacté par des studios de dessins animés pour des recherches de personnages ou d'univers comme Claire Wendling, Mathieu Lauffray ?
C'est arrivé ! J'ai été en contact avec Aardman, Dreamworks… Je suis même allé dans les bureaux de ces derniers. Mais la personne avec qui j'étais en relation s'est fait licencier avant même que mon dossier soit étudié en haut lieu. Sur ce, un autre de leurs directeurs artistiques a demandé à voir mon portfolio, mais j'ai refusé. Je me suis fait engueuler par un ami qui travaillait là-bas ! Moi, je pensais juste que c'était foutu. *(Rires.)* Finalement, même si c'était à un moment où je galérais financièrement, je ne regrette pas de ne pas avoir été engagé…

Idem pour Aardman ?
Ma femme était enceinte, il fallait être disponible très rapidement, je ne me voyais pas aller en Angleterre.

Là-bas, vous auriez pu dessiner plein de paysages à la végétation luxuriante, comme ceux que nous découvrons dans cette monographie…
Après les modèles vivants, c'est ma seconde passion. L'idée n'est pas de révolutionner le genre mais de continuer à m'exercer. J'échange beaucoup dans ce livre sur la notion de peindre en extérieur avec Zep… Des paysages, j'en ai aussi fait pour des décors, de l'animation, des illustrations. Cela me sert pour mon travail. Il est important de repartir du réel. À Penninghen, un professeur, monsieur Guillaumel, nous mettait en garde sur ce qu'il appelait le « dessin appris », à savoir le dessin que nous apprenons en regardant d'autres dessins, donc dans un style déjà digéré par d'autres. Sinon, j'ai tout le temps un carnet sur moi pour dessiner ce que je vois autour de moi, où que je sois.

Puisque vous évoquez un point du livre, à savoir une série d'échanges avec d'autres auteurs, comment faites-vous votre sélection ?
L'idée m'est venue d'un *sketchbook* de Jeffrey Jones, composé d'interviews croisées entre lui et différents dessinateurs. La plupart sont des amis avec qui j'ai régulièrement plaisir à échanger sur la pratique du dessin. L'entretien avec Julien Delval, je l'ai placé au moment où j'évoque *Solomon Kane*, un livre sur lequel nous avons tous deux travaillé. Celui avec Stan Manoukian arrive au moment où je parle de commandes venues de maisons de production. Avec Bruno Mallart, je parle de dessins personnels car c'est la personne avec qui je dessine le plus. Si jamais un autre volume se décide, j'ai déjà réfléchi à d'autres noms et l'idée est d'échanger sur des sujets qui seraient différents, voire que je n'ai jamais abordés dans mon travail.

Revenons au métier de professeur. C'est une vocation ?
Pas du tout ! Un professeur que j'avais à Penninghen, Urs Landis, me pressentait comme successeur. Nous étions devenus très amis, malgré notre différence d'âge. Sa mort brutale m'a retiré toute envie de prendre sa suite. Il m'aura fallu attendre mes trente ans pour postuler. S'ils ont accepté tout de suite ma candidature, je ne l'ai appris que quand a été annoncée la rentrée ! *(Rires.)*

Des paysages, j'en ai aussi fait pour des décors, de l'animation, des illustrations. Cela me sert pour mon travail. **Il est important de repartir du réel.**

DANS L'ATELIER D'ARMEL GAULME
PAR **ARMEL GAULME**
ÉDITIONS CAURETTE
Livre cartonné, 336 pages couleurs, le 6 juillet

J'ai tout le temps un carnet sur moi pour dessiner ce que je vois autour de moi, où que je sois.

Vous aimez ce métier ?
J'aime l'idée de partager mon savoir. Je sais que certains de mes confrères dessinateurs pensent qu'enseigner revient à nourrir ses futurs concurrents. Ce n'est pas ma philosophie.

Dans ce livre, on vous découvre graveur…
Ma grand-mère a passé le concours du grand prix de Rome en gravure… ce pour quoi il y avait une petite presse chez mes grands-parents. J'aime la gravure en pointe sèche ou à l'eau-forte, qui permet de proposer des impressions qui ressemblent à des croquis. J'aime quand la ligne est très enlevée

Quel rapport avez-vous avec vos originaux ?
Je n'y prête sans doute pas assez attention. Ils s'entassent dans mes cartons à dessin ! *(Rires.)* Je ne suis pas attaché à mes originaux, je n'ai d'ailleurs aucune difficulté à m'en séparer.

Vous ne travaillez jamais en numérique ?
Cela m'est arrivé à mes débuts, notamment pour les commandes des sociétés de production. Dans la monographie, il n'y a qu'un seul dessin dans cette technique. Je suis ravi de ne plus en faire. Le toucher avec les instruments, les feuilles me manque très vite. Et puis, avec ces outils, j'aurais sans doute l'impression de tricher un peu… une problématique à laquelle je suis très sensible.

Vous n'avez jamais souhaité réaliser de bande dessinée ?
C'est un autre exercice ! J'en lis peu et j'en ai lu peu enfant, excepté les classiques. J'ai toujours été plus peinture, illustration. Bref, des images simples et non séquentielles.

Vous alliez les voir dans des musées ?
Enfant, j'avais une préférence pour le musée de l'Homme et le musée Carnavalet. J'adorais regarder les vitrines qui étaient comme des cabinets de curiosités. Cela me donnait l'envie de faire du modelage… Vers vingt-cinq ans, la vision de la *Madone du grand-duc* de Raphaël au palais Pitti m'a bouleversé et fait changer de style. J'ai longtemps tapissé mon atelier avec cette image. Sinon, j'ai découvert et adoré le peintre Eugène Carrière grâce au musée Rodin.

Gravure à l'eau-forte
© Armel Gaulme

Le Festival (*Les Carnets de Lovecraft*, 2022)
© Arnaud Gaulme / Bragelonne

Greta Thunberg, caricature
© Arnaud Gaulme

Quid de la musique ?
Elle m'accompagne tout le temps. Je suis capable d'écouter la même chanson en boucle pendant des heures. Je suis très rock californien, donc assez éloigné de ce que je dessine.

Est-ce en tombant sur des caricatures que vous avez ressenti l'envie d'en faire à votre tour ?
C'est un exercice de dessin avant tout. Je n'en ai jamais proposé à des journaux. C'est une récréation pour moi… Idem quand je dessine des animaux fantastiques. Jean-Christophe Caurette a décidé d'en imprimer certaines. Il est allé fouiller dans mes carnets.

Vous travaillez à base de documentation ?
Rarement !

Quel serait votre rêve d'illustrateur ?
Illustrer *L'Île du docteur Moreau* de Wells. J'espère avoir le temps de mener ce projet à bien. Là, je ne suis qu'au stade de rapides croquis…

Extrait d'un carnet de recherches pour ***Camarades***
© Arnaud Gaulme

Nous avons l'impression que, faute d'ambitions réelles, votre carrière n'a jamais vraiment décollé malgré votre immense talent. Est-ce un manque de confiance en soi ?
Sûrement ! Cela remonte à l'enfance. J'ai toujours été en proie aux questions de légitimité… Étudiant, un professeur disait que j'allais être dépassé dans ma vie professionnelle par d'autres, plus désireux ou ambitieux que moi, alors qu'il estimait que j'étais très en avance sur eux. Mon ambition était d'abord de réussir ma vie amoureuse et familiale. La vie en a voulu autrement. Quand Alan Lee a accepté de faire la préface de *L'Homme qui voulut être roi*, cela m'a touché car c'est un auteur qui m'a donné envie de dessiner quand j'étais adolescent. Je me suis dit pour la première fois que je pouvais être adopté par un de mes pairs.

Ce livre va rattraper tout cela ?
(Rires.) J'ai l'impression de signer ma nécrologie en travaillant sur ce livre.

Est-ce compliqué de trouver un ordre dans un livre rétrospectif ?
J'ai volontairement voulu des mises en place non chronologiques. Il commence par mes travaux pour des livres illustrés aux Belles Lettres. Ce sont des dessins en N&B.

Qui a fait la sélection ?
J'ai tout ressorti, scanné les images que je préférais et les ai classées. J'ai soumis le tout à Jean-Christophe Caurette, qui a tranché.

Un beau travail collectif !

SÉVERINE **GALLARDO** & FRANCK **GUYON**
© Photo Séverine Gallardo

La tentation peut être grande d'essayer de démasquer **Marguerite Waknine**. Était-elle femme de lettres, diplomate ou, peut-être, dirigeante politique ? Française, étrangère ? A-t-elle seulement existé ? Quand il leur arrive de recevoir des manuscrits ou des portfolios adressés à « Madame Waknine », **Franck Guyon** et **Séverine Gallardo** arborent toujours un large sourire : cette « dame » n'a en fait d'autre identité que celle qu'elle incarne. Combinatoire arbitraire, cette figure, à l'image de son logo, cache sous ses traits simples et élégants la charpente d'une maison d'édition spécialisée en art. D'aucuns la diraient « petite » ou « indépendante » – pleine d'audace lui conviendrait tout autant.

Par **Cathia Engelbach**

ÉDITIONS MARGUERITE WAKNI

LE GESTE D'ÉDITER

Logotype des éditions Marguerite Waknine
© Marguerite Waknine

Dans une ruelle calme du vieil Angoulême, tout à côté d'une place qui a longtemps mené à la porte d'entrée royale de la préfecture de la Charente, nous entendons parfois un drôle de vrombissement. Nul besoin de beaucoup tendre l'oreille pour en discerner la source : les fenêtres ouvertes à l'étage marquent déjà l'estampille. C'est qu'à l'intérieur, les machines s'activent, les moteurs chauffent. Cela peut durer tout un après-midi en continu – et recommencer le lendemain, au besoin. Le ballet aime se poursuivre ; et s'il s'interrompt, il ne s'enraye pas.

Quelque chose se trame ; quelque chose s'imprime. C'est ici que la chaîne éditoriale de Marguerite Waknine se forme et s'organise, s'étire, du choix ou de la réception des œuvres écrites et dessinées à la

Pas de deux (Anabelle Guetatra, Coll. Le Cabinet de dessins, 2020)
© Anabelle Guetatra / Marguerite Waknine

NE

composition, de l'impression jusqu'aux – nombreuses – étapes de la conception. C'est ici que Franck Guyon et Séverine Gallardo façonnent, musique ou radio en fond sonore, et mettent leurs produits finis « sous presse » – à comprendre littéralement, c'est-à-dire qu'ils aplatissent leurs ouvrages à l'aide d'autres bien plus lourds.

Ce lieu des opérations (deux pièces en guise d'antichambre d'un appartement particulier) ne paraît certes pas bien grand – et les centaines de livres couvrant les murs renforcent encore l'impression –, il n'en est pas moins immense de tout ce qu'il accueille comme savoirs, connaissances et curiosités.

Quand lire, c'est faire

Ce qui sort de ces murs pour prendre place sur les étals de librairies sont des fascicules plutôt fins, format A5, et proposés sous protège-cahiers. Au sein de grandes enseignes, ces petits ouvrages peuvent parfois un peu détonner, mais à la faveur de mieux accrocher les regards souvent surpris.

© Anabelle Guetatra / Marguerite Waknine

Les amateurs de livres-objets se trouvent quant à eux charmés de reconnaître dans ces livres à l'allure délicate un clin d'œil à tout ce qui fait la quintessence du livre d'artiste. Sauf que sa constitution même demande à ce que le lecteur prenne toute sa part dans le processus et soit *actif* à son tour.

Car c'est l'expérience de lecture qui se trouve modifiée. Le geste de lire est élargi. La main du lecteur doit effectuer un autre geste liminaire – extraire les feuilles d'un ou des deux rabats du protège-cahier – pour entamer la lecture ; son œil doit parfois aller au-delà du seul livret pour découvrir en miroir des annexes, des dessins, voire un second tome ; et même son nez pourra être saisi de retrouver lors de la manipulation l'odeur de ses cahiers d'écolier.

Le geste de lire est élargi : il réveille les sens, il engage plusieurs canaux de perception.

Sous leurs protège-cahiers transparents, les livres des éditions Marguerite Waknine se présentent en cahiers non reliés. On pourrait craindre de mélanger les cahiers, de mettre les feuilles sens dessus dessous, de les détacher de l'ensemble et les laisser volantes – et ce ne serait, après tout, que les rendre tout à fait libres –, alors on redouble d'attention en les parcourant.

© Franck Guyon / Marguerite Waknine

La valeur plutôt que le nombre

Les livres tels qu'on les trouve actuellement en librairie n'ont pas toujours existé sous cette forme. Cela fait un peu moins de dix ans que le choix des protège-cahiers s'est imposé, accompagnant la seconde « période » des éditions. Avant cela, Franck Guyon et Séverine Gallardo les proposaient sous boîtiers – sosies de boîtiers à DVD. Elle se souvient : « *Nous avons toujours su que nous voulions faire des livres "différents" et originaux, qui s'ouvrent, avec des papiers variés, des autocollants…* » Ils savaient d'emblée également qu'ils ne souhaitaient pas tout miser sur un ou deux auteurs ou artistes qui agiraient comme des « locomotives ». Au contraire : l'objectif était de constituer des collections à très forte identité rassemblant des titres aux contenus très divers et qu'ils pourraient vendre en petites quantités et à petit prix.

Franck Guyon aime les mots ; Séverine Gallardo est portée sur les images. Deux espaces se créent donc naturellement : une première collection d'écrits sur l'art et une deuxième d'art contemporain. Pour cette dernière, explique Séverine Gallardo, « *nous avions le souci de présenter la jeune création européenne une fois sortie des Beaux-Arts* ». L'éditrice intégrait les jeunes artistes au catalogue qui voyaient leurs œuvres mises « sous boîtier » en échange de quoi, poursuit-elle, « *on leur demandait de dénicher un ou plusieurs points de vente dans leur ville européenne d'origine, où les autres artistes publiés chez nous pourraient dès lors être visibles* ».

C'est ainsi que trente-huit pièces ont été éditées, qui passeraient aujourd'hui pour « collectors », mémoire préservée d'une aventure que l'on qualifierait volontiers de « manière éditoriale » (entendant « manière » au sens étymologique du terme, c'est-à-dire en tant que style, façon de faire, de manier). L'air de rien, elles se sont promenées de petites en grandes villes européennes et ont reçu un bel accueil en librairie et dans les salons mais, confesse Franck Guyon, « *la manipulation a été la limite du projet* ». En effet, la fragilité des boîtiers a eu raison de quelques spécimens quand il s'agissait de les transporter dans des valises et, poursuit-il, « *les lecteurs étaient parfois décontenancés par leur forme, craignant de ne pas pouvoir les refermer après avoir remis en place leur contenant* ».

Convaincus du fait que la contrainte peut être génératrice d'heureuses trouvailles, ils réfléchissent à d'autres façonnages, à quel nouveau visage prendraient leurs confections, sans mettre de côté leur préoccupation première : l'acte de lire reste un déploiement. Leurs réflexions vont bon train quand, courant 2013, ils sont invités à Marseille pour un petit événement organisé autour d'un artiste-photographe publié dans leur maison, Gilles Pourtier. Déambulant dans la ville, ils se rendent dans une très belle librairie spécialisée en arts graphiques, Le Lièvre de Mars (depuis portes closes), qui proposait leurs livres-boîtiers à la vente. Là, ils tombent sur un catalogue d'exposition sous protège-cahier. Franck Guyon et Séverine Gallardo échangent un regard complice et se comprennent sans un mot : ils avaient trouvé leur idée.

L'art d'éditer l'art

L'année 2014 allait donner un second souffle aux éditions Marguerite Waknine, sept ans après leur création. À Paris, sous la halle des Blancs-Manteaux qui accueille L'Autre Livre, salon annuel d'éditeurs indépendants, un joli coup du sort (« *une averse terrible* », se rappelle Franck Guyon) fait s'approcher de leur stand David Gubanski et Vincent Pantin (« *complètement mouillés et cherchant à se mettre à l'abri* », renchérit-il). Les deux hommes, sur le point de monter une structure qu'ils souhaitent intégrer aux Belles Lettres, s'intéressent de près aux livres étalés sous protège-cahiers (« *garantis 100 % imperméables !* », plaisante encore Séverine Gallardo). Un coup de téléphone au directeur du groupe de diffusion plus tard, les éditions Marguerite Waknine rejoignent leur catalogue.

Charivari (Textes Franck Guyon, Coll. Le Cabinet de dessins, 2021)
© Franck Guyon / Marguerite Waknine

L'Enluminé (Yoann Estevenin, Coll. Le Cabinet de dessins, 2021)
© Yoann Estevenin / Marguerite Waknine

Grâce à ce réseau, leurs livres, dont les tarifs n'excèdent pas les 10 euros, sont désormais présents dans environ cinq cents librairies françaises, suisses et belges, ce qui correspond à 98 % de leurs ventes. Les 2 % restants proviennent de la vente directe et de quelques fantaisies que seule l'édition permet : une boutique coréenne qui achète à chaque office les titres de la collection consacrée au dessin, quelques librairies roumaines demandeuses d'un ouvrage sur Brâncuși, ou encore des achats directs réalisés du bout du monde de la part de passionnés des travaux de l'Anglais Chris Gambrell (*Air du temps*) et du multivalent Jean-Luc Verna (*Paramour*).

Aux deux collections originelles – l'une, Livrets d'art, «*regroupant des textes dont l'objet relève du domaine de l'art : peinture, sculpture, musique, sans oublier le cinéma ou la photographie, ainsi que la littérature*», et l'autre, Le Cabinet de dessins, «*entièrement consacrée à la pratique du dessin sous toutes ses formes*» –, Franck Guyon ajoute une troisième, bien nommée Les Cahiers de curiosités. Nouvelle déclinaison ne dénaturant en rien ce qui fait l'identité de la maison, cette dernière accueille des textes singuliers, surprenants ou exquis, de notre temps ou d'un tout autre, d'auteurs illustres ou d'illustres inconnus.

© Yoann Estevenin / Marguerite Waknine

Chaque semestre (offices d'avril/mai, puis d'octobre/novembre) paraissent trois ouvrages dans chacune des trois collections – soit dix-huit publications par an au total. Le tirage approximatif se situe entre trois cents et cinq cents exemplaires par titre, pouvant évoluer à la hausse en fonction des notés d'avant parution. Parce qu'ils ne dépendent d'aucun imprimeur ni d'aucune subvention, et que leur production est «100 % maison», une fois les matières premières acquises (le papier Clairefontaine, mais aussi les quelque dix mille protège-cahiers transparents par an, qu'ils achètent dans l'usine française qui fabrique les protections des carnets de correspondance scolaires, carnets de santé, livrets de famille, etc.), ils sont capables de s'adapter très facilement – et très rapidement – à la demande. «*Nous refusons le circuit classique de l'imprimeur*, justifie Franck Guyon, *qui fait certes que plus le tirage est important, moins la facture sera élevée, mais qui fait aussi que l'on se retrouve avec des stocks jusqu'au plafond et qui ne se vendent pas !*» Ainsi, ils fonctionnent en flot continu.

Peintures, carnets A et B (Laurent Moreau, Coll. Le Cabinet de dessins, 2013)
© Laurent Moreau / Marguerite Waknine

Éditer : délier, relier

À la tête des deux collections dédiées aux textes, Franck Guyon aime croire que le réel est ponctué de signes – de mystères en miracles – qui apparaissent comme autant d'occasions à saisir. Cet ancien homme à tout faire a longtemps travaillé auprès d'un architecte en Angleterre, mais le travail de la pierre ne l'a jamais éloigné de ses premières amours pour les lettres et la philosophie, qu'il a étudiées à l'université de Caen puis enseignées à Cognac. Avant cela, dans les années 1990, il avait lancé une revue littéraire. C'est fort de ces expériences et guidé par un rapport très spirituel aux choses qu'il se plaît aujourd'hui à composer.

La plupart du temps, c'est lui qui va chercher les auteurs qu'il souhaite ajouter à son catalogue. Mais il arrive qu'il se fasse littéralement surprendre. Cela a été le cas avec un texte envoyé dans les règles de l'art (c'est-à-dire par courrier), *La Robe de mariée* de Katherine L. Battaiellie, ondulation allégorique faisant entendre l'histoire d'une femme internée souffrant de schizophrénie qui s'était attachée à broder une robe dans l'attente d'un éventuel sacrement. Admirée par Dubuffet, cette pièce de dentelle compte aujourd'hui parmi les œuvres exposées à la Collection de l'art brut à Lausanne. À la lecture du texte de Katherine L. Battaiellie, Franck Guyon n'a pu qu'entrer dans cette lumière suggérée, « *bouleversé et chamboulé* », comme il l'explique dans la préface, par une écriture qui tient de l'ekphrasis, tissée comme le tissu dont elle parle, semblant se rapiécer sous les yeux mêmes du lecteur.

Sur le fil de la lecture… Impossible de ne pas relever une nouvelle fois la métaphore à la découverte d'un autre texte de Katherine L. Battaiellie, *Hopper: South Carolina*, dans lequel elle s'attache cette fois à coudre autour du tableau d'Edward Hopper et tente de pénétrer ses strates par de nombreux poèmes venant parachever l'œuvre et lui donner un nouveau cadre. Or, à chaque point qui constitue la fresque intégrale, c'est un défi qui est lancé au temps ; c'est comme se servir de lui pour mieux l'arrêter, ou pour mieux s'en débarrasser.

Les ouvrages appartenant aux Cahiers de curiosités sont des passeurs de connaissances littéraires, là où leurs ancêtres cousins, les cabinets de curiosité, embrassaient les domaines scientifiques. Ce n'est pas l'époque à laquelle ils ont été composés qui importe, mais la façon dont ils tintent aujourd'hui et, également, comment ils se font écho entre eux. Marcel Schwob, Verlaine, Rilke, Apollinaire ou encore Victor Segalen peuvent ainsi très bien dialoguer avec des auteurs beaucoup plus confidentiels, tous œuvrent à la couture d'un tableau général.

Il n'est alors sans doute pas étonnant de constater que de nombreux ouvrages sont des recueils de poèmes, ou bien des fragments d'œuvres poétiques. Et, souvent encore, cette poésie, même quand elle est en prose, parle autant d'entrelacements (à l'image des imprévisibles *Sonnets* de l'Irlandaise Leontia Flynn [trad. Fanny Quément]

Hopper: South Carolina (Katherine L. Battaiellie, Coll. Livrets d'Art, 2016)
© Katherine L. Battaiellie / Marguerite Waknine

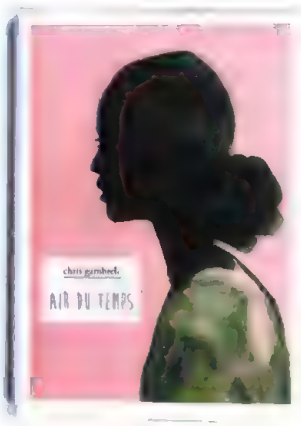
Giovanni Benedetto Castiglione (Texte Henri Focillon, Coll. Livrets d'Art, 2021)
© Henri Focillon / Marguerite Waknine

ou des anaphores entêtantes de l'Argentine Alfonsina Storni dans *Le mois d'octobre naît avec ses matins clairs* [trad. Caroline Lahougue]) que de déchirures (ainsi de la désolation d'un fils à l'adresse – à l'absence – d'une mère dans *Stabat mater* de Franck Guyon et de la solitude toute nervalienne du poète suisse Edmond-Henri Crisinel).

Dense et hospitalier, le réseau ainsi agencé n'en est pas moins exigeant. Et il en va de même quand il s'agit d'éditer des artistes. Séverine Gallardo se souvient que, lorsqu'elle était étudiante aux Beaux-Arts de Marseille et qu'Internet n'était pas encore le grenier insondable qu'il est devenu, elle aimait plus que tout se rendre en librairie car c'est là qu'elle pouvait dénicher des informations sur la création ultracontemporaine. Elle enseigne aujourd'hui le dessin et le textile à l'École d'art du Grand Angoulême et insuffle à la collection qu'elle dirige un allant aussi pétillant qu'elle. « *J'essaie de constituer une collection au sens fort du terme*, décrit-elle, *c'est-à-dire quelque chose qui relève du goût, de l'esthétique, de l'éclectisme.* In fine, *un vrai tableau se constitue, un paysage avec de la sensibilité. Nous défendons une vitalité, une inventivité qui peut être le fruit de toute époque : c'est la fraîcheur qui nous intéresse. Il n'y a pas d'actualité des créations pour nous ; l'œuvre est intemporelle, inactuelle !* »

Au décor du Cabinet de dessins, la collection qu'elle dirige, figurent des artistes dont l'œuvre a suscité un enthousiasme immédiat chez elle. C'est par exemple le cas de tout jeunes diplômés, parmi lesquels Marie Mirgaine (*Fugues*), Salomé Pia (*Sophie*) ou encore Laura Ancona (*Aires*) qu'elle a découverte lors du Salon international de la bande dessinée d'Angoulême. Et de bien d'autres encore dont elle aime révéler les trames et souligner les délicatesses – au hasard : les danses d'esquisses du *Pas de deux* d'Annabelle Guetatra et les carnets des *Peintures* de Laurent Moreau qui font pénétrer l'œil dans le ferment flamboyant de la création en présentant les travaux préparatoires de l'artiste.

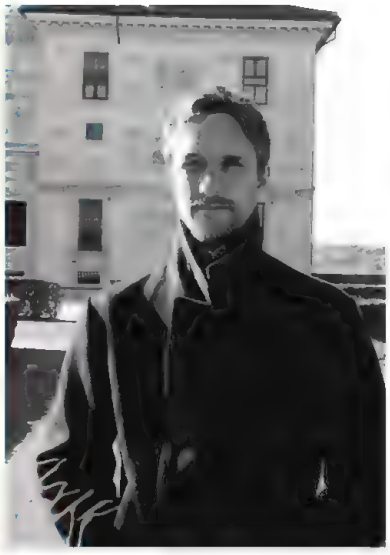
Assurément, ce qui se bâtit ici est le signe d'une attitude particulière qui vient gentiment secouer ce qu'éditer veut dire et être éditeur exige, entre attention et diligence tant à l'égard des auteurs et artistes qu'à celui de l'ouvrage – cet écrin cristallin – qui porte leurs voix.



Air du temps (Chris Gambrell, Coll. Le Cabinet de dessins, 2020)
© Chris Gambrell / Marguerite Waknine

DÉCOUVRIR

www.margueritewaknine.free.fr



GUILLAUME **TROUILLARD**
© Photo Académie de France à Rome - Villa Médicis

C'est vrai, il y a quelque chose d'*En attendant Godot* dans ***Aquaviva***, projet au titre faussement incantatoire. Beckettien, le sol décharné que **Guillaume Trouillard** s'attache à mettre en scène depuis plus de vingt ans. Beckettienne, cette composition/décomposition à la fois douloureuse et architecturale, qui a maintes fois exigé que le Palois suspende le cours de son œuvre, en inverse les planches, la déleste d'incartades trop ampoulées pour mieux repartir. En résidence croisée entre la Maison des auteurs d'Angoulême et la Villa Médicis de Rome, il a pu canaliser son énergie sur la dernière partie de son édifice – c'est qu'il est aussi éditeur et membre d'une compagnie de création de spectacles mêlant chant, danse, musique et dessin projeté, Les Parcheminiers. L'occasion d'emprunter avec lui un chemin de ruines singulièrement absolu.

Par **Cathia Engelbach**

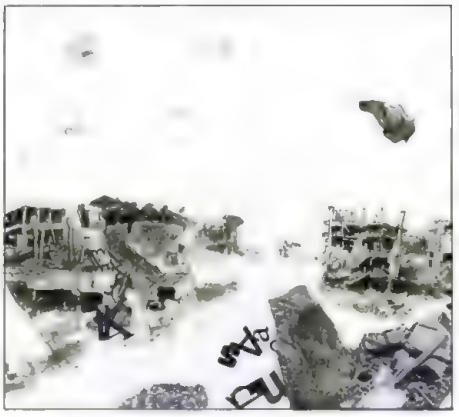
EN **ATTENDANT...**

GUILLAUME TROUILLARD

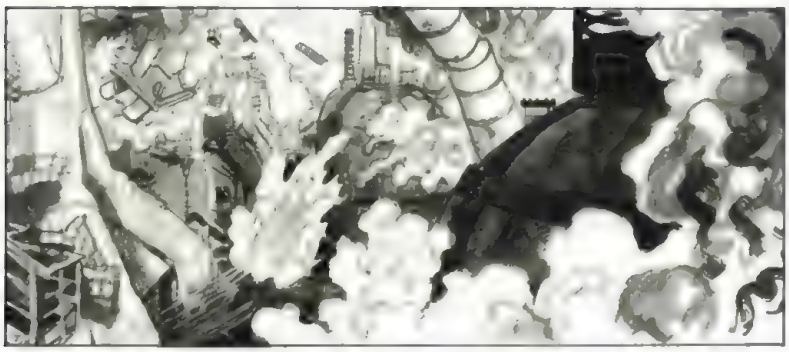
AQUAVIVA
PAR **GUILLAUME TROUILLARD**
Éditions DE LA CERISE
Fascicules brochés, 46 pages couleurs,
trois volumes parus à ce jour

***Aquaviva* est un projet de longue haleine : initié lors de vos années d'études aux Beaux-Arts d'Angoulême, il a commencé à prendre forme en 2008 et est, depuis 2015, publié en fascicules – trois disponibles et un dernier en préparation. Quel rapport entretenez-vous avec lui ?**
Forcément ambivalent. Le scénario d'*Aquaviva* a vingt ans et, dans ses grandes lignes, la version originelle existe toujours dans mes fichiers, sous la forme d'un simple document Word sur lequel je me base pour avancer. Il a évidemment pas mal évolué depuis mes années d'études, car il s'agit d'un récit assez contemplatif et il ne s'y passe pas grand-chose en termes d'intrigue et de rebondissements, donc je possède pas mal de latitude pour le faire changer. Seul le cadre général est très précis et stable. Tout le reste évolue en permanence. Et heureusement : si ce n'était pas le cas, cela voudrait dire que je travaille depuis plus de vingt ans sur quelque chose de complètement nécrosé ! *(Rires.)* Néanmoins, je dois dire que j'ai souvent l'impression que c'est un travail de monomaniaque. C'est assez saisissant de se dire qu'une si petite chose à la base – trois pages de synopsis –, un petit projet d'étudiant, me demande encore tellement d'efforts tant d'années plus tard ! C'est moins le cas désormais, mais ce projet m'a fait beaucoup souffrir.

Aquaviva vol. 1, dessin pour la couverture
© Guillaume Trouillard / La Cerise


© Guillaume Trouillard – La Cerise

Quelles ont été les différentes étapes de ce cheminement ?
Il y en a eu beaucoup. Les deux premières années de dessin, en 2008 et 2009, j'ai posé les bases et réalisé 130 pages. C'était assez intense, mais j'étais sur ma lancée. Je travaillais en parallèle sur *Colibri* et *La Saison des flèches* (tous deux parus à la Cerise, le premier en 2007 et le second, avec Samuel Stento, en 2009) et j'étais dans une sorte de frénésie de création. À cette époque, je gérais seul les éditions de la Cerise et j'y consacrais énormément de temps. Bref, j'étais jeune, j'avais une patate d'enfer et pas mal de cernes aussi ! *(Rires.)* Quand *La Saison des flèches* a paru, malgré le peu d'écho obtenu, j'étais très content du résultat. Mais je voyais bien qu'à côté, je me perdais dans un projet qui stagnait, ce récit muet de style réaliste… Puis ma première fille est née, et j'ai pris la décision de mettre *Aquaviva* sur pause. Quand je m'y suis remis, bien plus tard, j'ai taillé significativement, de 130 à 80 pages, ce qui fait que certaines planches qui se suivent aujourd'hui ont parfois huit ans d'écart dans leur réalisation ! Le produit est remonté de partout, rafistolé, il y a des rustines, certaines cases ont été refaites quatre, cinq fois… *Aquaviva* compte au final très peu de planches « blanches », c'est-à-dire sans coupes, signifiant qu'elles sont le produit du premier jet. Après ce moment de production intensive, cela n'a plus été que de courts instants de travail : un mois par-ci, deux ou trois semaines par-là, ou un peu plus, le temps d'une résidence.



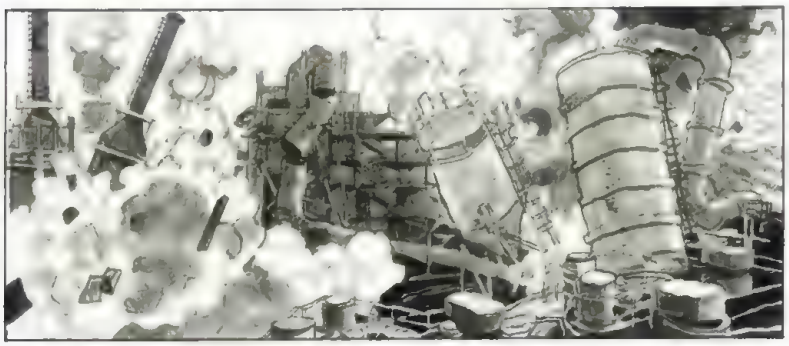


Planche extraite d'***Aquaviva***
© Guillaume Trouillard / La Cerise

Après tant d'années, n'existe-t-il pas une sorte de crainte de l'achèvement ? Que cette œuvre dont vous êtes le père contrarié vous laisse comme orphelin ?
Cette crainte de l'achèvement, bien sûr qu'elle existe, mais très sincèrement, je pense que parvenir au bout sera un vrai soulagement ! J'aurai l'impression de boucle bouclée et que tout le projet aura enfin un sens. J'ai failli abandonner plusieurs fois, enlisé dans un « projet maudit », comme je l'appelle souvent, mais il n'y a pas que de la souffrance. Il y a des planches dont je suis fier, comme une scène d'explosion d'usine ou une autre de tempête de sacs plastiques. Aujourd'hui, *Aquaviva* n'est pas un projet que je « couve » : c'est plus un travail injecté, que je fais à petites doses. S'il me pèse, c'est parce qu'il a donné un coup d'arrêt à ma productivité en bande dessinée. J'ai en effet l'impression que je n'arriverai jamais à partir sur un autre projet de bande dessinée avant d'avoir terminé celui-là. Je travaille sur un autre livre autour de l'intelligence artificielle qui est depuis dix ans dans mes cartons et que je suis incapable de relancer tant qu'*Aquaviva* n'est pas derrière moi ! *Aquaviva* est une sorte de défi que j'entends bien mener à bout, avant de pouvoir me lancer un autre défi.

Planche extraite d'***Aquaviva*** vol. 3
© Guillaume Trouillard / La Cense

Pourrait-on dire qu'*Aquaviva* se cache derrière, voire hante nombre de vos livres ?
Oui, bien sûr ! Tout est lié. Entre *Aquaviva*, *Colibri*, *La Saison des flèches* et le prochain, il existe une très forte complémentarité. *Colibri* interroge le monde dans une dizaine ou une quinzaine d'années. Mon prochain livre est une projection dans une trentaine d'années… *Aquaviva* apparaît un peu comme une version ultime de tout ça, le monde dans cinquante ans ou peut-être plus. Cet album est une sorte de fil rouge. C'est le rendu d'un monde sans nature, la volonté de me confronter à de la narration muette qui est quasiment de type documentaire. Ces problématiques me tiennent particulièrement à cœur, en tant qu'auteur et en tant qu'éditeur.

Que permet sa publication en fascicules ?
Pour le dire franchement, cela peut sembler un peu absurde de passer autant d'années sur un projet, d'autant plus si l'on considère le monde éditorial aujourd'hui… La préoccupation n'est donc pas uniquement technique, mais concerne aussi la réception. Or, le fossé entre le temps de la création et le temps de la lecture est énorme. C'est le lot de la bande dessinée ! Quel que soit l'auteur, quel que soit son travail, son temps d'investissement sera complètement disproportionné par rapport à ce que requerra la lecture. Le lecteur d'*Aquaviva* pourra s'attarder sur le dessin, revenir sur des pages, prendre un certain plaisir esthétique… il n'empêche que ça reste une narration muette, un récit cinématographique où tout passe par l'action, tout coule. Ça se parcourt en un rien de temps. Sans compter qu'il n'est absolument pas viable économiquement. Alors, l'idée qu'il ait malgré tout une existence, même petite, qu'on puisse le trouver sur des stands de salons ou accessible à la vente, pour les *happy few* en quelque sorte, me plaît bien. Je ne me voyais pas lancer un tome 1 en librairie sans être sûr d'aller au bout. Cela serait revenu à trahir le lecteur. Sous cette forme de fascicules, *Aquaviva* existe bel et bien, mais pas officiellement ; il n'est connu que d'un petit cercle. Le *happy end* éditorial serait bien sûr un monolivre ! Et j'avoue me sentir beaucoup moins fébrile face à l'absurdité que peut représenter une telle publication, qui aura mis quinze ans à voir le jour et qui restera en librairie quelques semaines, au milieu de publications bien plus fun, et sur laquelle je joue ma vie ! En sortant des fascicules bien faits, petits et fins, on peut dire que, d'une certaine façon, je me protège de ça.

Cela peut sembler un peu absurde de passer autant d'années sur un projet, d'autant plus si l'on considère le monde éditorial aujourd'hui…

© Guillaume Trouillard / La Cense

« Aquaviva » est le seul mot intelligible du récit. Que signifie ce titre qui rapproche l'eau de la vie, alors que l'histoire est fondamentalement sombre ?
À l'origine, le récit devait s'appeler *Hybris* (la démesure). Mais je trouvais que cela orientait trop la lecture. Comme pour *Welcome* (2013) qui avait un autre titre à

© Guillaume Trouillard - La Cerise

la base, j'ai voulu ôter du sens, le dépolitiser. J'ai préféré m'attacher à du futile, du presque rien, pour laisser le lecteur libre de ses interprétations. « Aquaviva » est en effet le seul mot qui est prononcé intelligiblement et il correspond en fait à la marque du slip du personnage principal ! C'est ça qui est drôle ! *(Rires.)* C'est juste une marque, un banal label d'équipement sportif, mais en même temps, c'est « eau vive », donc on peut y voir une profondeur. Un univers marin est présent dans le récit, il y a des pages « dans l'eau », il n'y a plus d'eau pure là où les personnages évoluent… L'eau est moteur dans le récit – comme les lycaons. En outre, je trouvais ça marrant d'appeler un récit « eau pure, vive », alors qu'il se déroule dans les égouts ! C'est une sorte de contrepoint. Et si c'était le nom du personnage principal ? Pour l'anecdote, en Corse, Aquaviva est un nom de famille assez répandu !

Beaucoup d'aspects d'*Aquaviva* font penser à un récit de la création : hommes et bêtes cohabitent sans qu'il soit possible de dire qui est dominant, qui est dominé ; le personnage principal a des réflexes primitifs, fonctionne à l'instinct ; il apparaît dans une baignoire qui file sur un ruisselet nauséabond, comme Moïse dans son couffin (mais version purgatoire !). Les récits postapocalyptiques sont-ils forcément des réécritures de la Genèse ?

Ma connaissance en matière de récits postapocalyptiques est infime, voire nulle, mais je sais qu'entre le moment où j'ai commencé ce projet et aujourd'hui, il y a eu un nombre considérable de romans, bandes dessinées, films, etc. sur le sujet ! Entretemps a par exemple paru *La Route* de Cormac McCarthy *(2006 dans sa version originale, 2008 dans sa traduction française et adapté au cinéma en 2009, avec notamment Viggo Mortensen)*. Autour de moi, on me défendait de le lire, en raison de sa proximité avec ce que je faisais. Je sais que le récit postapocalyptique est ultra balisé. Moi, j'en ignore les codes, je ne sais pas ce qui se fait ou non. À l'époque, tout ce qui me motivait, en tant que militant décroissant, écolo à tendance radicale, était de montrer en images et avoir comme matériau narratif un monde entièrement manufacturé où plus aucune nature ne subsiste. On dit que tous les ans, l'équivalent

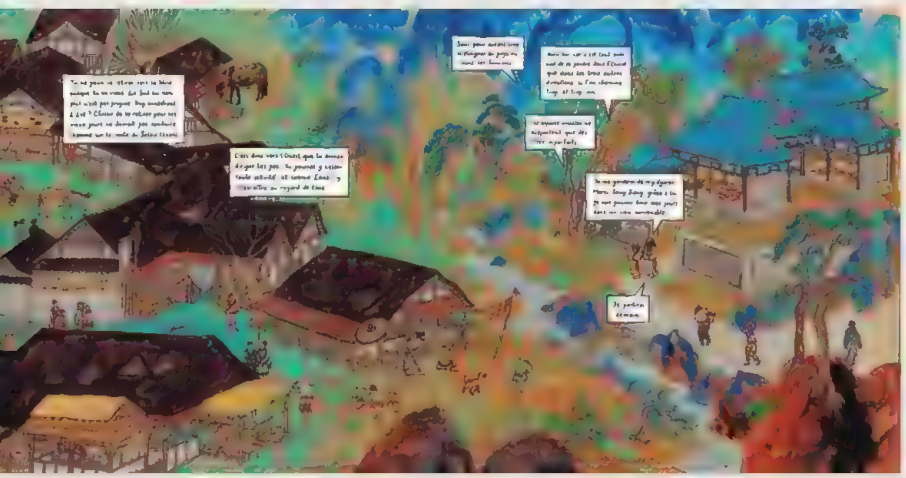
LES ÉDITIONS DE LA CERISE : MENU D'EXCELLENCE

La cuisson à basse température est peut-être l'un des secrets des artistes de la bonne chère. La membrane olfactive chanceuse qui a un jour eu le privilège de survoler la marmite des éditions de la Cerise ne le démentira pas : la gamme est ici très haute. Ce sont les éditions elles-mêmes qui invitent à la métaphore, via le médaillon introduisant leur catalogue, sur lequel deux chefs toqués s'affairent aux écritures comme aux fourneaux.

La Cerise a éclos au tout début des années 2000, non pas d'un rêve, mais d'une réalisation d'étudiant. À sa sortie des Beaux-Arts, Guillaume Trouillard rassemble une poignée de cuistots surdoués à la préparation du premier numéro de la revue *Clafoutis*. D'orientation volontiers expérimentale, les albums qui allaient paraître à la suite ont en commun un goût prononcé pour le voyage – qu'il soit spirituel ou par-delà les mers. Et l'exploration, du trait unique de chaque auteur jusqu'au raffinement de l'objet-livre, est souvent d'une virtuosité confondante, et le reflet d'une cohérence éditoriale rare, quasi incomparable.

Un peu moins de vingt ans d'existence pour une trentaine d'ouvrages, c'est peu dire que chaque nouveau titre demande à être savouré. D'autant que tous sont le fruit d'un travail bien spécifique, et tous font figure d'exceptions. Au hasard du catalogue : les trois tomes de *La Fille maudite du capitaine pirate* de l'Américain Jeremy Bastian mettent en scène une quête vertigineuse qui intrigue motifs, décors et personnages, dont les lignes n'ont rien à envier aux anciennes estampes de vieux maîtres ; *Le Rêve de Malinche* fait de l'ombre à la fois la muse et le poète d'un récit fondateur pour les civilisations précolombiennes ; *Les Quatre Détours de Song Jiang* constitue un appel à la contemplation, souligné par le geste d'étendre ce livre-frise dont chaque détail du chemin dans la Chine impériale aimante.

Mitonnent pour 2022 pas moins de quatre nouveautés, allant de l'anticonformisme piquant du Polonais Piotr Mankowski à travers les aventures versifiées d'une petite fille intrépide, *Andzia* (mai), à une monographie de l'artiste japonais Akira Yamaguchi (novembre), en passant par *Otto* (août), incursion muette d'un chien dans un paysage ramifié, servi par le trait essentiel de Charles Nodier, qui n'est pas sans rappeler le travail de Tobias Schalken. Octobre sera marqué par un nouvel opus de Linnea Sterte, *Une grenouille en automne*, qui devrait confirmer l'absolue nécessité d'entrer dans l'art léché de cette jeune Suédoise.



Extrait des ***Quatre Détours de Song Jiang***

© Alex Chauvel & Guillaume Trouillard / La Cerise

Une des séquences en couleurs d'*Aquaviva*
© Guillaume Trouillard / La Cerise

Je sais que le récit postapocalyptique est ultra balisé. **Moi, j'en ignore les codes**, je ne sais pas ce qui se fait ou non.

d'un département français passe de terres agricoles ou forestières à la bétonisation. Y a-t-il un moment où il n'y aura plus que du béton ? Je voulais jouer avec ça, présenter un monde sans arbres ni cours d'eau pure. Mes références sont des choses très concrètes : mes petites expériences de vie, mes rêves, des influences très lointaines comme *En attendant Godot* pour le dessin de deux personnages... Il m'est aussi arrivé de rétropédaler et de gommer certains clichés, des scènes où j'entrais trop dans l'exacerbation, car je ne veux pas faire le jeu du spectaculaire ni cocher les cases attendues. Certaines choses sont instinctives et pas explicables dans mon scénario. Et je l'assume !

Qu'en est-il des influences côté auteurs de bande dessinée ?
Quand j'ai commencé ce projet aux Beaux-Arts, ma ligne était de parvenir à trouver le juste milieu entre le travail expérimental de celui qui était alors mon maître, que je vénérais, Alberto Breccia, et ce qui moi, en tant que lecteur de cet âge, me fascinait, c'est-à-dire la puissance narrative incroyable d'*Akira*.
Je découvrais les deux en même temps, et je voulais me mettre au milieu ! Je suis fan de Breccia depuis que j'ai vu des planches dans un ouvrage collectif quand j'étais adolescent. *Mort Cinder* m'a cloué au sol ! Ensuite, aux Beaux-Arts, on entre dans la technique, on découvre l'œuvre en détail, et mon amour s'est confirmé. Je pense qu'il est difficile de passer à côté de l'œuvre de Breccia si on étudie, fait ou s'intéresse un tant soit peu à la bande dessinée !

Il y a quelques moments de quiétude au cours du récit, et même une impression d'irruption de simplicité, de beauté, voire de croyance dans le monde, un « malgré tout ». Au détour d'une page, un personnage se perd dans la contemplation du ciel étoilé, des femmes dénudées se lavent comme dans un bain turc ou dans les eaux du Gange...
Mais oui, tout n'est pas si noir. Certes, dès le départ, j'avais une documentation de Beyrouth sous les ruines, donc les ingrédients étaient bien sombres... Mais objectivement, je n'aurais pas supporté que ce soit entièrement noir. On peut donc y voir de l'humour, de la lumière, de la poésie... On peut y voir un bain turc, peut-être issu d'une scène dont j'ai été témoin lors d'un voyage en Turquie... On peut y voir le Gange ; ce serait tout à fait cohérent avec l'esprit général du récit, la représentation de ce fleuve si pollué... Que l'on voie une légèreté dans la noirceur, je ne le contrôle pas vraiment, mais cela fait partie du jeu : en tant qu'auteur, on livre une équation avec des liens et le lecteur peut faire ses propres calculs.
La puissance qui se dégage d'une proposition artistique vient aussi du fait que tout n'est pas maîtrisé, calculé. Certaines pages sont habitées par ce que j'ai vécu, mais ça n'a de sens que pour moi, ça n'est référentiel que pour moi : le lecteur en fait ce qu'il veut !
En avançant dans ma pratique, j'ai tendance à moins appuyer le sens et à laisser des espaces vides.
J'essaie aussi d'en mettre moins sur le dessin – bon, je n'y arrive pas encore tout à fait ! *(Rires.)* Pour le récit, en revanche, qui est une alliance de réminiscences et d'intuitions, je m'efforce vraiment d'aller au plus dénudé. J'aime quand tout reste très ouvert, donc très poétique !

BENJAMIN **CHAUD**
© Photo Changyong Shin

Il chemine allègrement de la littérature jeunesse aux dessins érotiques et à la bande dessinée, du minimalisme au foisonnant, d'Instagram aux beaux albums en grand format. Mais plusieurs fils rouges relient l'ensemble du travail de **Benjamin Chaud**, comme son humour, sa sensibilité et son don pour transmettre des émotions. Nous avons discuté avec l'auteur-dessinateur qui s'apprête à dévoiler sa première collaboration avec Joann Sfar. Ce sera aussi sa première « vraie » BD.

Par **Isabelle Delorme**

BENJAMIN CHAUD

PASSEUR D'**ÉMOTIONS**

Racontez-nous ce qui vous a amené de la presse jeunesse à l'édition après vos études aux Arts appliqués de Paris, puis à l'École supérieure des arts décoratifs de Strasbourg.
J'ai présenté mon projet de diplôme à Strasbourg, un album jeunesse, à une éditrice de Nathan lors du Salon de Bologne. J'ai signé avec cette maison avant même de terminer mes études. Par la suite, Bayard presse et Milan notamment m'ont commandé d'autres illustrations. Seul souci, en presse jeunesse, il faut aller vite ! Non seulement je passais une semaine sur des crayonnés pour deux pages, mais en plus je n'étais pas satisfait du résultat imprimé.

Quelle solution avez-vous trouvée ?
J'ai finalement trouvé ma façon de travailler avec Sophie Giraud, mon éditrice chez Hélium. Elle me laisse décider du rythme, du papier, du nombre de pages, du format, etc. Et surtout, elle me laisse du temps... Cette approche est plus adaptée à ma manière de travailler que la presse !

Je suis heureux de voir qu'avec l'expérience, **mes dessins ressemblent de plus en plus à mes crayonnés.**

Héliotrope,
crayonnés de recherches
© Benjamin Chaud

Page de droite :
Une chanson d'ours
© Benjamin Chaud / Hélium

Vous semblez aimer le travail de recherche et apprécier davantage la justesse que la virtuosité.
Oui, bien sûr! Je préfère faire un dessin intéressant qu'impressionnant. Je trouve les dessins de Beatrice Alemagna et de Kitty Crowther tellement plus touchants que certains dessins très bien réalisés où l'on voit surtout la virtuosité technique! Le crayonné est en effet le moment que je préfère. Tout est possible car je ne sais pas où je vais. Le travail pour redessiner au propre me semble plus laborieux. Mais je suis heureux de voir qu'avec l'expérience, mes dessins ressemblent de plus en plus à mes crayonnés.

Ces personnages me viennent facilement : tout de suite ils sont là, ils sont drôles, **ils sont à leur place, ils sont touchants, et ça marche!**

Parlez-nous de votre collaboration avec Henri Meunier, sur la série d'albums jeunesse *Taupe et Mulot*. Dans ces livres, le contre-texte est très important, avec ce décalage entre ce qui est dit et ce qui est montré.
Il y a en effet toujours un petit décalage dans ces histoires car Taupe est aveugle, mais ne veut pas le reconnaître. Il n'arrête pas de se tromper et c'est ça qui est drôle! Le texte dit quelque chose et le dessin montre que ce n'est pas du tout ce qui se passe. Henri Meunier me guide parfois, et d'autres fois c'est à moi de trouver l'idée pour mettre le décalage en image. En général, je n'aime pas trop qu'on me dise quoi faire, mais avec lui cela fonctionne. Il me laisse la liberté de choisir quelle erreur précise Taupe va faire, et puis c'est drôle!

Cette série est aussi une belle histoire d'amitié.
En fait, cette série est une double histoire d'amitié puisqu'Henri était mon ami avant de devenir auteur. Il a écrit *Taupe et Mulot* en pensant à moi. Pour en revenir à la série, l'amitié de Taupe et Mulot est émouvante. Taupe donne toute son énergie et Mulot arrange tout en permanence, sans le faire remarquer. Ces personnages me viennent facilement : tout de suite ils sont là, ils sont drôles, ils sont à leur place, ils sont touchants, et ça marche!

Votre travail avec Ramona Bădescu, sur les albums *Pomelo*, est plus fusionnel.
Ramona Bădescu et moi étions amis également avant de travailler ensemble. Au départ, nous n'avions aucune idée de ce que nous allions faire. Nous étions attablés dans un café quand elle m'a raconté un de ses rêves, celui d'un éléphant avec une grande trompe. Notre personnage est né de cette manière. Chose amusante, nous n'arrivons pas à travailler ensemble de manière « classique » : elle n'écrit que lorsque je suis à côté d'elle. Nous décidons ensemble si nous faisons un *Pomelo* sur l'amour, les rêves ou la peur; nous parlons de ce que grandir ou l'imagination signifie pour nous, etc. Et petit à petit, le livre se construit. Elle me donne des idées de dessins et je lui souffle parfois des phrases. Cette collaboration est un peu comme une rencontre amoureuse. Si cette méthode fonctionne pour nous deux, j'aime aussi travailler différemment avec d'autres auteurs. Cela me repose parfois d'avoir juste à faire les dessins dans mon coin, avec une liberté que j'apprécie!

Taupe & Mulot
© Meunier & Chaud / Hélium

Cette collaboration vous a-t-elle aidé à vous lancer en tant qu'auteur-dessinateur?
Elle m'a fait prendre confiance! Ramona m'a fait comprendre que nous autres auteurs jeunesse n'étions pas obligés de tout dire et qu'il fallait faire confiance aux enfants en les laissant deviner. Il n'y a pas de choses trop difficiles à comprendre si on les guide bien; plus on leur demande d'imaginer, plus ils y arrivent. Elle m'a aussi aidé à comprendre qu'une fin pouvait être surprenante, ouverte et non dictée par une résolution finale.

Pomelo
© Badescu & Chaud / Albin Michel Jeunesse

Qu'avez-vous souhaité transmettre de plus personnel avec *Une chanson d'ours*, le premier album de la série *Pompon Ours* que vous avez écrite et dessinée?
Tout est parti d'un grand dessin fait pour une affiche sur l'opéra, pour laquelle il fallait beaucoup de décors, de perspectives et de personnages. Je pensais que je n'y arriverais jamais, car mon dessin de l'époque était assez minimaliste. Comme je venais d'avoir mon premier enfant, que je portais souvent en écharpe, Sophie Giraud m'a suggéré l'histoire d'un papa kangourou qui perdrait son petit. N'aimant pas trop faire ce que l'on me dit, j'ai imaginé un ours en lieu et place du kangourou! Dans ce livre, je partage la responsabilité de la vie d'un être fragile dans un monde qui, tout à coup, paraît tellement hostile.

Dans ce dessin d'opéra, on retrouve ces clins d'œil que vous aimez distiller, qu'il s'agisse de références à des contes ou des portraits de proches.
J'ai décidé que ce dessin serait aussi le faire-part de naissance de mon fils. J'ai donc mis ma famille et mes amis dans la salle. Il est plus facile d'imaginer soixante-dix personnages différents quand on les connaît. En sachant comment ils s'habillent, comment ils se tiennent, on peut s'amuser à imaginer ce qu'ils peuvent faire. Il y en a un qui arrive en retard, un autre qui dort pendant la représentation, etc. Avec cette manière de faire, le dessin est plus riche que si j'avais imaginé un personnage à lunettes, à moustache et ainsi de suite. Ils me viennent plus facilement, sont tous différents et vivants, et c'est plus drôle!

Vous mettez d'ailleurs beaucoup de vous-même dans vos pages qui fourmillent de détails.
J'y mets ma vie! Mon dessin est de plus en plus photographique. J'ai l'impression d'être juste quand je me nourris de mon expérience et de mes émotions. Des gens qui ne

HÉLIOTROPE T.1
LES VOLEURS DE MAGIE

PAR **JOANN SFAR & BENJAMIN CHAUD**
Éditions DUPUIS
Livre cartonné, 64 pages couleurs
dispon ble

TAUPE & MULOT T.5
APPRENDRE À VOLER

PAR **HENRI MEUNIER & BENJAMIN CHAUD**
Éditions HÉLIUM
Livre cartonné, 64 pages couleurs
dispon ble

MA FOLLE VIE DE DESSINATEUR

PAR **BENJAMIN CHAUD**
Éditions HÉLIUM
Livre cartonné, 128 pages couleurs
dispon ble

me connaissent pas ne peuvent pas le deviner, mais mes dessins pourraient se lire comme une longue autobiographie!

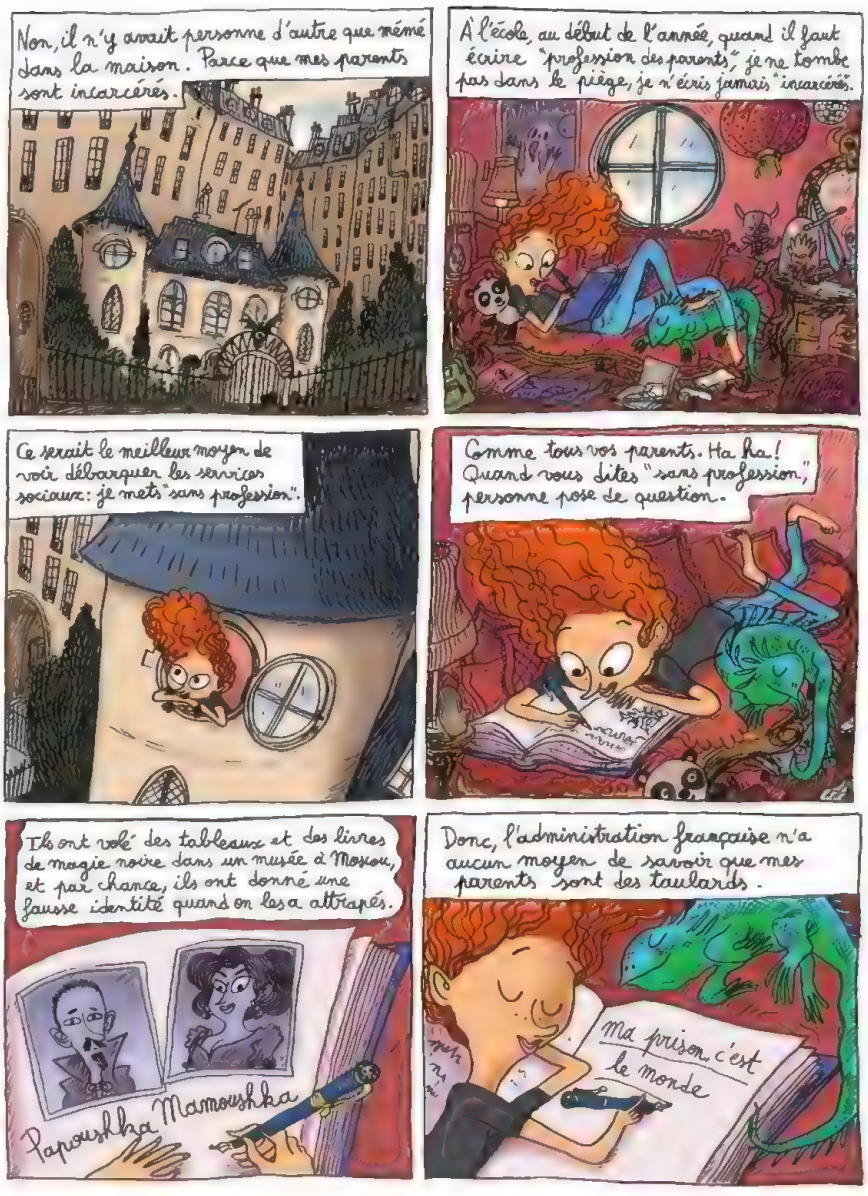
L'autobiographie est assumée dans votre livre *Ma folle vie de dessinateur*. Une sorte d'exercice de style dans lequel vous parlez avec humour de votre métier.
C'est même un peu mégalo!
Je me suis amusé à dessiner un autoportrait par jour, pour raconter comment je trouve l'inspiration et l'énergie, tout en expérimentant des langages graphiques différents. L'idée de rassembler une sélection de ces dessins dans un livre est venue de Sophie Giraud. Si j'avais eu l'intention de réaliser un livre de cent vingt-huit autoportraits, cela m'aurait écrasé! Et il y aurait eu moins de folie, moins d'expérimentations. Ce qui me plaît le plus, dans mon métier, c'est de me surprendre. Il y a du reste toujours un accident qui va rendre mon dessin différent de ce que je voulais. J'ai mis longtemps à comprendre que c'était ça la richesse, et que ce n'était pas raté. Au contraire, cela devient intéressant!

Héliotrope T.1 : illustration de couverture
© Sfar & Chaud / Dupuis

Ma folle vie de dessinateur
© Benjamin Chaud / Hélium

Vous travaillez d'ailleurs selon deux techniques différentes, mais votre trait (fin) est toujours tracé à la main.
Je suis plus arts graphiques que plastiques. J'utilise toujours mon critérium 0.5, ce qui me frustre parfois parce que cela me limite (je ne peux pas faire de dégradés, par exemple), mais c'est mon moyen d'expression. Je fais du coloriage léger à la gouache en mettant beaucoup d'eau, puis je reviens par-dessus au crayon de couleur et je cerne à la fin avec mon critérium. Lorsque je travaille à l'ordinateur, je fais un trait au critérium sur du papier que je scanne, puis je colorie à la tablette.

Une planche extraite de *Héliotrope* T.1
© Sfar & Chaud / Dupuis


Non, il n'y avait personne d'autre que mémé dans la maison. Parce que mes parents sont incarcérés.
À l'école, au début de l'année, quand il faut écrire "profession des parents", je ne tombe pas dans le piège, je n'écris jamais "incarcérés".
Ce serait le meilleur moyen de voir débarquer les services sociaux : je mets "sans profession".
Comme tous vos parents. Ha ha ! Quand vous dites "sans profession", personne pose de question.
Ils ont volé des tableaux et des livres de magie noire dans un musée à Moscou, et par chance, ils ont donné une fausse identité quand on les a attrapés.
Papoushka Mamoushka
Donc, l'administration française n'a aucun moyen de savoir que mes parents sont des taulards.
Ma prison, c'est le monde

D'autres ouvrages pour adultes ont débuté par des dessins diffusés sur Instagram, comme *Les Romantiques*, où vous abordez l'érotisme.
Je me suis mis à Instagram pendant le confinement, alors que j'étais coincé chez moi avec une tendinite. Je me suis créé un compte et j'ai publié un dessin par jour en dessinant de la main gauche au début. Là encore, je n'avais pas prévu d'en faire un livre. Mais au bout d'une quarantaine de dessins, des gens m'ont demandé quand ce serait édité. L'éditrice Cécile Coulon l'a vu et m'a proposé de publier *Les Romantiques*.

C'était une nouvelle manière de transmettre une émotion, toujours avec humour.
Je crois que je fais ce métier parce que j'aime être vecteur d'émotions et j'ai l'impression de les ressentir plus fort lorsque je les transmets. Je peux aller voir un film très triste au cinéma sans verser une larme, puis pleurer en le racontant ensuite à ma femme. En effet, le désir est aussi une émotion que j'avais envie d'expérimenter dans mon dessin. Et comme je n'avais pas le courage de faire du 100 % érotique, j'ai fait du rigolo-érotique ! Je trouve aussi que cela fonctionne bien quand on ne le prend pas trop au sérieux.

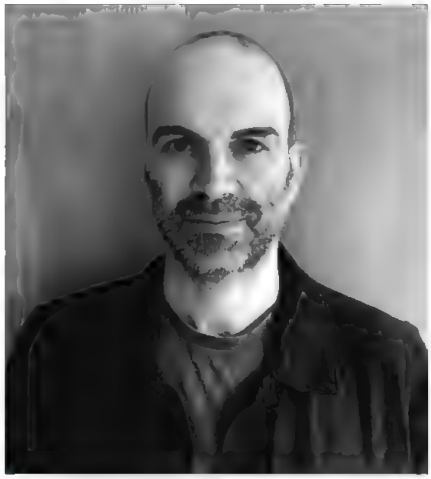
C'est aussi par Instagram que Joann Sfar a pris contact avec vous pour collaborer sur la BD *Héliotrope*, dont le premier tome sortira en juin.
Je suivais Joann Sfar, qui s'est mis à me suivre en retour et m'a envoyé un message pour me proposer de m'écrire une bande dessinée. Au début, j'ai cru que c'était une blague ! L'idée de l'histoire d'une jeune fille qui va au collège et voit des objets magiques est de lui. Je lui ai parlé du goût de mes enfants pour les histoires qui font peur et nous sommes partis là-dessus. Sa faculté à travailler sur plusieurs projets en même temps est incroyable. Il a un robinet *Héliotrope* dans son cerveau ! Il m'envoie son travail sous forme de brouillon très détaillé, dix pages par dix pages, et je n'ai qu'à demander pour recevoir les dix pages suivantes très rapidement ! J'ai toujours été admiratif de son travail et c'est une initiation extraordinaire à la bande dessinée pour moi (j'avais travaillé auparavant sur des BD didactiques contre le racisme). À chaque page il se passe des milliers de choses. Il y a des vampires, des catacombes, des morts-vivants, et en même temps, l'héroïne va au collège, elle est amoureuse et passe par une multitude d'émotions. Je suis en train de travailler sur le tome 2 et je me régale toujours autant. Ce travail me fait grandir et je me réjouis que mes enfants de onze et neuf ans se remettent à lire mes livres !

Avez-vous d'autres projets ?
Nous commençons une nouvelle saison de *Taupe et Mulot*, dont le premier tome, *Apprendre à voler*, est sorti le 1er juin. Dans ce livre, ils adoptent une mouche et deviennent de plus en plus un vrai couple ! J'ai commencé les dessins d'un livre pop-up de *Pompon Ours* et j'ai aussi un projet sur les musées avec la revue *Dada*, qui contiendra de grandes images pleines de détails. J'ai également un projet de livre avec La Martinière pour expliquer la sexualité aux collégiens. Il sera moins sexuel que *Les Romantiques*, mais l'éditeur a aimé la douceur, la tendresse et l'humour avec lesquels j'avais abordé ce sujet. ■

Une planche de *Metax*
© Antoine Cossé / Cornelius

Alors qu'il s'apprête à sortir son quatrième livre en France, ***Metax***, à paraître en août chez Cornélius, **Antoine Cossé** presse de plus en plus à la porte du panthéon de nos auteurs préférés. Grâce à une carrière qui ne ressemble à aucune autre, ce Français expatrié à Londres depuis près de vingt ans nous offre des bandes dessinées aussi déroutantes que fascinantes. Leur force graphique, esquissée à coups de traits fragiles et tout en nuances de gris, s'allie à une narration mêlant finesse psychologique et rythme trépidant. Le tout forme des œuvres singulières et précieuses dont chaque lecture provoque l'admiration. Dans son parcours comme dans son travail, l'académisme n'est pas de mise. Et c'est tant mieux.

Par **Maxime Gueugneau**



ANTOINE **COSSÉ**
© Photo DR

ANTOINE COSSÉ

L'ORDRE EST DANS **LE CHAOS**

Lorsque nous posons le pied dans une BD d'Antoine Cossé, nous savons que le sol y sera instable. Il faut s'adapter aux premières pages, prendre ses marques, avancer à tâtons au milieu de ses particularités graphiques qui peuvent désarçonner. Mais si on a la chance de rester sur son cheval, la grande balade qui suit ne sera qu'aventure de lecture et expérience du regard. Se faufiler parmi les traits fugaces du dessinateur et arpenter sa narration en casse-pattes est un plaisir qui ne se refuse pas dans le monde de la BD franco-belge. Attention, il ne faut pas se méprendre. Les histoires qu'il nous conte sont enivrantes et le dessin est superbe. Mais le sentier qu'il suit pour manier les deux est assez loin de ceux déjà parcourus. Car Antoine Cossé est un auteur au style unique qui offre à l'art séquentiel un flacon dont l'ivresse est pour le moins étourdissante.

Balade en cases troubles

Les premiers moments de *Metax* sont à l'avenant. Des pleines pages qui nous plongent dans le noir. Des silhouettes que nous peinons à identifier. Puis, un zoom arrière dessine des formes plus réalistes sans que nous ne soyons bien plus avancés sur la signification de tout cela. Ah, tiens, ne serait-ce pas une course de chevaux ? Mais pour aller où, pour faire quoi ? « *C'est la manière dont je fais mes livres, je commence par des trucs qui n'ont rien à voir les uns avec les autres et puis je les mets ensemble. Ensuite, je fais des liens.* »

Une planche de BD parue dans ***Kramers Ergot #9*** (2016)
© Antoine Cossé

Le lecteur n'a plus qu'à suivre le drôle de chemin tracé par Antoine Cossé. Qui mènera cette fois au royaume de Ronin, en passe de manquer de metax, cette ressource indispensable à sa survie que des rebelles tentent de détruire. Pour faire court. Parce que ce n'est pas si simple. Le Londonien et néanmoins Français ne tente même pas de faire semblant : il aime les zones troubles. « *Tous les trucs en art que j'aime, ce sont les gens qui jouent avec la limite entre le rêve et la fiction, comme Carax ou Lynch. J'essaie de m'en détacher et, à chaque fois, j'y reviens. Même dans* La Baie des mutins (son premier livre sorti en France chez L'employé du moi)*, où je m'étais dit "je fais une vraie histoire", j'ai fini par partir en cacahuète. Ça m'intéresse vachement, la limite entre le réalisme très pur que tu peux faire en BD et le langage que tu peux inventer. Et puis c'est marrant de prendre le lecteur et de le balader.* »

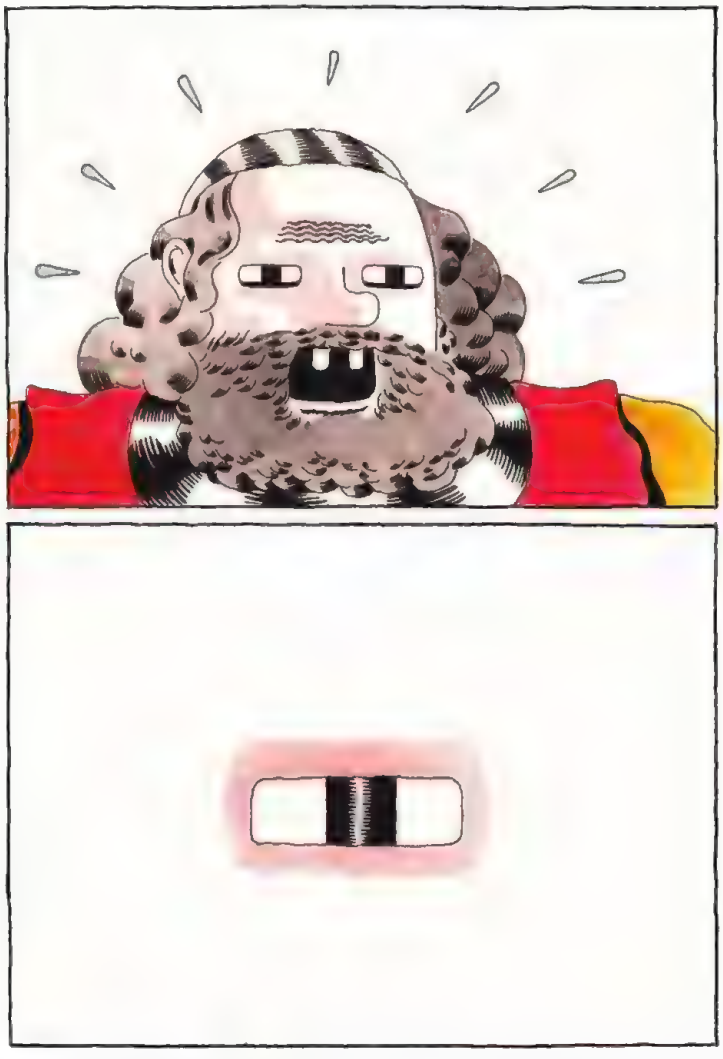
Du bon côté de la Manche

En matière de balade, celui qui a quitté la France à vingt ans s'y connaît pas mal. Après un an aux Ateliers de Sèvres à Paris, il enjambe la Manche pour suivre les cours du Camberwell College of Arts, dans le sud de Londres. C'est là qu'il redécouvre son amour pour la BD, lui qui en dessinait depuis sa prime jeunesse mais qui avait abandonné l'exercice à la faveur de l'adolescence. « *Ils avaient une très belle bibliothèque et c'est là que j'ai recommencé à lire de la BD. Ils avaient plein de BD ricaines, des trucs que je ne connaissais pas très bien. Des trucs indés des années 1990, avec tous les Crumb, Julie Doucet, la revue* Kramers Ergot*, etc.* » Il y apprend aussi à construire sa propre façon de faire, d'envisager les choses, d'organiser sa liberté. « *Leur section illustration était nouvelle. C'était hyper bordélique du coup, mais c'était pas mal parce qu'ils te laissaient tranquille. Et moi, comme j'arrivais dans une ville nouvelle, j'avais plein de choses à découvrir. Je n'ai pas du tout vécu ça comme un problème. Je pouvais avoir un petit boulot et bosser sur mes trucs en même temps. Très tôt, j'ai appris à gérer mon temps.* » La nouveauté de cette vie en Angleterre se meut bientôt en quotidien, dont il n'a pas du tout envie de se défaire. « *De mes potes français qui étaient venus avec moi, beaucoup ne sont pas rentrés tout de suite. Ils étaient là-bas, j'avais ma vie là-bas, donc je suis resté.* » Une décision pas si pire que ça, puisque voilà vingt ans qu'il traîne en Albion et que celle-ci, pas si perfide en fait, lui a rendu pas mal de services. À commencer par lui offrir de faire partie de l'aventure Breakdown Press, dont il fut l'un des tout premiers auteurs.

C'est peu dire que la rencontre avec celle qui est aujourd'hui l'une des plus intéressantes maisons d'édition d'Angleterre fut d'importance pour Antoine Cossé. Pourtant, le lien s'est fait sans tambour ni trompette. C'était dans l'ordre des choses. « *C'était assez organique parce qu'on connaissait les mêmes personnes. Et quand j'ai fait mon premier livre pour un copain, ils l'avaient lu et Joe* (Kessler) *est venu me voir en me disant qu'il aimait bien le bouquin. Il m'a demandé si ça me disait d'en faire un avec Breakdown.* » Il y a des façons plus pénibles de commencer une carrière dans la BD. « *Je n'ai pas eu, au début en tout cas, à demander aux gens et envoyer mes trucs. Tout m'est un peu tombé dessus.* » Bien sûr, la maison n'avait alors pas grand monde à son catalogue. Ni Anna Haifisch, ni Frank Santoro, ni Lale Westvind ne sont encore de la partie et les rééditions de Seiichi Hayashi qui feront la réputation de Breakdown

Une planche de BD parue dans ***Smoke Signal*** (2013)
© Antoine Cosse

Une planche de ***La Baie des mutins*** (2014)
© Antoine Cossé / L'Employé du Moi



ne sont pas d'actualité. « *Ils avaient commencé à peine deux mois avant. C'est ce qui est sympa d'ailleurs, c'est qu'on a tous commencé ensemble. C'était super pour moi, parce que j'arrivais directement chez un éditeur avec qui je me sentais bien et que je respectais. Et puis, c'était mes potes quoi.* » Et c'est comme ça qu'est née une romance de près de quinze ans, émaillée de parutions courtes aussi aimables que *Palace* et *Nwar* et de grands formats aussi stupéfiants que *Mutiny Bay* et *Showtime*. Les Français, aveuglés par soixante kilomètres de Manche, n'ont rien vu venir.

Sur ses deux jambes

Tous les Français ? Non, un homme a eu l'œil et le bon pour faire rentrer Antoine Cossé au bercail. Ou au moins ses livres. « *Très tôt il y a eu Matthias Rozes de L'employé du moi qui était passé me voir parce qu'il bossait à Nobrow* (autre prestigieuse maison indépendante de là-bas, qui a eu quelques années son antenne française). *Nous étions amis et c'est pour ça que j'ai sorti mon premier bouquin en français chez eux.* » Et c'est ainsi que *La Baie des mutins* permit aux tricolores de voir pour la première fois la subtilité graphique et narrative de son auteur, en 2014. Cette double nationalité artistique ne l'inquiète guère. « *En même temps, les deux scènes sont vraiment parallèles. C'est juste qu'en Angleterre, la scène est tellement petite. C'est incomparable avec la France. Au niveau indépendant, ici, personne n'en vit, ce n'est vraiment pas le même niveau.* »

Extraits de ***J.1137*** (2012)
© Antoine Cossé / Breakdown Press

C'est donc heureux qu'il a ensuite vu Les Requins Marteaux (pour *Showtime*), puis Cornélius (pour *Metax*) s'intéresser de près à son cas. Mais toujours dans un deuxième temps, après les sorties anglo-saxonnes, en l'occurrence Breakdown et Fantagraphics. « *C'est Jean-Louis* (Gauthey), *de Cornélius, qui me disait : "Mais pour le prochain bouquin, fais-le en français d'abord." Et c'est vrai, d'ailleurs, ça a beaucoup plus de sens de le faire en français d'abord. Mais je n'y ai pas du tout réfléchi en fait.* » Quoique l'idée fasse son chemin. Car si ces sujets ne l'intéressent pas outre mesure, il sent dans son travail que quelque chose cloche. « *Au début, j'écrivais les histoires en anglais. Mais c'est en train de changer. La prochaine, je suis*

en train de l'écrire en français. Je trouve ça moins bizarre de traduire le français en anglais que l'inverse. Pour Metax, *quand je le traduisais en français, je trouvais ça vraiment louche…* » En français ou en anglais, peu importe, finalement, puisque ce qui l'emporte, c'est le tourbillon dans lequel parvient à nous emporter Antoine Cossé. Et ça, quel que soit le champ abordé.

Les livres d'histoires

C'est que l'auteur de *La Baie des mutins* est du type volage. « *Ça ne m'intéresse pas du tout de refaire les mêmes sujets. À chaque fois, j'essaie d'explorer un genre différent. Là, pour* Metax, *je me suis dit que j'allais faire un peu de science-fiction. C'est comme ça pour tous les projets. Je me dis : "Tiens, je vais essayer de faire ça." J'ai l'impression que je ne vais pas du tout y arriver puis à la fin, j'ai un livre.* » Science-fiction pour ce coup-ci, giallo pour *La Villa S.* paru dans la collection BD Cul des Requins Marteaux, *road trip* pour *Showtime*, roman historique pour *La Baie des mutins* : Antoine Cossé ne tire jamais deux fois sur la même cible. Les sujets sont divers comme le sont ses pérégrinations intellectuelles. « *J'aime beaucoup lire. Quand je lis un livre, s'il y a un truc qui me reste, je le mets dans un carnet. J'ai comme ça plein de carnets avec des tas d'idées que je ne ferai jamais. De temps en temps, je les utilise. Pour* La Baie des mutins *par exemple, c'est un livre de Stefan Zweig que j'avais lu* (Magellan) *et que j'avais beaucoup aimé. J'avais envie de faire quelque chose d'historique.* » Il pioche dans sa grande bibliothèque de quoi le rassasier d'histoires et fabriquer à partir d'elles ses propres récits.

La vie, aussi et tout simplement, lui indique parfois une partie du chemin. « Showtime, *je crois que c'était un peu plus bordélique. On venait d'avoir un enfant, donc il y avait un truc qui se passait. Je m'étais dit : "Je ne fais pas de plan, j'écris une histoire un peu sur le vif."* » Son dernier bébé, *Metax*, se situe au croisement de la sphère réelle et d'inspirations graphiques pêchées aux endroits les plus improbables. « *Il y a la photo, j'aime beaucoup la photo. Il y a des images qui me frappent et je fais des histoires dessus. Et cette fois-là, j'avais une image de mine en tête. Et j'ai commencé mon histoire comme ça. Ce livre-là est peut-être aussi une réaction immédiate à ce qu'il se passait autour de moi, les obsessions du moment. Plus que les autres.* » S'y croisent ainsi l'épuisement des ressources et la prolifération d'un curieux virus. « *Je l'ai fait pendant l'année de Covid. C'est pour ça, l'histoire*

Extraits de ***Metax***
© Antoine Cossé / Cornélius

Une planche de ***Metax***
© Antoine Cossé / Cornélius

du virus, ça a dû jouer. » Mais la prise en compte de l'actualité n'est pas au cœur des préoccupations de l'auteur. Il craint même qu'un certain engagement prenne un peu trop le dessus sur ce qu'il cherche à dire. « *Je ne voulais pas que ce soit trop non plus sur les ressources. Je ne voulais pas, pour l'histoire, que ce soit trop engagé. Pour ne pas que ça recouvre l'histoire. Au milieu de l'écriture, je me suis demandé si ce n'était pas trop sur ça, justement. L'abondance, les limites, ce genre de choses. Je me suis dit : "Allez, on le fait quand même."* »

Comme une envie de dessiner

Pour écrire ses livres, Antoine Cossé se meut donc en éponge absorbante. Et quand vient le temps de l'essorage, ce sont d'abord des images qui jaillissent. « *C'est très graphique au début, je fais plein d'images que j'essaie de joindre. Presque comme un film, j'imagine. Prendre plein d'images sur une base narrative et puis broder. C'est un peu comme ça que je fais.* » Ce dessin, qu'il a très beau, est le fil qui conduit la narration. « *Il y a un synopsis mais il change tout le temps. Pour les trois cents pages de* Metax, *il doit y en avoir trois cents qui ne sont pas dedans. J'édite plein de trucs en permanence. Dans mes carnets, je fais plein de petites fiches, des petits dessins. Dans* Metax, *j'avais eu l'idée des formes colorées dans le noir que j'aimais bien. C'est à la fin du livre. Et j'essaie de joindre tout ça.* » Cet amour du trait transpire dans chacune de ses œuvres. Dans ce nouveau livre, il saute carrément aux yeux tant l'étalage de ses variations est vaste. De grandes doubles pages minutieuses aux simples dessins lâchés, de scènes parcourues à toute allure à des moments de contemplation, le Londonien façonne un périple aux esthétiques mouvantes qui crée un rythme bien à lui. Et comme souvent chez lui, il n'y a pas de manuel pour ça. « *Il y a quelque chose dans la BD qui est vachement instinctif. Moi, j'ai mon paquet de pages, je les ouvre en face de moi. Dans ma tête j'ai toujours le même rythme et si cela ne marche pas, j'ajoute des pages, j'en enlève. Jusqu'à ce que ça marche. Et si ça marche pendant trois cents pages, c'est bon.* »

Sentiments distingués

Antoine Cossé marche au ressenti, au feeling. Une démarche émotionnelle plus que méthodique. En accord finalement avec son parcours et avec ce qu'il recherche dans la bande dessinée. Parmi ses influences, il nous cite les maîtres du genre, les Crumb, Tardi, Mizuki, Tsuge ou Doucet. Car au-delà des aventures qu'il narre, ce sont les psychés de ses personnages qui l'intéressent. Une fois placés dans une situation pas possible, comment vont-ils interagir entre eux ? Et avec l'écosystème qu'il a créé ? « *En BD, tu as vraiment très peu de filtres entre ton histoire et ce que tu vas réaliser. T'as la page, tu fais tes dialogues et tu as beaucoup d'options pour traiter tes relations entre les personnages. Dans* La Baie des mutins, *ce qui m'intéressait, c'est plus de me dire : "Qu'ont-ils ressenti ?" Les aventures de mes livres, ce sont des prétextes pour m'intéresser aux personnages. Et la BD est justement un super médium pour ça.* » Au moment de le quitter, nous entendons une douce musique à notre oreille : Antoine Cossé travaille actuellement sur deux nouveaux livres. Deux bandes dessinées qui, nous en sommes sûrs, sauront nous perturber, nous transporter, nous ravir, comme chacune de celles qui les ont précédées. Une œuvre unique et passionnante se crée sous nos yeux. Il faut savoir en profiter. ■

METAX
PAR **ANTOINE COSSÉ**
Éditions CORNÉLIUS
Livre cartonné, 304 pages en bichromie et couleurs, e 25 août

LES

7 Péchés capitaux

© Photo Marie Bing-Hänggi

YVES **HÄNGGI**

Diplômé de l'École d'arts visuels de Bienne, en Suisse, **Yves Hänggi** est illustrateur, peintre et graphiste. Son univers artistique se nourrit d'illustration alternative contemporaine, de bande dessinée indépendante, de figuration libre, d'art populaire et d'art singulier. Il réalise également des carnets de voyage, par exemple lors d'un tour du monde en 2015. Son travail a fait l'objet d'expositions en Suisse, en France, en Belgique, en Allemagne, aux Pays-Bas, aux États-Unis et à Madagascar, et a été publié chez plusieurs éditeurs indépendants suisses et français (La Tranchée Racine, EpOx & BoTOx, Joie Panique, La Belle Époque...). Il réside à Porrentruy, dans le Jura suisse, ville dont il a reçu le prix de la Culture en 2019. Lauréat d'une bourse helvétique, il vient de passer six mois en résidence à Paris à la Cité internationale des arts. Sa dernière exposition, *Les Yeux ivres*, a été présentée en février à la Halle Saint-Pierre. ■

EN VOIR PLUS

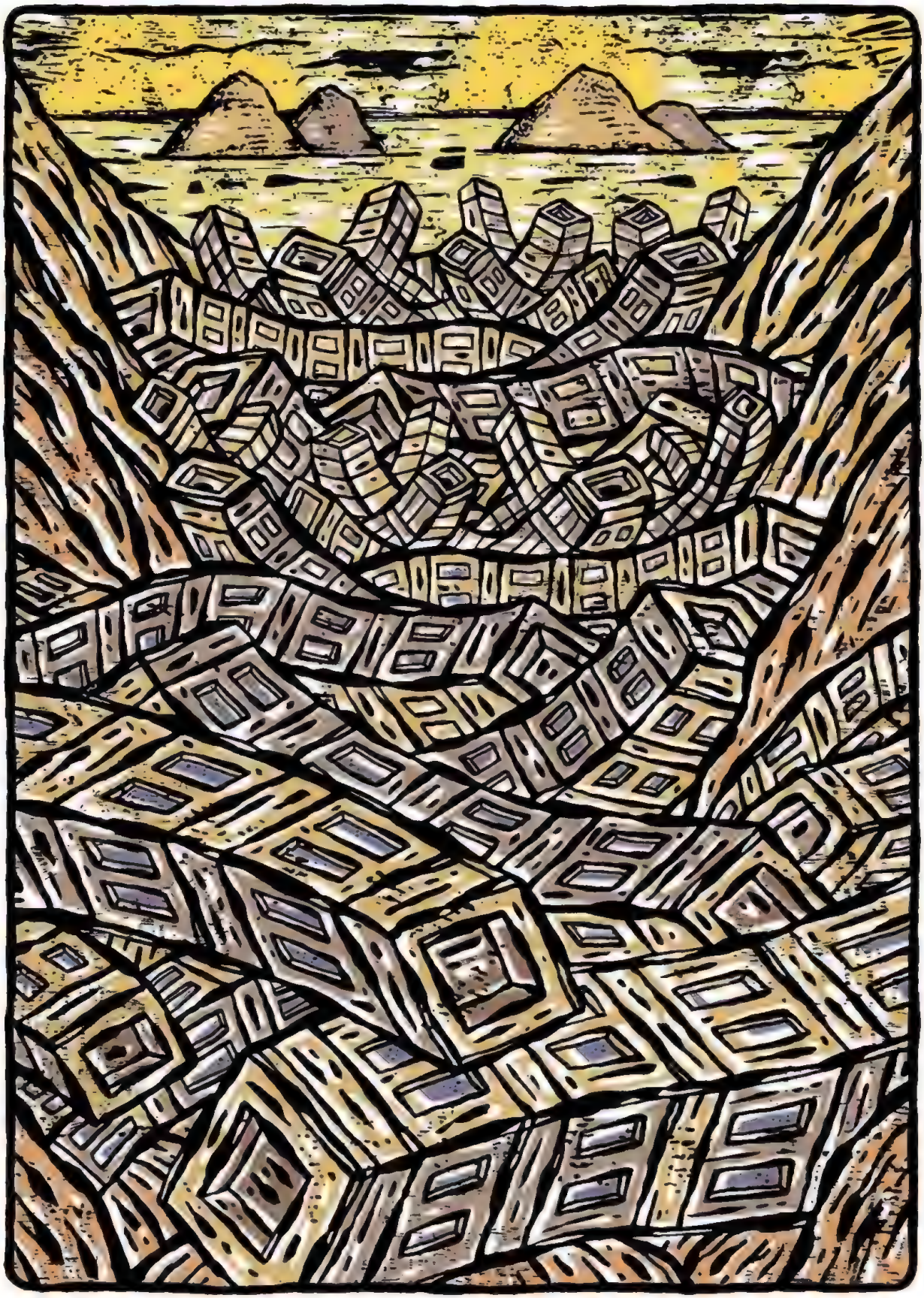
www.yveshanggi.ch

Colère

© Yves Hängg pour *Les Arts dessinés*

Avarice

© Yves Hänggi pour *Les Arts dessinés*



Paresse

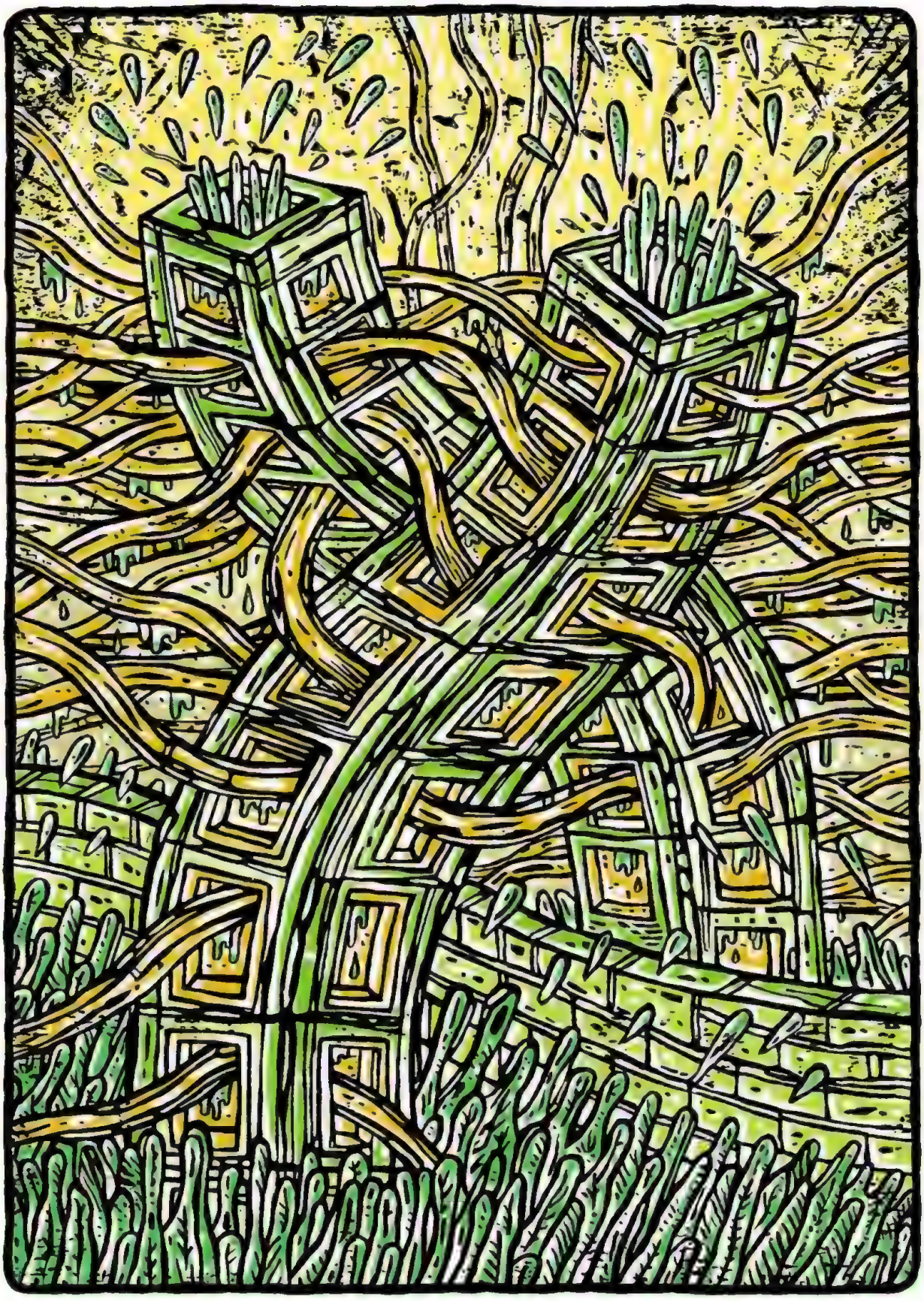
© Yves Hängg pour *Les Arts dessinés*

Luxure

© Yves Hänggi pour *Les Arts dessinés*

Orgueil

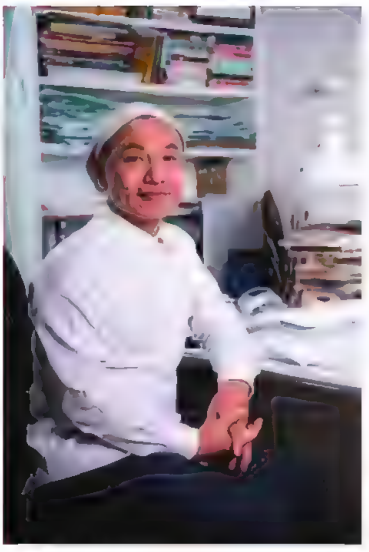
© Yves Hängg pour *Les Arts dessinés*



Envie

© Yves Hänggi pour *Les Arts dessinés*

Gourmandise
© Yves Hängg pour *Les Arts dessinés*



MASAAKI **YUASA**
© Photo DR

Masaaki Yuasa est décidément imprévisible. Le réalisateur de films d'animation japonais passe allègrement d'un genre à l'autre avec une facilité déconcertante. De l'ovni *Mind Game*, le long-métrage qui l'a fait connaître en 2004, dans lequel un mangaka fait la course avec Dieu, à la série fantastique *Devilman Crybaby* (2018), adaptation pour Netflix d'un manga de Go Nagai (créateur de *Goldorak*), en passant par la bluette acidulée et burlesque *Lou et l'île aux sirènes*, Cristal du meilleur long-métrage du Festival du film d'animation d'Annecy en 2017, et le formidable *Night is Short, Walk on Girl*, nuit de beuverie estudiantine bon enfant (2017), le cinéaste n'est jamais là où on l'attend. De passage au Festival d'Angoulême à l'occasion de la première française de son dernier film, ***Inu-Oh*** (en salle le 28 mai au Japon), incroyable opéra rock médiéval et histoire d'amitié entre un chanteur-danseur difforme et un moine musicien aveugle, Massaki Yuasa, cinquante-sept ans, revient sur ce film pour lequel il a de nouveau collaboré avec le grand mangaka Taiyo Matsumoto (*Amer Béton*), dont il avait adapté *Ping Pong* (2014).

Par **Stéphane Dreyfus**

MASAAKI YUASA

L'ÉCLECTISME D'UN CINÉASTE **INCLASSABLE**

Quel a été le déclic pour venir à l'animation ?
L'année de mes dix ans, dans les années 1970, le Japon a commencé à produire des films d'animation destinés aux adultes. J'ai alors compris que l'animation n'était pas destinée qu'aux enfants. Mais honnêtement, à cet âge-là, je ne faisais pas la différence entre le manga et les *anime*, je croyais que tout venait du manga. Personne ne dessinait dans mon entourage. Je regardais des séries animées à la télévision, et mes parents me disaient que c'était tiré de mangas. Le lendemain, je dessinais ce que j'avais vu la veille, et ce, dès l'école maternelle. Les autres enfants étaient très contents de mes dessins. J'ai donc voulu devenir mangaka, avant de comprendre que c'était un tout autre métier. Je me suis alors intéressé à l'animation et, après des études de beaux-arts à Kyushu Sangyo, à Fukuoka, je suis devenu animateur.

À travers lui, on peut s'exprimer ou exprimer une envie de se libérer. Car oui, **l'art propose des solutions d'émancipation.**

Inu-Oh, captures d'écran
© 2021 "INU-OH" Film Partners

Comment se produit l'étincelle qui fait naître une idée de film ?
Il faut travailler ! J'ai tendance à choisir les sujets les plus difficiles, qui ne sont pas forcément faits pour réaliser un film d'animation.

Qu'est-ce qui vous intéressait dans *Le Roi chien*, de Hideo Furukawa (édité chez Picquier), cette fable médiévale sur un artiste de *sarugaku* (théâtre populaire au Japon, du XI^e^ au XIV^e^ siècle, et ancêtre du théâtre Nô) ?
Cette histoire m'attirait beaucoup, et à plus d'un titre. D'un point de vue visuel, je voulais d'abord montrer l'évolution du corps du personnage principal. J'ai trouvé qu'il y avait un sens à faire ce film, à adapter le *Heike Monogatari*, *Le Dit des Heike*, une épopée poétique du XIII^e^ siècle sur des soldats du clan vaincu racontée par les moines aveugles. Elle a ensuite été reprise par l'auteur du roman, que j'adapte à mon tour. Cette transmission depuis des siècles me stimulait.

Le personnage d'Inu-Oh, difforme, conjure la malédiction dont il est victime en dansant et chantant. Pour vous, l'art est-il comme une planche de salut, permet-il de s'émanciper ?
Je ne pense pas que l'art résout tous les problèmes, loin de là. Mais à travers lui, on peut s'exprimer ou exprimer une envie de se libérer. Car oui, l'art propose des solutions d'émancipation.

Vous avez travaillé avec un grand dessinateur, Taiyo Matsumoto. Comment passe-t-on du dessin de Matsumoto à l'animation ?
Les dessins de Matsumoto sont très particuliers, car il associe réalisme et déformation. Il dessine par exemple les personnages de façon très naturaliste, y compris leurs vêtements dont il arrive à faire ressentir les trois dimensions. Ce n'est pas évident de les animer car dans le même temps, les personnages ont des

J'ai tendance à choisir **les sujets les plus difficiles**, qui ne sont pas forcément faits pour réaliser un film d'animation.

Recherche de Taiyo Matsumoto
© 2021 "INU-OH" Film Partners

gestuelles qui ne sont pas réalistes, voire déformées, comme leur façon de tenir le biwa *(luth japonais)*. Le dessin est important, mais la mise en scène l'est davantage. Ce sont la gestuelle et les expressions qui comptent le plus.

Concrètement, quelles solutions trouvez-vous ?
(Il commence à imiter le geste du personnage qui tient le biwa.) Quand Matsumoto a dessiné Tomona, l'ami d'Inu-Oh, qui joue du biwa, l'avant-bras est déformé pour donner au geste une tournure douce, presque sensuelle. Une sensualité que l'on retrouve dans son manga *Le Samouraï Bambou*. J'ai essayé de la restituer dans l'animation. Sur les joues ou les genoux, il a aussi tracé des motifs de spirale agrémentée de rose qui donnent un côté humoristique au dessin. J'ai conservé ces éléments graphiques qui sont la signature de Matsumoto.

Le dessin doit-il être relativement simple afin de pouvoir l'animer plus facilement ?
Oui. J'ai demandé à Mastumoto d'essayer d'en tenir compte. Je pose des questions aux auteurs graphiques, mais je ne collabore pas étroitement avec eux. Ses dessins sont très bruts pour laisser libre cours à l'interprétation. Matsumoto est très modeste, il ne veut pas exiger des choses. Il avait beaucoup d'idées pour chaque personnage, indiquées sur les dessins, comme le père d'Inu-Oh, qui a beaucoup de succès auprès des femmes. Nous nous en sommes inspirés.

Cette sensualité dans le mouvement des personnages est présente dans vos autres films (notamment *Night is Short, Walk on Girl* ou *Ride Your Wave*). Votre mise en scène est extrêmement mobile avec des personnages qui bougent beaucoup dans le cadre. Comment travaillez-vous votre mise en scène ?
J'ai essayé de mettre de la sensualité dans la mise en scène d'*Inu-Oh*, sans quoi le film restait surtout à destination des enfants. Quand je regarde les films d'animation destinés aux adultes, je trouve rarement cette sensualité et je le regrette. Quand j'adapte des œuvres existantes, je n'essaie pas d'être fidèle au

Inu-Oh : affiche japonaise ; recherche de Taiyo Matsumoto ; capture d'écran
© 2021 "INU-OH" Film Partners

Inu-Oh, captures d'ecran
© 2021 "INU-OH" Film Partners

découpage des cases d'un manga ou des chapitres d'un livre, mais plutôt de restituer les impressions du lecteur. Évidemment, chaque lecteur a une perception différente, mais j'essaie d'imaginer ce que la plupart d'entre eux ont pu ressentir.

À quel moment arrêtez-vous de réécrire le scénario ? Continue-t-il à évoluer lors de la réalisation du story-board ?
Pour un film d'animation, le vrai scénario est le story-board. C'est au moment de sa réalisation que je modifie le scénario, mais directement dans le story-board. Comme un plan d'architecte, il sert à l'équipe pour construire le film. C'est moi qui ai fait le story-board d'*Inu-Oh*, mais il m'arrive de ne pas le faire moi-même, je mets alors le plus de détails possibles dans le scénario.

Vous arrive-t-il de modifier le story-board au moment de l'étape de l'animation ?
Si de bonnes idées arrivent tardivement, je peux changer le story-board. J'essaie d'être le plus flexible possible.

Vous utilisez des couleurs pop, voire psychédéliques. Qu'est-ce qui guide vos choix en la matière ?
J'essaie toujours d'exprimer des choses à travers les couleurs. La palette est moins large dans *Inu-Oh* : le blanc du clan Genji et le rouge du clan Heike. Le film est riche de personnages aveugles. Il paraît que les aveugles de naissance voient des choses très sombres, alors que ceux qui sont nés voyants avant de perdre la vue perçoivent un monde visuel plus clair. C'est le cas de Tomona. L'impression qu'ont les spectateurs des couleurs est très variée. Quand j'utilise des teintes vives, les gens me disent qu'elles sont belles. Dans la série *Tatami Galaxy* que j'ai réalisée, le nuancier est moins varié, mais j'ai utilisé ponctuellement quelques couleurs extravagantes. Ce sont ces éclats de couleurs qui marquent les gens, alors qu'ils sont peu nombreux.

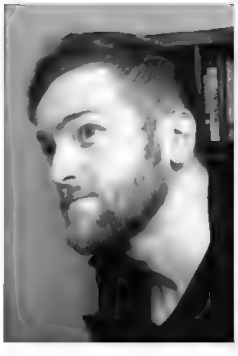
Dans *Inu-Oh*, on voit ce que voit son ami aveugle. Cherchez-vous à avoir ce côté immersif ?
Pour que le spectateur puisse s'identifier au personnage, j'utilise souvent la caméra subjective. C'est sûrement la plus grande différence avec Takahata, qui créait de la distance avec ses personnages.

Est-ce que Hayao Miyazaki est un cinéaste qui vous inspire ?
Oui. J'ai beaucoup aimé *Le Château de Cagliostro* et la série *Conan, le fils du futur*. Je trouve que depuis *Princesse Mononoké*, il a pris beaucoup de libertés. Il fait vraiment ce qu'il a envie de faire, tout en continuant à attirer de nombreux spectateurs. Je préfère ses films à ceux de Takahata, mais je suis plus inspiré par la réflexion de ce dernier sur la réalisation.

Takahata a aussi beaucoup influencé Miyazaki…
C'est vrai. Quand je pense à Miyazaki et Takahata, c'est un peu comme Inu-Oh et Tomona. Ils disaient du mal l'un de l'autre, mais ils étaient très liés et très complémentaires.

Quels sont vos projets ?
Je suis à l'écoute de plusieurs propositions. Mais j'ai envie d'apprendre de nouvelles choses du point de vue technique. Je suis une formation sur des logiciels 2D ou 3D que je ne connais pas. Si je ne maîtrise pas le logiciel pour l'animation, je ne saurai pas donner des indications et des idées.

INU-OH
PAR **MASAAKI YUASA**
Film d'animation
Character design : Taiyo Matsumoto
en 2022



PAUL-EMILE **BOUCHER**
© Photo DR

Petit miracle surgi à la fin de cet hiver, ***Sifu*** n'est que le deuxième jeu du studio Sloclap. Il a pourtant été accueilli par un immense succès critique et public, générant un volume de ventes inattendu, avec plus d'un million de pièces écoulées dès le mois de sa sortie. Jeu de kung-fu exigeant à la direction artistique élégante, *Sifu* repose sur un concept aussi simple que révolutionnaire : lorsque le maître de kung-fu qu'incarne le joueur meurt sous les coups de ses adversaires, il ne peut revenir à la vie que plus vieux, le nombre d'années augmentant de façon exponentielle. Âgé de vingt ans au début de la partie, et ne pouvant dépasser les quatre-vingts ans, le joueur ne pourra donc mourir qu'un nombre limité de fois… Ce qui nécessite d'avancer prudemment et d'apprendre patiemment les deux cents coups spéciaux qui s'ouvrent au fur et à mesure de la partie, faute de quoi il ne sera pas possible de découvrir la fin du jeu. Cette exigence paie : *Sifu* enthousiasme, et le studio Sloclap commence à se tailler une réputation internationale méritée après seulement sept ans d'existence. Une petite heure passée en compagnie du très jeune directeur artistique du studio **Paul-Émile Boucher** permet de comprendre la philosophie maison, emblématique d'un retour en force de la *french touch.* Sloclap compte dans le paysage après seulement deux jeux, et se hisse déjà par sa singularité aux côtés des Dontnod, Shiro Games ou Quantic Dreams qui font la fierté de notre pays.

Par **Jean-Samuel Kriegk**

Sifu : Key Art pour le premier niveau et pour le personnage principal (âgé).
© Studio Sloclap.

Bonjour, Paul-Émile Boucher. Pouvez-vous nous présenter le studio Sloclap et votre rôle dans le studio ?
Sloclap est un studio parisien créé en 2015 par quatre anciens du studio Ubisoft de Montreuil. Je les ai rejoints assez tôt, fin 2015, car il n'y avait pas de profil artistique parmi les fondateurs. Michel Donzé était le directeur artistique de notre premier jeu, *Absolver*. J'étais un de ses amis chez Ubisoft ; il m'a fait venir et nous nous sommes retrouvés six anciens d'Ubisoft chez Sloclap. *Absolver* était un jeu de combat en ligne qui offrait la possibilité de customiser le style de combat du joueur et mettait l'emphase sur le combat en tant que chorégraphie. Le jeu a été un succès, ce qui nous a permis d'ajouter du contenu sous la forme d'une extension. C'est à ce moment-là que j'ai pris la direction artistique, car Michel Donzé est parti sur d'autres projets. En 2018, nous avons commencé à travailler sur *Sifu*.

Quelle est votre formation ?
J'ai fait des études en cinéma d'animation chez Supinfocom. Je ne connaissais donc rien au monde du jeu vidéo ! J'ai appris le temps réel chez Ubisoft où je suis entré comme *SFX artist* sur des jeux de guerre. J'ai commencé comme « *destruction artist* » sur *Ghost Recon: Future Soldier* et j'étais très fier de ce titre ! *(Rires.)* On venait me voir en me disant : « Il faut que ce village brûle dans trois semaines ! » En dehors du titre marrant, c'était très formateur car développer des effets spéciaux en temps réel amène à se coordonner avec beaucoup de corps de métier, et à toucher à de nombreuses techniques comme la modélisation, l'animation, les systèmes de particules, les textures, etc. J'ai ensuite basculé sur l'*environment design*, car une vertu d'Ubisoft est de permettre de se former à de nouveaux métiers pour changer de poste. J'ai passé du temps sur la licence *Watch Dogs* à travailler sur la construction du monde. Cela m'a plu et cette expérience m'a beaucoup aidé pour *Sifu*.

Commençons par parler du succès. Plus d'un million d'exemplaires ont été écoulés dans le monde le mois de la sortie de *Sifu* ! Vous attendiez-vous à de pareils chiffres ?
La réception est en effet impressionnante. Nous avions de bons indicateurs : les précommandes explosaient bien au-delà de nos attentes. Nous sommes notre propre éditeur, donc nous savions que le succès serait là, mais nous ne nous attendions pas à vendre autant si vite. Au-delà du million, nous avons d'excellents retours des joueurs et de l'industrie, ce qui nous fait très plaisir.

Page de droite : *concept arts* pour le décor « The Squats »
© Studio Sloclap

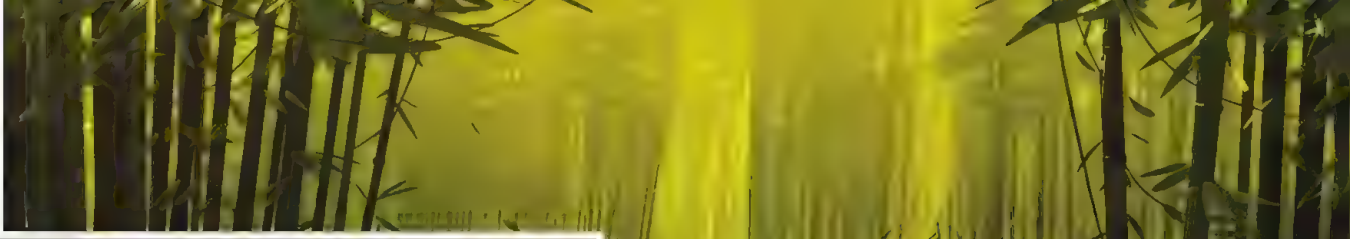
Pensez-vous que le public soit le même que celui de votre précédent jeu, *Absolver*? Est-ce déjà la réputation du studio qui est en train de se bâtir?
Je pense que oui, *Absolver* a cimenté une communauté importante de personnes intéressées par les arts martiaux, qui était ravie de découvrir le projet *Sifu*. Mais je crois que *Sifu* a réussi à élargir ce public. Au-delà du gameplay pointu, je crois que nous avons réussi à ouvrir grâce aux références au cinéma hongkongais.

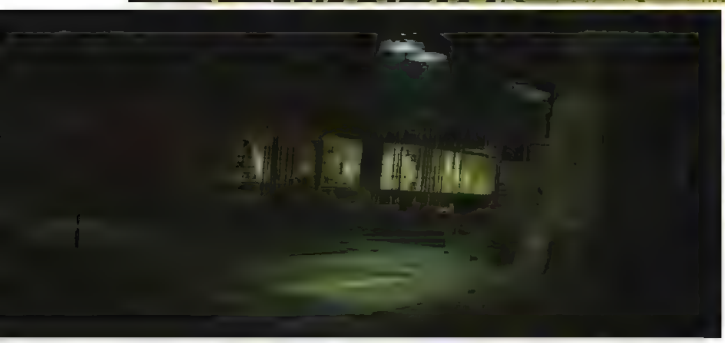
Je vous ai en effet entendu présenter *Sifu* comme «le film de kung-fu dont vous êtes le héros». Qu'est-ce que cette expression veut dire et quelles sont vos références? Un plan dès le début du jeu est un hommage explicite au film *Old Boy*, qui ne parle pas du tout de kung-fu!
Exact. Au départ, il y a la volonté d'être plus cinématographique que sur *Absolver*. Le directeur créatif, Jordan Layani, pratique le kung-fu, ce qui a contribué à irriguer fortement le jeu. Son propre Sifu – c'est-à-dire son maître – a d'ailleurs aidé à écrire les chorégraphies et les mouvements de combat. Au-delà, nous nous sommes inspirés du cinéma de bagarre en général, avec comme première référence *The Blade* de Tsui Hark, dont nous aimions la mise en scène épique et théâtrale, et la dimension très onirique. Au final, nous nous en sommes un peu éloignés. L'autre influence c'était *The Raid*, une référence qui est restée très forte pour le gameplay et la dimension viscérale du jeu.

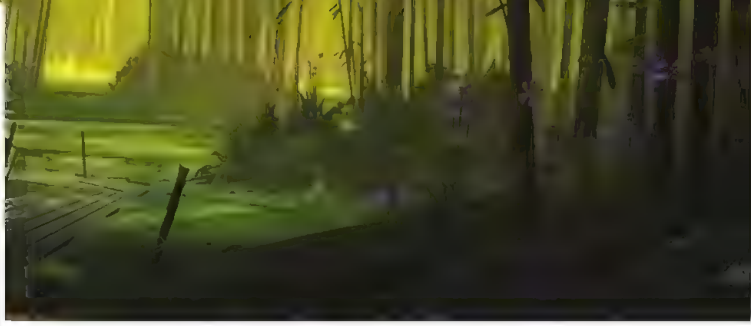
Pour le premier niveau tout en escaliers aussi!
Évidemment. Les escaliers et même le premier boss, qui est largement inspiré d'un personnage de *The Raid*. Au-delà de cela, nous avons multiplié les références. Nous avons en effet repris la scène iconique dans le couloir de *Old Boy*. Le boss du troisième niveau se réfère au film *Lady Snowblood*. Nous avons ainsi beaucoup de références ponctuelles tout au long du jeu. À vrai dire, nous nous sommes même éloignés des films de bagarre par moments. La lumière de la séquence qui présente le quatrième boss est inspirée par la scène de présentation de Christoph Waltz dans *Skyfall*.

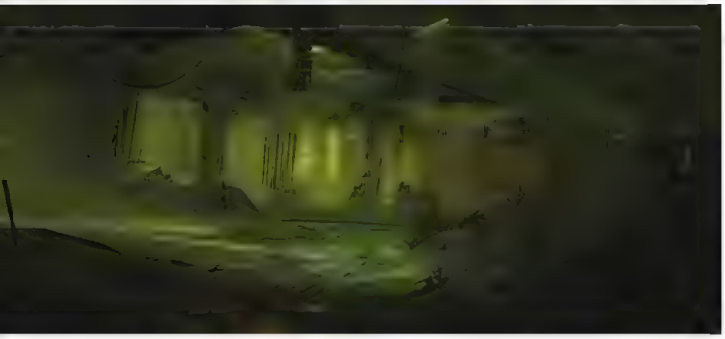
Comment créer une unité avec tout ça?
Un des défis en matière de direction artistique a été de trouver une structure à partir de ce patchwork de références sans partir dans tous les sens. Nous avons établi une double grille de lecture, sachant qu'on allait avoir une histoire de vengeance avec cinq boss, donc cinq niveaux. En faisant des recherches sur la culture chinoise, nous nous sommes arrêtés sur le *wuxing*, qui est le principe des cinq éléments chinois : le bois, l'eau, le métal, le feu et la terre. C'est très ancré dans la culture chinoise, le *wuxing* irrigue la médecine, la philosophie et les arts martiaux. Assez rapidement, nous avons superposé ce système à nos cinq niveaux.
Ensuite, nous nous sommes intéressés aux cinq valeurs confucéennes qui sont les vertus que doit avoir chaque homme : l'humanité, le respect du rite, la justice, la sagesse et l'honnêteté. La superposition de ces deux grilles sur les niveaux a permis d'opérer des choix parmi les références pour les mettre en harmonie avec l'histoire.

Concept arts pour le boss du troisième niveau, et pour le décor du club
© Studio Sloclap









La direction artistique antiphotoréaliste rejoint une esthétique à la mode en ce moment dans l'industrie française, parfois pour des questions de moyens, mais dont vous avez su tirer avantage. Dans un autre genre, *Life is Strange* avait par exemple réussi à travailler une esthétique *low cost* très réussie, alors que dans d'autres jeux le photoréalisme aplatit tout.

Je suis fan de *Life is Strange*, en tout cas quand les jeux sont faits par Dontnod ! Il y a un savoir-faire et une grande finesse dans l'exécution. Ils sont forts dans la narration environnementale : je suis très admiratif. C'est une grosse influence, même si nous n'avons pas les mêmes enjeux de storytelling. En réalité, il devient de moins en moins coûteux de faire du photoréalisme avec les nouveaux outils. Une production stylisée et subjective est juste ce que je trouve le plus excitant visuellement, de la même manière que je lis beaucoup de BD et ne suis pas attiré par les styles de dessin réalistes.

Combien de temps de production et combien de personnes ont travaillé sur le jeu, notamment pour l'équipe artistique ?

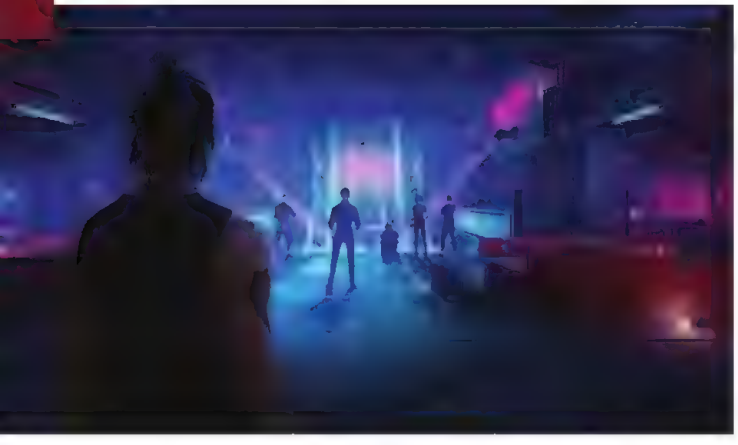
Une trentaine au départ, mais ça a gonflé : nous étions plus de soixante en fin de production. L'équipe artistique était composée de deux *concept artists* à plein temps, deux artistes dédiés aux personnages, entre six et huit artistes pour les décors, plus un pôle technique de trois personnes.

Les couleurs, la patte graphique contribuent à construire un univers pop. Quelles étaient les intentions artistiques posées au début du développement ?

Jordan, le directeur créatif du projet, souhaitait quelque chose de très viscéral, et nous nous sommes demandé si cela impliquait du réalisme. Dans *Absolver*, il y avait déjà une dimension visuelle marquée, autour d'une stylisation empruntée à l'esthétique « *low poly* » : notre plus petite échelle de détail était un gros triangle. Pour *Sifu*, nous voulions garder cette stylisation, qui permet de mettre l'emphase sur certains détails aux dépens des autres. Mais nous l'avons fait évoluer en la rapprochant d'une esthétique 2D et « *speed paint* » *(du dessin numérique jeté, exécuté très rapidement)*. Cela donne une énergie intéressante, proche de celle d'un combat.

Concept arts pour le personnage principal (féminin ou masculin) âgé
© Studio Sloclap

Screenshots issus du jeu
© Studio Sloclap



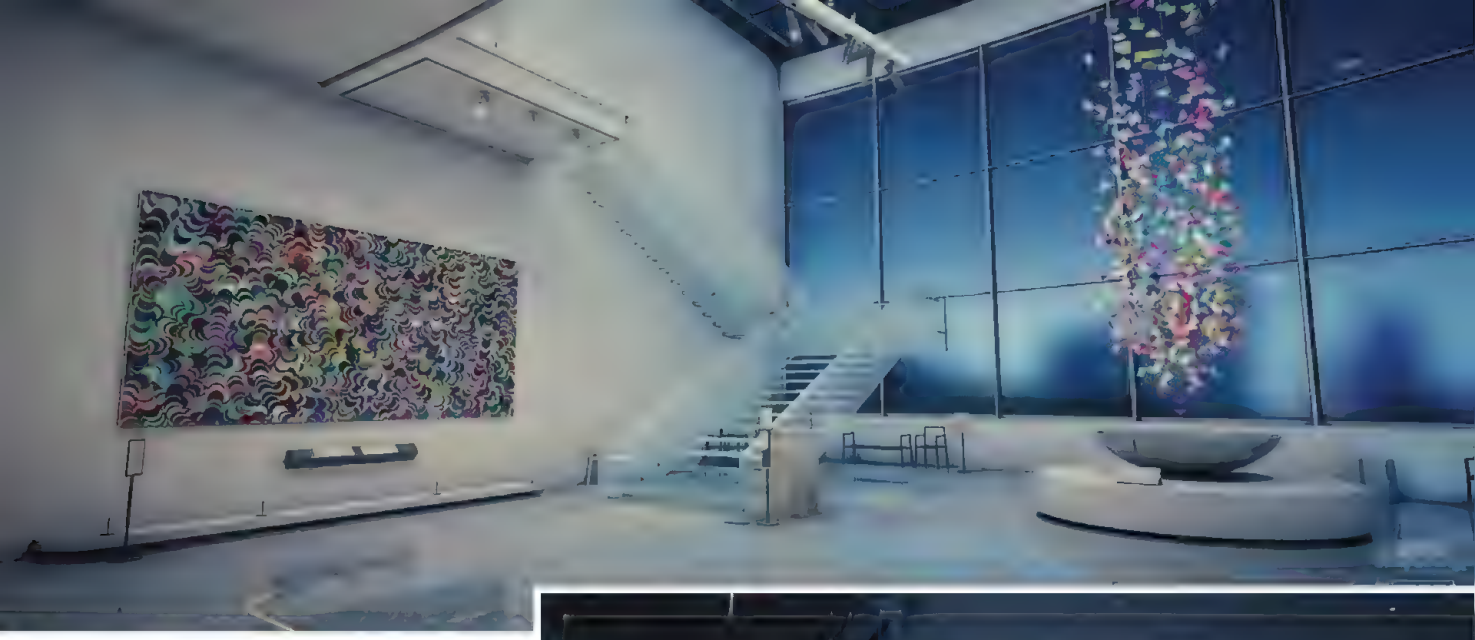
Chaque séquence semble présenter un travail sur les couleurs avec une palette chromatique spécifique.
À la base de cela, il y avait les choix élémentaux dont je parlais tout à l'heure. C'est un trope du jeu vidéo qu'on voulait voir saupoudré sans être trop présent. Le premier niveau est une friche industrielle avec un gang de trafiquants de drogues. Nous avons donc choisi l'élément du bois, avec quelque chose de très organique. Pour la palette de couleurs, nous avons opté pour des teintes assez automnales, vert, ocre et terre.

Comment avez-vous travaillé la diversité des mécaniques de combat ?
Il y a eu beaucoup d'itérations, et ce n'est pas mon domaine d'expertise. Jordan vient du *game design*. Il y a eu une boucle de travail entre lui et son Sifu Benjamin Colussi, avec une passe de *motion capture* pour comprendre comment il bouge et décomposer ses mouvements. Ensuite, il y a eu beaucoup de travail sur l'animation, car l'enjeu est d'arbitrer entre la nécessité d'avoir quelque chose de crédible mais aussi de lisible dans les coups de l'adversaire pour pouvoir les anticiper et réagir en conséquence. L'animation doit parfois être ralentie ou accélérée. Ces deux nécessités sont difficiles à concilier.

Comment avez-vous travaillé le vieillissement progressif du personnage sur soixante ans ?
C'est venu très tôt dans le développement du jeu. Un maître de kung-fu donne sa vie pour son art. Il y avait aussi un truc étymologique : kung-fu signifie « maîtrise par la pratique ». Tu progresses toute ta vie. De là est venue l'idée : quand tu meurs, tu peux te relever, mais cela te coûte une année de vie, pour illustrer le fait que la vengeance peut consumer une vie entière. Cela a donné lieu à un chantier visuel de *character design* très intéressant : il fallait travailler tout un spectre de vie entre vingt et quatre-vingts ans, pour un personnage féminin et un personnage masculin.

La difficulté du jeu a créé de nombreux débats, un peu comme pour *Elden Ring* sorti en même temps. Votre principe est assez punitif : si le joueur est nul et meurt trop souvent, il ne verra pas la fin du jeu. Pensez-vous répondre à un désir des joueurs de revenir à plus de difficulté, comme à l'époque des premiers jeux vidéo ?
Le débat a eu lieu au sein de l'équipe, qui n'est pas alignée sur le sujet ! Moi je fais partie des joueurs pas très bons, d'autant que je ne suis pas spécialiste de ce genre de jeu. Ce qui nous a permis de trancher, ce n'est pas tant la vision du public hardcore ou casual, c'est que l'apprentissage par la pratique est au cœur du jeu : il faut rater pour

Concept art pour le vieillissement et le costume du héros (feminin)
© Studio Sloclap



Screenshots du musée, troisième niveau du jeu
© Studio Sloclap

apprendre ! La résultante est que notre jeu est strict. Certains boss ne peuvent être vaincus qu'après avoir assimilé certaines techniques de combat. En revanche, la sensation d'accomplissement est décuplée lorsque l'on réussit. Cela dit, nous réfléchissons à ce problème d'accessibilité du jeu, et nous développons en ce moment un mode plus facile, mais aussi un mode plus difficile car certains joueurs arrivent déjà à finir le jeu sans mourir !

Quel a été le plus gros défi que vous ayez eu à affronter ?
La crédibilité du monde. À chaque niveau, plus on approche du boss, plus l'environnement devient magique. Sur un plan créatif, on entre dans la subjectivité d'un personnage qui a grandi pendant dix ans et s'est entraîné en n'ayant en tête que la vengeance. Pour que cela fonctionne et que le joueur accepte la magie et la dimension épique des fins de niveaux, il fallait que le début de chaque niveau soit très crédible, structurellement et architecturalement parlant. Cela nécessite beaucoup d'exigence en matière de *level design*, de direction artistique, de progression dans le niveau et de storytelling. Tout cela doit converger pour installer une logique. Je suis très fier du troisième niveau, qui est un musée. Créer un musée crédible dans un jeu vidéo n'est pas facile : il y a des enjeux de muséographie et d'architecture qui sont importants, mais aussi beaucoup de contraintes liées au fait qu'on est dans un jeu : le parcours doit avoir du sens et un rythme précis. Petite anecdote amusante : les œuvres d'art exposées dans ce musée sont des œuvres de toute l'équipe de Sloclap, composées sur un défi à partir d'une combinaison de deux mots aléatoires pour chacun. Le musée est donc un peu la collection d'art de toute l'équipe, ce qui donne une saveur supplémentaire !

SIFU
STUDIO **SLOCLAP**
Sur PC et PlayStation, disponible

Il y a un gros mouvement de concentration et de rachat dans l'industrie en ce moment. Pensez-vous rester indépendants longtemps ?
Non seulement nous allons rester indépendants, mais nous nous regroupons avec d'autres studios indépendants du monde entier, aussi bien au Japon qu'en Europe et aux États-Unis, pour constituer un éditeur sous la bannière Kepler. Nous mettons nos forces en commun pour éditer nous-mêmes nos propres jeux. ■

L'anti soumission

Pour le 46e ouvrage de la collection Les Insensés, Frédéric Brument a fait confiance à un texte ultracorrosif de Roland Topor pour ne pas se faire des amis chez les bêtes à Bon Dieu de tout poil. Dans cette satire féroce, un naufragé nommé Gisou profite de la crédulité des habitants de l'île sur laquelle il a trouvé refuge pour devenir un dieu vivant. Après avoir poussé tout le monde au suicide collectif, il s'aperçoit qu'il reste un survivant : Proutto. Et c'est là que les ennuis commencent. **GV**

LE SACRÉ LIVRE DE PROUTTO
par Roland Topor
Éditions Wombat, broché avec rabats, 13 pages couleurs, 80 €, disponible

Collector

En marge à l'exposition de François Avril et Philippe Druillet en hommage à *L'Île des morts* d'Arnold Böcklin, un sublime livre est édité par les éditions Barbier. Ce tirage limité à 270 exemplaires numérotés accompagné d'une digigraphie numérotée et signée par les deux artistes, en vente exclusivement à la galerie, revient sur cette drôle d'aventure dont le point de départ est une toile inachevée de Philippe Druillet initiée dans les années 1980, que François Avril va compléter avec sa passion habituelle. **FB**

L'ÎLE DES MORTS
par Druillet et Avril
Éditions Barbier, livre cartonné, 48 pages couleurs, disponible

CROBARDS LAQUÉS

Même si l'idéologie d'un régime dit fort est soumise à caution, il faut tout de même reconnaître un sacré talent aux graphistes chargés d'en faire la promotion auprès de la plèbe. Grâce à *Chinese Propaganda Posters*, un somptueux ouvrage XL de plus de trois kilos, l'amateur d'images montrant des paysans et ouvriers heureux de trimer va pouvoir s'en étonner à une époque où la majorité des gens pensent que transpirer n'arrive que dans une salle de fitness. Issues de la collection Max Gottschalk, ces très belles reproductions sont accompagnées de textes rédigés par Anchee Min, Duo Duo et Stefan R. Landsberger. **GV**

CHINESE PROPAGANDA POSTERS
Ouvrage collectif
Éditions Taschen, beau livre grand format allemand, anglais, français, 320 pages couleurs, 50 €, disponible

LE SON DU QUARTIER

Dans le cadre d'un grand plan de transversalité culturelle, la maison Oui'Dire, spécialisée dans l'édition phonographique, a décidé d'élargir son domaine de compétence aux livres. Après Pascal Vanoli, Troubs ou Edmond Baudoin, c'est au tour de Laurent Lolmède et de Placid d'être les invités de la collection 27 x 37, une série d'ouvrages illustrés qui n'est pas sans rappeler par sa qualité une initiative Futuropolis appartement désormais à la nuit des temps. Autour d'un projet baptisé Vagabondage 932, les deux dessinateurs ont passé quelque temps en compagnie des habitants de la cité Jacqueline Auriol à Coulounieix-Chamiers (Dordogne). Pour résumer ces moments de partage culturel en milieu défavorisé, un coup d'œil appuyé aux deux albums *Portraits de rue* de Laurent Lolmède et *Chamiers sur le motif* de Placid est vivement conseillé. Si cette expérience est qualifiée d'expérimentale par ses concepteurs, le résultat est plaisant en diable et donne envie d'aller continuer à partager avec les habitants du lieu. **GV**

PORTRAITS DE RUE
par Laurent Lolmède
Éditions Oui'Dire, fascicule souple broché, 40 pages couleurs, 19 €, disponible

CHAMIERS SUR LE MOTIF
par Placid
Éditions Oui'Dire, fascicule souple broché, 40 pages couleurs, 19 €, disponible

UN TOMI UNGERER SINON DEUX

Dans la longue liste des musées français qu'il faut avoir visité avant d'aller prendre des cours avec Picasso, Toulouse-Lautrec et Léonard de Vinci, le musée Tomi Ungerer de Strasbourg est définitivement dans le top ten en compagnie de La Piscine de Roubaix et du musée de la Dentelle de Calais. Pour ceux qui n'auraient pas eu la chance de se rendre à l'exposition *Rire à pleines dents. Six siècles de satire graphique* qui s'est achevée le 13 mars dernier, le catalogue réalisé sous la supervision de la commissaire Thérèse Willer et du professeur d'histoire de l'art Martial Guédron est là pour rappeler la puissance de frappe de la satire graphique de la Réforme à *Charlie Hebdo* grâce à 120 documents qui n'ont rien perdu depuis leur première parution. Si le musée a été créé autour du personnage de Tomi Ungerer, le lieu propose aussi des œuvres réalisées par d'autres artistes. Pour se faire une idée de la richesse des collections, le catalogue *La Collection d'illustration du musée Tomi Ungerer* sera l'occasion de découvrir des illustrations commentées classées par ordre alphabétique de Beatrice Alemagna à Henri Zislin. Puissant, didactique et poilant. **GV**

LA COLLECTION D'ILLUSTRATION DU MUSÉE TOMI UNGERER CENTRE INTERNATIONAL DE L'ILLUSTRATION

RIRE À PLEINES DENTS. SIX SIÈCLES DE SATIRE GRAPHIQUE
par Willer & Guédron
Éditions MVS, livre relié, 214 pages couleurs, 35 €, disponible

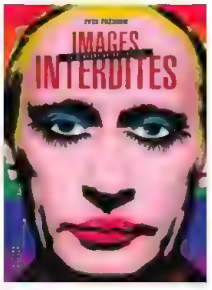
LA COLLECTION D'ILLUSTRATION DU MUSÉE TOMI UNGERER
Ouvrage collectif sous la direction de Thérèse Willer
Éditions MVS, livre relié, 182 pages couleurs, 35 €, disponible

ET J'AI STRIÉ

Parmi les artistes contemporains qui sortent un brin de l'ordinaire, Frédéric Poincelet, avec son style hachuré inimitable au stylo Bic, est la tête de pont d'un courant prônant le dessin pour le dessin. Chez lui, ni revendication ni affiliation, le dessin remplace l'explication. Pour s'en convaincre, *Le Palais* est un ouvrage qui compile une série de dessins réalisés pour l'exposition *Convocation* à la galerie Catherine Putman en 2019, tandis que la seconde partie est consacrée à la série *Le Palais* réalisée au format 50 x 65 cm, au stylo-bille, peinture aérosol et encre de couleur sur papier. Les amateurs de graphismes hors la loi façon Bazooka vont être scotchés. **GV**

LE PALAIS
par Frédéric Poincelet
Éditions Réalistes, album cartonné, 100 pages couleurs, 25 €, disponible

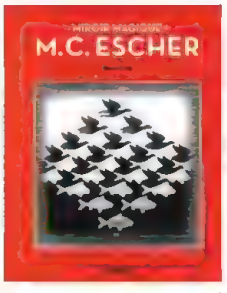
Anastasie va bien



Rien n'est jamais acquis, chante le poète. Prenant exemple sur Aragon, Yves Frémion offre une piqûre de rappel au monde dit libre avec *Images interdites, la censure au xxie siècle*, une superbe compilation d'exemples qui montre le visage des nouveaux censeurs. Maintenant, c'est la régie publicitaire qui intervient directement, les chefs d'entreprise, associations de fragiles et autres dévots de tout poil. Non, cela ne se passe pas au siècle dernier mais bien en ce moment. À la lecture de ce livre, la liberté d'expression n'est pas applicable pour tous au royaume de la démocratie. **GV**

IMAGES INTERDITES, LA CENSURE AU XXIE SIÈCLE
par Yves Frémion
Éditions Alternatives, livre souple broché avec rabats, 280 pages couleurs, 28 €, disponible

Avant le pixel



Pour le 50e anniversaire de la disparition du maître du trompe-l'œil néerlandais, le livre *Le Miroir magique de M.C. Escher* de Bruno Ernst est désormais disponible dans une version actualisée. Véritable interface entre la complexité de l'œuvre et le béotien lambda, cet ouvrage décrypte tout grâce à l'utilisation de mots simples à comprendre. Dans un registre plus bricoleur, *Kaléidocycles* est un coffret permettant de monter 17 sculptures en carton. Le tout est fourni sans la colle et les ciseaux, mais avec un livret. **GV**

LE MIROIR MAGIQUE DE M.C. ESCHER
par Bruno Ernst
Éditions Taschen, beau livre relié 23 x 30 cm, 160 pages couleurs, 30 €, disponible

KALÉIDOCYCLES
par Walker & Schattschneider
Éditions Taschen, coffret, 26 x 32,3 x 4 cm, 64 pages couleurs, 50 € disponible

Phénix non mythique

Fidèle gardien de la mémoire d'André François, un des artistes français pluridisciplinaires les plus prolifiques de l'après-guerre, le Centre André François vient de publier un beau petit livre reprenant ce qui a pu survivre à l'incendie de l'atelier grâce à des collectionneurs particuliers ou des œuvres réalisées à plusieurs exemplaires. Dans cet ouvrage bien fait, les témoignages de Maurice Felt, Michel Caza et Vincent Pachès rappellent l'importance du travail d'André François dans le Landerneau culturel français. **GV**

ESTAMPES
par André François
Centre André François, broché avec rabats, 120 pages illustrées couleurs, 23 €, disponible

Visions de dessinateurs

Villes, croisements, amours et trahisons est le deuxième livre tiré par Lorenzo Mattotti des carnets qu'il a réalisés lors de la fabrication du film *La Fameuse Invasion des ours en Sicile*. Dans la sélection proposée, il aborde des thèmes plus intimistes avec l'explosion graphique qui lui est chère. Tout aussi intimiste, *Carnet du promeneur 1. Hiver* de François Olislaeger est un petit recueil où l'auteur partage sa façon de voir les choses qui l'entourent quand il se promène dans la nature. **GV**

VILLES, CROISEMENTS, AMOURS ET TRAHISONS
par Lorenzo Mattotti
Éditions Actes Sud BD, cartonné, 132 pages couleurs, 27 €, disponible

CARNET DU PROMENEUR 1. HIVER
par François Olislaeger
Éditions Actes Sud BD / Domaine du Kergnéhennec, carnet souple, 48 pages N&B, 12,50 €, disponible

EN VEDETTE

Au hasard des lieux où se déroulent les expositions, il y a des endroits carrément hors du temps où il est nécessaire d'aller au moins une fois dans sa vie. Et c'est le cas de la bibliothèque Forney dans le quartier du Marais. Située dans le décor imposant de l'hôtel de Sens, un des rares exemples d'architecture médiévale non fortifiée visibles à Paris, l'endroit est en ce moment même l'écrin parfait pour accueillir l'exposition *Géo-Fourrier – Voyageur et maître des arts décoratifs* jusqu'au 16 juillet prochain. Influencé par le japonisme, cet artiste né à Lyon est allé puiser son inspiration aussi bien en Bretagne qu'au cours de voyages au Maroc et en Afrique. Passé maître dans différents domaines (dessin, pochoir, céramique, photographie, gravure sur bois...), l'homme n'a pas son pareil pour réunir les paysages et les âmes qui y vivent. Artiste complètement hors normes – il peut même être considéré comme un précurseur d'un genre moderne se passant principalement dans la rue –, Géo-Fourrier a marqué son époque au point qu'il ne pouvait pas échapper à une exposition dans la Mecque des Arts décoratifs. **GV**

EXPOSITION GÉO-FOURRIER – VOYAGEUR ET MAÎTRE DES ARTS DÉCORATIFS
Jusqu'au 16 juillet
Bibliothèque Forney – 1, rue du Figuier – 75004 Paris

GÉO-FOURRIER – VOYAGEUR ET MAÎTRE DES ARTS DÉCORATIFS
Ouvrage collectif
Éditions Asia, livre broché avec rabats, 160 pages illustrations couleurs, 30 €, disponible

HISTOIRE DE NARVAL

Attention, il va falloir être très rapide pour commander *Harmonies invisibles*, livre d'images réalisé par le trio Edmond Baudoin, Vincent Marie et Andrew Qappik. L'ouvrage d'un format presque carré 20 x 24 cm n'a été tiré qu'à 350 exemplaires. Après un voyage au Québec en 2002, Baudouin prend conscience qu'il n'existe pas de BD pour les enfants réalisées par un Inuit. Vingt ans plus tard, son rêve est réalisé suite au documentaire réalisé par Vincent Marie en compagnie de son frère Laurent à partir des contes inuits racontés par leur père. **GV**

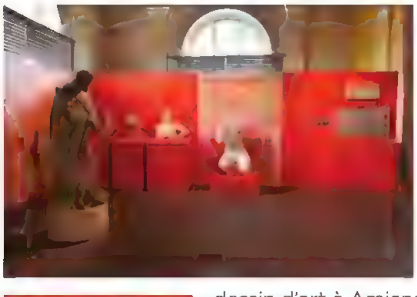
HARMONIES INVISIBLES
par Baudoin, Marie et Qappik
Éditions Anima, livre broché 84 pages illustrées couleurs, 30 €, disponible

BOUQUET GARNI

Après une réinterprétation maousse costaud des écrits du petit Charles, c'est au tour de la version originale des *Fleurs du mal* d'être rééditée dans une version *old school* rougie sur tranche qui lui sied à merveille. Dans le contenu proposé, l'éditeur a choisi la dernière version adoubée par le poète avant que la censure ne vienne mettre son grain de sel quant à certains passages. Afin de commémorer le bicentenaire de la naissance de Baudelaire comme il se doit, l'édition propose plus d'une soixantaine d'illustrations réalisées à l'époque ou inspirées par l'œuvre. Avec Gustave Moreau, Georges Seurat, Winshluss ou Tomi Ungerer, ces *Fleurs* voyagent bien accompagnées. **GV**

LES FLEURS DU MAL
par Charles Baudelaire
Éditions Courtes et Longues, reliure cousue avec marquage à chaud, 304 pages couleurs, 29,90 €, disponible

COPIES DE SAUVEGARDE AVANT L'HEURE



Parmi les villes qui font tout pour mettre l'art sous toutes ses formes en valeur, Amiens est un des endroits qui méritent le détour. Avant de revenir sur *Hyperdrawing* dans quelques pages, l'exposition *Statues modèles* au musée de Picardie a retenu l'attention de toutes les personnes en âge de tenir un crayon, car elle retrace l'histoire de l'enseignement du dessin d'art à Amiens sur presque deux siècles et demi. Grâce à une collection de moulages en plâtre appartenant à l'ancienne École des beaux-arts d'Amiens, le visiteur découvre qu'un apprentissage parfait du dessin était la première étape avant de devenir architecte. Méthodes jugées après coup passéistes, ces moulages de statues célèbres de l'Antiquité à une époque récente sont alors remisés sans grandes précautions. Heureusement, grâce à des universitaires, plus de 370 moulages ont pu être retrouvés et préservés. À la faveur de la sélection exposée au musée, le visiteur aura l'occasion de voir des copies d'œuvres qui ont survécu aux originaux détruits par les aléas de l'histoire. **GV**

EXPOSITION STATUES MODÈLES
Jusqu'au 28 août
Musée de Picardie – 2, rue Puvis-de-Chavannes – 80000 Amiens

Le juke-box des *Arts dessinés*

La meilleure façon de survivre au confinement, c'est tout de même d'être un artiste multi-instrumentiste comme René Aubry, qui a choisi de résumer cette période étrange avec l'album *I Sing a Song*, entièrement réalisé dans sa maison du 20e arrondissement de Paris. Comme une bonne nouvelle n'arrive jamais seule, la pochette est une superbe peinture de Lorenzo Mattotti avec lequel l'auteur a déjà collaboré. Les amoureux de folk à voix grave vont être comblés. **GV**

I SING MY SONG
par René Aubry
Éditions Wagram/Indigo, CD, 15 titres, 15,99 €, disponible

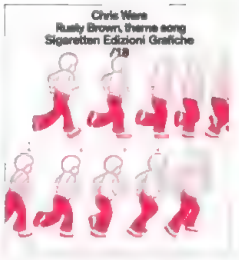
Le coin des livres illustrés

Voici deux nouveaux titres chez Michel Lagarde où l'illustration accompagne le texte pour le plus grand plaisir des yeux. Avec *Covers, 50 (re)lectures idéales*, Cédric Quissola revisite la couverture de classiques de la littérature allant de Jorge Luis Borges à Olaf Stapledon en interprétant à sa manière un extrait de texte original. Plus classique, *Le Crime de la rue Botzaris* est un polar noir de Patrick Marsaud basé sur un fait divers qui avait défrayé la chronique en 1892. Illustrée par Nicolas Barral, cette histoire de démembrement se déguste bien comme il faut. **GV**

COVERS, 50 (RE)LECTURES IDÉALES
par Cédric Quissola
Éditions Michel Lagarde, livre relié sous jaquette, 112 pages, illustrations couleurs, 20 €, disponible

LE CRIME DE LA RUE BOTZARIS
par Barral & Marsaud
Éditions Michel Lagarde, livre relié sous jaquette, 112 pages, illustrations couleurs, 20 €, disponible

Le livre du futur est pour maintenant



À l'occasion de la dernière exposition de Chris Ware à la galerie Martel, cette dernière a dévoilé un curieux livre à bords extérieurs arrondis appelé *Rusty Brown Theme Song* sorti en partenariat avec le collectif d'artistes italiens Sigaretten Edizioni Grafiche. Il s'agit du 18e volume de cette collection vouée à l'origine à être distribuée uniquement par une vieille machine à cigarettes polonaise qui, selon la tradition de ce collectif, n'a jamais fonctionné. Pour ce qui est du contenu, il est au diapason de ce que Chris Ware a pour habitude de faire. **GV**

RUSTY BROWN THEME SONG
par Chris Ware
Sigaretten Edizioni Grafiche, livre broché, dos carré, trilingue italien-anglais-français, 210 pages couleurs, 24 €, disponible

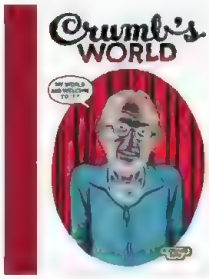
Pochette surprise

Grand dénicheur de curiosités aussi bien graphiques que cinéphiles, l'ami Patrice Verry vient d'éditer un package combo Blu-ray/DVD du film d'animation musical *Bubble Bath* réalisé en 1979 par György Kovásznai (décédé en 1983). Véritable petit bijou d'inventivité technique avec les moyens du bord, le film est glissé dans une pochette pop-up du plus bel effet. Premier titre d'une collection qui s'annonce prometteuse, ce bain moussant mérite qu'on s'y attarde. **GV**

BUBBLE BATH
par György Kovásznai
Extralucid Films, Combo Blu-ray + DVD 77 minutes, animation couleurs, disponible

IMAGES QUI PIQUENT

Dans le monde de la bande dessinée indépendante, l'Américain Robert Crumb est certainement le dessinateur le plus obsessionnel qui soit. Dès qu'il s'intéresse à un sujet, il le triture dans tous les sens jusqu'à le transformer en une sorte de golem en deux dimensions. Parmi les obsessions qui l'ont rendu célèbre, il est possible de citer triturer son banjo, le sexe, la religion, la musique traditionnelle américaine, la politique et les troubles du comportement divers et variés. Afin d'aider le monde des vivants à s'y retrouver, le galeriste David Swirner a édité *Crumb's World*, un beau livre à dos toilé qui explique au fil de ses parties comment mieux appréhender l'œuvre pléthorique du dessinateur. Après un avant-propos de Robert Storr qui mériterait à lui seul une édition française, l'ouvrage débute par la reproduction de différentes gravures des maîtres de la caricature qui ont influencé le dessinateur. Après, c'est un florilège de reproductions de couvertures de comics, pages de carnets personnels, dessins originaux et même planches de BD et une histoire complète de 8 pages. **GV**



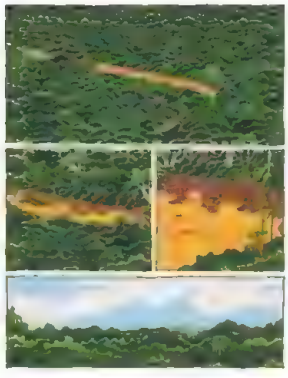
CRUMB'S WORLD
par Crumb & Storr
Éditions David Swirner, livre relié, dos toilé, en anglais, 192 pages couleurs, 49 €, disponible

TOUS À PÔLE EMPLOI

Au premier coup d'œil lancé à la couverture de l'ouvrage *Les Métiers cachés de la bande dessinée*, des duettistes Emmanuel Reuzé et Jean-Luc Coudray, l'amateur de fous rires incontrôlables aura tout de suite une pensée en direction de la chanson de Boris Vian « La Complainte du progrès », ou à celle de Juliette, « Les Petits Métiers ». Parmi ce florilège de boulots invraisemblables proposés, le dénoueur de situations inextricables, le reproducteur de lecteurs, le collecteur des idées en trop et le plagieur de maladresse ont la préférence de la rédaction. Il y a les ouvrages poilants et ceux qui ont du génie. Celui-là en fait partie. **GV**

LES MÉTIERS CACHÉS DE LA BANDE DESSINÉE
par Reuzé & Coudray
Éditions l, livre broché, 148 pages couleurs, 22 €, disponible

BESOIN DE VERDURE



En Guyane, la vie est loin d'être facile tous les jours. Et comme le dit une sage-femme de la maternité de Saint-Laurent-du-Maroni : « *Ici, quand les femmes viennent aux urgences, c'est que c'est vraiment une urgence.* » Pourtant, la vie culturelle y est aussi foisonnante qu'en métropole. Depuis 2013, la ville de Maripasoula organise la Fête du livre, le Mapa Buku Festi, dont la 6e édition vient de se conclure avec de nombreux invités comme il est d'usage. Afin de rendre un hommage mérité à tous ces animateurs qui se décarcassent pour le 9e art avec les moyens du bord, un collectif de dessinateurs et dessinatrices locaux, expatriés ou invités lors de l'édition de 2018, a réalisé l'ouvrage *Maroni, les gens du fleuve*, une série d'histoires d'une à plusieurs pages qui racontent l'ambiance et les gens de cette partie de la France en Amérique du Sud. Derrière une somptueuse couverture signée Emmanuel Lepage et un avant-propos de la professeure Gaëlle Cornaton, Terreur Graphique, Aude Mermilliod, Jean-Louis Tripp, Étienne Davodeau, Nicoby et bien d'autres entraînent les lecteurs dans un grand moment de dépaysement qui fait du bien. **GV**

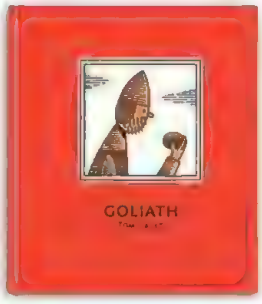
MARONI, LES GENS DU FLEUVE
Ouvrage collectif
Editions Futuropolis, album cartonné, 184 pages couleurs, 23 €, disponible

LA BIBLE TOUT SIMPLEMENT

Le travail de Romain du trimestre est celui qu'Éric Séébold est en passe d'accomplir après avoir bouclé une campagne de crowdfunding. Avec l'argent récolté, il va pouvoir éditer à environ 400 exemplaires *Tout Corben en France, 1971-2020*, une volumineuse bibliographie descriptive et critique de 1 200 pages qui, comme son nom l'indique, recense et détaille toutes les publications du maître de l'hypertrophie musculaire dans l'Hexagone pendant un demi-siècle. Comme il est d'usage pour les objets rares, le livre ne sera disponible que pour les souscripteurs. Les autres, priez pour une réédition. **GV**

TOUT CORBEN EN FRANCE, 1971-2020
par Éric Séébold
Éditions Hors, couverture à rabats, 1 200 pages illustrées, sortie prévue en juin

Humour atypique



Tom Gauld excelle dans l'humour décalé et fait mouche à chaque fois. Quand il ne travaille pas pour la presse, il réalise des livres assez truculents et c'est 2024 qui les publie en France. *Goliath* ne fait pas exception à cette règle. L'histoire de sa lutte contre David est connue, inutile de revenir dessus. Pourtant il faut lire ce livre. Tom Gauld raconte le parcours du géant avant le combat et en fait une histoire humaniste émouvante. **RL**

GOLIATH
par Tom Gauld
Éditions 2024, album cartonné, 96 pages en pichromie, disponible

Un *loser* magnifique

Tofépi parle comme personne des vraies gens, comme *Les Carroulet*. Après *Desh* et *Le Gars d'Hebdo*, il continue à raconter dans *Le Pré aux moutons* le parcours d'un *loser* magnifique qu'on peut, ou non, considérer comme autobiographique. Que cela le soit ou pas d'ailleurs, on s'en fiche. C'est le genre de livre dont on sait à l'avance qu'il ne nous décevra pas. **FB**

LE PRÉ AUX MOUTONS
par Tofépi
Éditions L'Association, album broché, 80 pages N&B, disponible

Une histoire de séduction

Dans la catégorie déjantée, je voudrais *Toi & Moi, le jour de la grande catastrophe* de Pam Pam Liu. Fantaisiste, tordu, étrange, non dénué d'humour, son travail ne se raccroche à rien de connu en Europe. C'est frais, ça bouscule, c'est parfois incompréhensible et c'est exactement pour cela que c'est intéressant. **FB**

TOI & MOI, LE JOUR DE LA GRANDE CATASTROPHE
par Pam Pam Liu
Éditions IMHO, album cartonné, 200 pages couleurs, disponible

Contes barrés

Les éditions Atrabile, déjà à l'origine de la publication du premier album de Francesco Cattani intitulé *Barcazza*, récidivent avec *Nuit rose*, un recueil d'histoires courtes et d'illustrations bien barrées. Entrecoupés par des illustrations bien étranges, ces contes morbides et habités devraient vous surprendre. **FB**

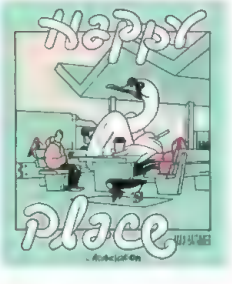
NUIT ROSE
par Francesco Cattani
Éditions Atrabile, album broché, 160 pages disponible

LA MOVIDA COMME SI ON Y ÉTAIT

Il y a quatre ou cinq ans, Misma a mis les petits plats dans les grands en publiant une intégrale assez formidable d'*Anacorma*. Cela a permis de faire revivre l'œuvre de Nazario, le pape de la bande dessinée espagnole underground, peu connu en France. Voici un recueil d'histoires courtes commentées par l'auteur lui-même. Le fil directeur de ses récits, c'est la figure féminine au pouvoir, les amours homosexuelles et le renversement subversif et systématique de l'ordre établi. Qu'il s'agisse de l'histoire de Salomé ou Fébronie, de Cendrillon ou d'une sieste post-coïtale, Nazario non seulement provoque avec beaucoup d'humour, mais fait également preuve d'exploits graphiques épatants en mélangeant les genres. La modernité de ses créations est hautement surprenante et leur aspect sulfureux résiste heureusement très bien au temps. **RL**

FABULOSAS
par Nazario
Éditions Misma, album cartonné, 158 pages couleurs, disponible

OVNI EN APPROCHE

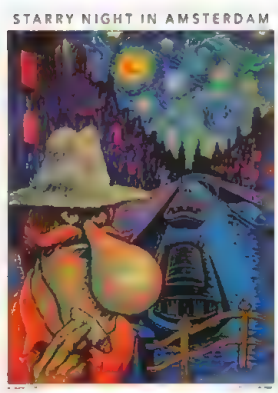


Dans un étrange et excitant petit bouquin carré en couleurs pantone, Max Baitinger propose une succession d'histoires autour d'un curieux personnage qui pourrait être le descendant direct d'Elongated Man tant son corps est capable de se déformer pour s'adapter à la situation qu'il rencontre. Sorte de métaphore sur la difficulté de vivre dans une société toujours à demander aux gens de s'adapter à elle, ces pages d'humour poético-absurde sont fortes. Pour le tome 6 des aventures de Lapinot, Lewis Trondheim téléporte son héros dans le monde gaulois créé par Goscinny et Uderzo. Réveillé par Obélix, Lapinot ne comprend pas pourquoi ce gros en pantalon rayé de hard-rocker l'appelle Astérix. Pour tenter de comprendre, il essaie de lui emprunter son téléphone portable. Tout simplement hilarant. **GV**

HAPPY PLACE
par Max Baitinger
Éditions L'Association, BD souple 160 pages en 3 couleurs Pantone + le noir, 18 €, disponible

PAR TOUTATIS!
par Lewis Trondheim
Éditions L'Association, BD souple 48 pages couleurs, 14 €, le 17 juin

LES COINCÉS SONT PARMI NOUS



Bonne nouvelle de chez Stara. Après une première campagne de crowdfunding réussie en 2020, l'éditeur vient de récidiver pour sortir le volume 2 de l'intégrale *Zap Comix*, le pavé underground lancé à la figure des censeurs moralistes américains par Robert Crumb en 1968. Pour cette seconde partie, l'ouvrage renferme les numéros 10 à 15, ainsi que les comics *Zap 7/7cents* et *Zap-Zam*, et est accompagné d'un ex-libris numéroté et signé par Gilbert Shelton. Jamais traduit auparavant en français, ce nouveau tome sera l'occasion de découvrir tout un tas d'expressions politiquement incorrectes. Tiré à seulement 200 exemplaires avec couverture cartonnée, l'ouvrage sera disponible en version brochée chez les libraires. Suite de cette success-story sur le site de crowdfunding habituel ou sur celui des éditions Stara. **GV**

TOUT EST DANS LE RYTHME

DING DONG
SALUT, SŒURETTE !
MERDE
QUOI ?
DÉSOLÉE, J'AVAIS COMPLÈTEMENT OUBLIÉ QUE TU VENAIS.
JE PEUX CRÉCHER AILLEURS, SI TU
NON, ÇA VA ALLER ON VA T'INSTALLER DANS LE SÉJOUR
T'AS BEAUCOUP DE BOULOT ?
J'AI DÉMISSIONNÉ

Charlène élève son fils tout en s'occupant de son père à l'autonomie très limitée. Quand elle ne s'occupe de ni l'un ni de l'autre, elle est infirmière à l'hôpital où, là encore, elle se dévoue aussi bien pour ses patients que ses collègues. Quand son père meurt, elle laisse alors tout tomber pour se consacrer à elle-même et reprendre ses études. Elle en vient à délaisser son fils, sa maison, ses anciens collègues... Cette histoire, c'est aussi celle de son fils aux portes de l'adolescence, dont le chat a disparu et qui du jour au lendemain doit prendre en charge la maison. C'est aussi celle du frère de Charlène qui rentre d'une tournée de concerts et se retrouve investi de responsabilités qu'il avait toujours fuies. R. Kikuo Johnson est à ranger entre Andrian Tomine pour l'esthétisme et Richard McGuire pour la narration. Cette histoire hawaïenne en elle-même n'a rien d'époustouflant, mais elle est racontée avec un tel talent qu'elle marque ostensiblement les esprits. **RL**

HAWAÏ SOLITUDES
par R. Kikuo Johnson
Éditions Gallimard, album cartonné, 104 pages couleurs, disponible

Cinq rêves ou cinq cauchemars

La peur de la guerre, la détresse des migrants en mer, la rencontre animale, des ballons dirigeables qui s'enflamment... *Malgré une fin proche* de Paz Boira chez FRMK est un très beau livre graphique. On peut se perdre dans ses dessins comme ses personnages s'y font bousculer. À lire et relire ! **RL**

MALGRÉ UNE FIN PROCHE
par Paz Boira
Éditions FRMK, album broché, 88 pages couleurs, disponible

Peintre oublié

Ne vous laissez pas décourager par la couverture assez ratée et le titre improbable d'*Un Paris pour Dallaire* de Tessier et Siris paru chez La Pastèque. La biographie de ce peintre, dont les œuvres sont très connues essentiellement au Canada, est assez fascinante. Jean Dallaire (1916-1965) a peint plein de choses très intéressantes et le parcours du bonhomme est assez surprenant. **RL**

UN PARIS POUR DALLAIRE
par Tessier et Siris
Éditions La Pastèque, album broché, 120 pages, disponible

Bouffe *around the clock*

Après deux années passées à regarder la vie à travers la fenêtre ou l'écran de l'ordi, les parents désireux de voyager en famille vont offrir *Le Tour du monde en 24 marchés*, un superbe ouvrage conçu par Anna Desnitskaya et Maria Baknareva pour le texte, qui fait l'apologie de ces lieux où la culture et les traditions font partie des courses à faire. De Tel Aviv à Bangkok, Londres, Nice, Astrakhan, Saint-Sébastien, Addis-Abeba ou Baher Dar, ce guide du croûtard est une mine d'informations énorme pour apprendre à faire ses courses tout en se cultivant. **GV**

LE TOUR DU MONDE EN 24 MARCHÉS
par Desnitskaya & Bakhareva
Éditions La Part e, album cartonné dès 6 ans, 88 pages couleurs, 18,90 €, disponible

Les animaux ont du talent

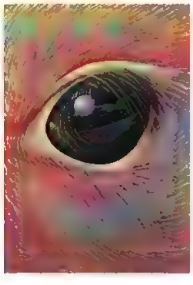
Quand trois félins menacent de croquer une belle amitié entre un poisson rouge et une souris, cette dernière va devoir faire hurler ses neurones pour éviter le drame. *Hardie comme une souris* de Nicolò Carozzi rappelle l'importance d'être présent quand la situation dégénère. Avec *Le Q du coq*, Michaël Escoffier et l'illustrateur Kris Di Giacomo expliquent avec beaucoup d'humour et des dessins incroyables le vrai sens des proverbes de grand-mère. Comme dirait Riri, Fifi et Loulou, c'est désopilant. **GV**

HARDIE COMME UNE SOURIS
par Nicolò Carozzi
Éditions A bin Michel Jeunesse, album cartonné dès 3 ans, 40 pages couleurs, 14,90 €, disponible

LE Q DU COQ
par Escoffier & Di Giacomo
Éditions D²eux, album cartonné dès 4 ans, 32 pages couleurs, 17 €, disponible

RUBRIQUE QUESTIONNEMENT

L'arrivée au cours moyen est la période idéale pour muscler le contenu des livres illustrés à offrir aux enfants. Avec *L'Invention des dimanches*, Gwenaëlle Abolivier et la peintre de la Marine Marie Détrée emmènent les lecteurs à la découverte du temps qui passe à bord d'un bateau. Présenté à la manière d'une croisière, l'ouvrage au graphisme étonnant détaille tout ce qui peut arriver à bord. Avec *Ce que disent les rêves*, Muriel Bloch propose une manière de discerner le conte et le rêve sur des illustrations magiques de Fanny Michaëlis. À travers 24 contes collectés par Muriel Bloch dans tous les folklores du monde (japonais, colombien, amérindien, comorien, anglo-saxon, africain...), les occasions de faire travailler son imagination vont être nombreuses. À l'attention d'un public plus jeune, Isabelle Simler explique dans *Les idées sont de drôles de bestioles* comment transcrire en dessin ce qui passe par la tête à l'aide d'un drôle de bestiaire fantastique. Incitatif et ludique, il n'est pas garanti que les petits lecteurs puissent reproduire du premier coup sur les murs du salon le contenu de ces pages. **GV**



L'INVENTION DES DIMANCHES
par Abolivier & Détrée
Éditions du Rouergue, album cartonné dès 8 ans, 64 pages couleurs, 16 €, disponible

CE QUE DISENT LES RÊVES
par Bloch & Michaëlis
Éditions Gallimard Jeunesse, album cartonné dès 8 ans, 96 pages couleurs, 18 €, disponible

LES IDÉES SONT DE DRÔLES DE BESTIOLES
par Isabelle Simler
Éditions Courtes et Longues, album cartonné dès 3 ans, 72 pages couleurs, 19,95 €, disponible

ACTUALITÉS EN TROIS COULEURS

Ce trimestre, deux livres ont choisi de faire travailler l'imagination des enfants en utilisant uniquement trois couleurs. Avec *La Danse des mains*, l'artiste performer Hervé Tullet utilise le jaune, le bleu et le rouge pour inviter l'enfant à promener ses mains sur les pages de l'album en reproduisant ce qu'il voit. Le seul regret de ce livre participatif est qu'il ne soit pas livré avec trois gros tubes de peinture. Chez Olga de Dios, ce sont trois couleurs fluo qui vont aider Téo, Lina et Gaspard à retrouver leur amie égarée à l'aide de feuilles blanches et d'un nécessaire à dessiner afin de réunir toute cette smala de personnages trognons. **GV**

LA DANSE DES MAINS
par Hervé Tullet
Éditions Bayard album cartonné dès 2 ans, 64 pages couleurs, 13,50 €, disponible

OÙ EST PASSÉE LÉOTOLDA ?
par Olga de Dios
Éditions Gallimard Jeunesse, album cartonné dès 4 ans 44 pages couleurs, 14,90 €, disponible

LE COIN ENVOL

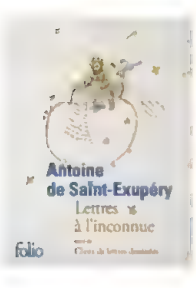
Quoi de mieux pour découvrir le partage et le sens de l'accueil que la lecture d'*Un autre rivage*, un bien joli petit livre concocté par Chloé Alméras, ancienne pensionnaire de l'école Estienne, où elle ne s'est pas contentée de bâiller pendant les cours. En rappelant que la Terre est à tout le monde, l'autrice explique qu'il est essentiel d'apprendre à partager pour être heureux. L'illustratrice suédoise Sara Lungberg remet en lumière la vie de sa compatriote, la peintre Berta Hansson, avec *L'oiseau en moi vole où il veut*, une très belle bio illustrée où elle évoque l'attente pour réaliser ses rêves. **GV**

UN AUTRE RIVAGE
par Chloé Alméras
Éditions Gallimard Jeunesse, album cartonné dès 4 ans, 32 pages couleurs, 12,50 €, disponible

L'OISEAU EN MOI VOLE OÙ IL VEUT
par Sara Lundberg
Éditions La Partie, album cartonné dès 4 ans, 128 pages couleurs, 19,50 €, disponible

LE PETIT PRINCE SOUS TOUTES SES COUTURES

Alors que la très belle expo *À la rencontre du Petit Prince* bat son plein au musée des Arts décoratifs jusqu'au 26 juin prochain, les visiteurs vont pouvoir s'offrir un beau souvenir en papier grâce au catalogue éponyme rédigé sous la direction d'Alban Cerisier et Anne Monier Vanryb. À l'intérieur, 352 illustrations abondamment commentées vont permettre aux parents attentionnés de trouver tout un tas d'arguments pour diriger leurs enfants vers la littérature, le dessin et l'aviation. Dans un autre registre, saluons la réédition bienvenue du chef-d'œuvre d'Antoine de Saint-Exupéry, *Le Petit Prince*. Dans cette version grand format 28,8 x 37 cm et dos toilé, les aquarelles originales du poète-aviateur sont parfaitement mises en valeur. Pour les assoiffés du moindre détail, et il y en a beaucoup chez les enfants, *Lettres à l'inconnue* est une anthologie inédite constituée de lettres envoyées par l'auteur à sa dernière passion amoureuse qui souligne le lien très fort entre la dame et le personnage du *Petit Prince*. L'ouvrage est complété de lettres envoyées par Saint-Ex à sa famille et à ses proches. **GV**



À LA RENCONTRE DU PETIT PRINCE
Ouvrage collectif
Éditions Gallimard/MAD, album broché dès 9 ans, 352 pages couleurs, 39 €, disponible

GRAND ALBUM DU PETIT PRINCE
par Antoine de Saint-Exupéry
Éditions Gallimard, album cartonné dès 9 ans, 96 pages couleurs, 25 €, disponible

LETTRES À L'INCONNUE
par Antoine de Saint-Exupéry
Éditions Folio, livre souple dès 9 ans 134 pages couleurs, 7,60 €, disponible

Poquelin en chantier

Pour le 400e anniversaire de la naissance de Jean-Baptiste Poquelin, dit Molière, l'écrivain Pierre Senges et l'illustrateur Serge Bloch racontent les premiers pas dans le théâtre du célèbre dramaturge. Afin de contribuer à l'édification musicale des petits lecteurs, l'ouvrage est accompagné d'un CD réalisé par Arnaud Marzorati et sa compagnie Les Lunaisiens, ainsi que par les Pages du centre de musique baroque de Versailles. Entre humour et poésie, cette initiative confine au génie. **GV**

MOLIÈRE, SA MAJESTÉ L'ACTEUR
par Senges & Bloch
Éditions La Joie de Lire, album cartonné avec CD dès 6 ans, 80 pages couleurs, 24,90 €, disponible

La pause pensée profonde

Pei-Chun Shih et la spécialiste des couleurs vives Amélie Carpentier proposent *Les Choses à se dire*, une petite comédie avec une fleur, un escargot et une abeille pressée. Dans cette approche de la philosophie, le petit lecteur va apprendre à relativiser avec le temps. Grâce à une palette de couleurs tout en douceur, les pinceaux de Lucille Michieli sont parfaits pour accompagner Louve dans sa décision de découvrir qui elle veut devenir. Histoire d'introspection, *Le Jour où j'ai grandi* a été écrit par Madeline Roth. **GV**

LES CHOSES À SE DIRE
par Shih & Carpentier
Éditions HongFei, album cartonné dès 3 ans, 32 pages couleurs, 13,90 €, disponible

LE JOUR OÙ J'AI GRANDI
par Roth & Michieli
Éditions L'étagère du bas, album cartonné dès 8 ans, 40 pages couleurs, 15 €, disponible

Contient un chat et un poème

Dans la série des livres-objets amusants, *Ma Matriochka* d'Anne Herbauts est ce que l'on appelle un méli-mélo. Pour comprendre le principe, le livre a la forme de la célèbre poupée gigogne avec un mode de lecture qui consiste à ouvrir le rabat du haut, ou celui du bas, ou les deux à la fois, pour voir les textes qui vont donner un sens, ou pas, aux deux demi-dessins qui forment le corps de cette matriochka. Présenté avec un dos toilé, ce livre est né pour souffrir. **GV**

MA MATRIOCHKA
par Anne Herbauts
Éditions Casterman, album cartonné dès 3 ans, 11 pages couleurs, 11,90 €, disponible

Un chat qui vole, mon Dieu qu'ça fait drôle

Même si le titre est très précis, *Jean-Blaise, le chat qui se prenait pour un oiseau*, les lecteurs risquent d'être surpris par cette histoire au surréalisme forcément poilant imaginée par Émilie Boré et le dessinateur Vincent. À la façon dont le chat en question pionce, il devient évident qu'il a été croisé avec un échassier. Pour le reste, le matou a aussi la puissance de frappe de Lemmy Motörhead dès qu'il s'essaie à gazouiller pour convaincre son monde. Surprenant et addictif. **GV**

JEAN-BLAISE, LE CHAT QUI SE PRENAIT POUR UN OISEAU
par Boré & Vincent
Éditions La Joie de Lire, album cartonné dès 5 ans, 72 pages couleurs, 14,90 €, disponible

LECTURES ÉNERGISANTES

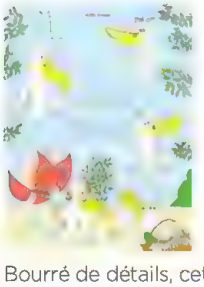
Pour mieux comprendre tout ce qui se passe au cœur de la Terre, Marine Rivoal est allée poser quelques questions à un couple de volcanologues pour réaliser *Magma*, l'histoire de cette grosse boule en fusion située au centre de la planète. Plutôt sympa la plupart du temps, il aurait mieux valu ne pas l'échauffer en faisant n'importe quoi avec la nature. Grâce à cette studieuse lecture, les futurs ingénieurs et ingénieures de demain sauront qu'il vaut mieux éviter d'ulcérer la création. Avec *La Tournée de Gaspard*, Arnaud Nebbache raconte la journée d'un éboueur, un des métiers les plus nécessaires au monde et, pourtant, si dévalorisé. Entre reportage et fiction, un livre essentiel pour comprendre l'importance du recyclage des déchets. Dans *Vicky Dillon Billon n'a pas bu son bol de lait*, un western haut en couleur réalisé par Véronique Seydoux et Hélène Georges (aux pinceaux), les enfants découvriront avec intérêt l'importance de relativiser les petits aléas de la vie. Après avoir renversé son verre de lait, la petite Vicky s'en va mettre le Bronx au fin fond du désert du Nouveau-Mexique. Non mais quelle gosse ! **GV**

MAGMA
par Marine Rivoal
Éditions du Rouergue, album cartonné dès 3 ans, 48 pages couleurs, 16 €, disponible

LA TOURNÉE DE GASPARD
par Arnaud Nebbache
Éditions L'étagère du bas, album cartonné dès 6 ans, 40 pages couleurs, 14 €, disponible

VICKY DILLON BILLON N'A PAS BU SON BOL DE LAIT
par Seydoux & Georges
Éditions du Rouergue, album cartonné dès 5 ans, 48 pages couleurs, 16,80 €, disponible

HORS NORMES



Dans la série des livres où l'univers des personnages sort vraiment de l'ordinaire, *Les Canards sauvages* d'Adèle Jolivard remporte la palme (hum, pardon). Dans un grand arbre creux, les canards sauvages ont établi leurs pénates et se préparent à faire une de ces noubas post-déconfinement. Bourré de détails, cet ouvrage est parfait pour développer le sens de l'observation chez tous les futurs Hercule et Herculette Poirot qui s'ignorent encore.

Tout-carton imprimé en linogravure, *Oh ! Colette* de Catherine Louis est un petit bijou d'inventivité pour faire découvrir les couleurs des légumes et des fruits grâce au contraste du noir et blanc. Second volet de cette trilogie imaginée par la Suissesse, *Oh ! Colette* est le coup de cœur du trimestre. **GV**

LES CANARDS SAUVAGES
par Adèle Jolivard
Éditions Les fourmis rouges, album cartonné dès 3 ans, 32 pages couleurs, 17 €, disponible

OH ! COLETTE
par Catherine Louis
Éditions HongFei, album cartonné pour les tout-petits, 24 pages couleurs, 9,90 €, disponible

GARÇONS ET FILLES

Avec *Antigone peut-être*, Martine Delerm célèbre la volonté de s'opposer à l'injustice de l'enfance sacrifiée. À travers un texte accompagné d'aquarelles entre rêves et cauchemars surréalistes, elle rappelle le sort de toutes ces petites filles maltraitées par un monde brutal qui ne leur épargne rien. Réalisées avec douceur et pudeur, ces aquarelles interpellent mais n'agressent pas le jeune public à qui elles sont destinées.

L'Enfant invisible de Constance Verluca et Iris de Moüy (dessin) est un roman illustré où un petit garçon sans véritable personnalité finit par attirer le regard des autres en devenant invisible. Bon, Ernest, tu nous parais être un enfant un peu compliqué. Bon, ce n'est pas grave, l'histoire est marrante. **GV**

ANTIGONE PEUT-ÊTRE
par Martine Delerm
Éditions Cipango, album cartonné dès 6 ans, 32 pages couleurs, 19 €, disponible

L'ENFANT INVISIBLE
par Verluca & de Moüy
Éditions L'école des loisirs, livre cartonné dès 6 ans 98 pages couleurs, 12 €, disponible

APPRENDRE À VIVRE ET À SE TENIR

Opération Bye Bye Béton est le premier album jeunesse de la tatoueuse Roca Balboa. Dans cette histoire écolo concoctée par Ophélie Damblé, Camomille est une petite fille dont les parents sont deux plantes sauvages. Élevée en toute liberté sur un terrain vague, l'enfant apprécie modérément d'apprendre que l'école est obligatoire. Que faire pour rendre supportable ce gros tas de béton? Lecture idéale pour voir la vie en vert de la meilleure façon.

Le Garçon en fleurs de Jarvis est une lecture indispensable pour apprendre à ne pas juger un livre d'après sa couverture. David est un petit garçon qui a des fleurs qui lui poussent sur la tête. Un jour, elles fanent. Tout le monde lui tourne le dos sauf son meilleur copain. Beau petit livre sur l'amitié et le droit à la différence raconté de façon originale.

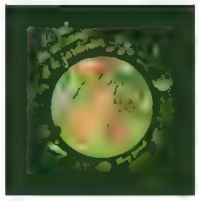
Grâce au *Réglobus* de Pierre Alexis, tout le monde va savoir comment se comporter dans les transports en commun en suivant Rainette, une conductrice de bus qui a fort à faire pour maintenir le calme à bord de son véhicule. Non mais qu'est-ce que c'est que cette ménagerie qui se comporte comme si elle était au zoo? **GV**

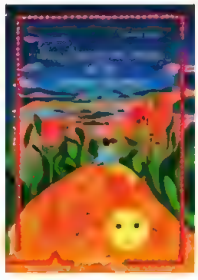
OPÉRATION BYE BYE BÉTON
par Damblé & Balboa
Éditions La ville brûle, album cartonné dès 6 ans,
48 pages couleurs, 15 € disponible

LE GARÇON EN FLEURS
par Jarvis
Éditions L'école des loisirs, album cartonné dès 3 ans
38 pages couleurs, 13 €, disponible

RÉGLOBUS
par Pierre Alexis
Éditions La Partie, album cartonné dès 3 ans,
40 pages couleurs, 15,90 €, disponible

Le rayon des histoires incroyables





Dans un univers nature et animalier tout ce qu'il y a de plus trognon, Fanny Ducassé entraîne son monde dans la fable étourdissante qu'est *Le rat, la mésange et le jardinier*. Un rat qui se trouve moche rencontre une mésange qui lui propose un grand voyage en le transportant dans les airs. Malheureusement, le rat chute de très haut avant d'être secouru par un blaireau jardinier. Enfoncée Beatrix Potter et ses lapins, Fanny Ducassé remporte la palme du trimestre. Dans un monde qui va trop vite, Charlotte Lemaire et son ouvrage *Les Chaussures lentes et le curieux chemin* sont la solution pour apprendre à prendre son temps pour vivre. Gisèle trouve un ticket pour une glace gratuite, mais voilà, en chemin, elle tombe sur une paire de baskets bien bucoliques. **GV**

LE RAT, LA MÉSANGE ET LE JARDINIER
par Fanny Ducassé
Éditions Thierry Magnier, album cartonné dès 3 ans
40 pages couleurs, 14,90 €, disponible

LES CHAUSSURES LENTES ET LE CURIEUX CHEMIN
par Charlotte Lemaire
Éditions Biscoto, album cartonné dès 3 ans
48 pages couleurs, 16 €, disponible

L'art de la guerre

Comment défâcher une maman fâchée en 10 leçons est une sorte de manuel de survie rédigé par Marine Paris et l'illustratrice Pauline Duhamel à l'attention de tous ces petits salopiauds qui pourrissent bien la vie de leurs mères. En dix leçons non garanties par le gouvernement, les duettistes proposent toute une collection d'astuces pour éviter les punitions, amadouer l'autorité, et donner un grand shoot de relativisme dans les rapports tordus qui peuvent subvenir entre ploupious et autorités parentales. Il existe une version non testée pour Papa. **GV**

COMMENT DÉFÂCHER UNE MAMAN FÂCHÉE EN 10 LEÇONS
par Paris & Duhamel
Éditions Glénat Jeunesse album cartonné
dès 5 ans, 32 pages couleurs, 12,50 €, disponible

La femme est l'avenir sans homme

Pour sa dernière livraison, la collection Ça c'est de l'art propose *Héroïne, de Cléopâtre à Wonder Woman*, où l'historienne de l'art Alix Paré passe en revue et commente les différentes façons dont les artistes ont représenté dans leurs travaux les grandes figures féminines de l'Antiquité à nos jours. À travers les œuvres laissées par Delacroix, Nadar ou Calder, cette fine analyse montre les différences de traitement suivant les époques. **GV**

HÉROÏNE, DE CLÉOPÂTRE À WONDER WOMAN
par Alix Paré
Éditions du Chêne, livre relié, 108 pages couleurs, 15,90 €, disponible

Who's who d'une époque

Si Jean Cocteau est une figure incontournable du monde artistique, il est aussi un de ses plus grands biographes tant ses écrits sur l'art dressent un panorama étonnamment éclectique de la création dans la première moitié du XXe siècle. *Jean Cocteau, écrits sur l'art* est un ouvrage de référence où David Gullentops – professeur de littérature française à l'université de Bruxelles et l'un des plus grands spécialistes du poète et écrivain – a réuni, commenté et disséqué tous les écrits de cet artiste et esthète seul capable d'envisager l'art dans sa globalité quel que soit le sujet. **GV**

JEAN COCTEAU, ÉCRITS SUR L'ART
par Jean & Gullentops
Éditions Gallimard, livre broché, 400 pages, 26 €, disponible

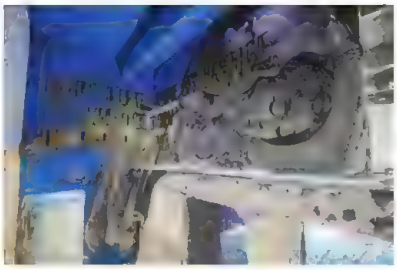
MENU MOULE FREAKS

Alors que l'exposition *Fictions modestes & réalités augmentées* bat son plein depuis le 17 février dernier au musée des Arts modestes de Sète, un imposant catalogue du même nom vient d'être édité par un triumvirat éditorial de choix. Pour rappel, l'expo met en valeur le travail réalisé pendant quinze ans pas la « S », une communauté d'artistes située dans les Ardennes belges qui œuvre au décloisonnement de l'art brut. Véritable aventure utopique et libertaire, le travail de cette communauté entreprenante ne pouvait pas être exposé autre part qu'au MIAM. Grâce à cet ouvrage collectif (réalisé sous la direction d'Anne-Françoise Rouche et Noëlig Le Roux) qui dépasse les limites du simple catalogue, retrouvez les paysages abstraits de Joseph Lambert ou les collages de Richard Bawin, le dictionnaire français-liégonnais de Léopold Joris, sans oublier les peintures sur coquilles du collectif Moule Freaks, qui montrent le dynamisme de cette scène culturelle belge qui ose l'expérimentation sans aucun complexe. **GV**

FICTIONS MODESTES & RÉALITÉS AUGMENTÉES
Ouvrage collectif
Éditions FRMK / La « S » Grand Atelier / Le MIAM, livre broché, 224 pages couleurs, 34 €, disponible

FICTIONS MODESTES & RÉALITÉS AUGMENTÉES
Jusqu'au 18 septembre
Musée international des arts modestes – 23, quai Maréchal-de-Lattre-de-Tassigny – 34200 Sète

CE QUE L'AVENIR VOUS PROMET, LA POSTE VOUS L'APPORTE



L'année passée, la Poste a accepté de prêter l'ancien bureau de poste Magenta avant sa rénovation afin qu'il accueille des artistes contemporains – dont 43 issus du monde du graffiti – pour une durée de trente jours sur près de 4 000 m². Pour bien comprendre l'importance de cette passerelle jetée entre un service public et les artistes, il faut se rappeler le contexte du moment : à cause de la pandémie, la création artistique avait été mise au rencard, car jugée non essentielle. De par leur nature éphémère, toutes les œuvres, fresques, peintures, installations ont été filmées et photographiées tout au long du processus. Le résultat a été réuni dans *L'Essentiel, expérience collective d'art urbain et contemporain*, un fort bel ouvrage à la couverture d'un bleu contemporain dans lequel il est possible de croiser aussi bien Hoctez, Cannibal Letters et Temponok que Villegié et Jean-Charles de Castelbajac. **GV**

L'ESSENTIEL, EXPÉRIENCE COLLECTIVE D'ART URBAIN ET CONTEMPORAIN
Ouvrage collectif
Éditions Flammarion, beau livre relié, 168 pages couleurs, 35 €, disponible

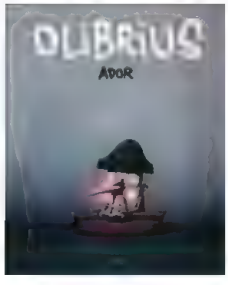
TOUT-TERRAIN AVANT LA LETTRE

Parmi les personnages les plus charismatiques du monde artistique, Christian Bérard, dit Bébé, est une sorte d'hydre à deux têtes suivant ses humeurs. Volontiers sérieux comme un pape pour les photographes, il n'avait pas son pareil pour animer les bals masqués des années folles de l'immédiat après-guerre. Si les plus chanceux ont pu se rendre au Palais Lumière d'Évian pour l'exposition *Au théâtre de la vie* qui vient de s'achever, tous ceux qui n'ont pas pu y aller vont se rabattre sur ce très beau et lourd catalogue qui regroupe toutes les facettes de cet artiste parti trop tôt. Sous la direction de Jean-Pierre Pastori et de William Saadé, l'ouvrage décortique tous les domaines où Bérard s'est illustré. Pour faire simple, il s'agit de la peinture, du théâtre, du cinéma, du ballet, de la mode, de la décoration et de l'illustration. On y ajoute des textes de Jean Oberlé, Marie-Laure de Noailles, Cecil Beaton, Bruno-Pierre Wauthier, Marc Doelnitz, Pierre Barillet et Jean-Louis Barrault, et la seule solution sera d'acheter l'ouvrage. **GV**

CHRISTIAN BÉRARD (1902-1949) AU THÉÂTRE DE LA VIE
Ouvrage collectif
Éditions Silvana / Palais Lumière Ville d'Évian, beau livre relié, 232 pages couleurs, 34 €, disponible

DE NANTES À MONTAIGU

Actif depuis 2003, le *street artist* nantais Ador a beau être de nature discrète, ses œuvres murales réalisées dans tous les coins du globe attirent le regard grâce à tous ces sympathiques personnages dont le nez pointu constitue une signature à lui tout seul. Pour cette première monographie tout simplement baptisée *Olibrius*, Ador a choisi de se raconter à l'aide d'un abécédaire conçu par le philosophe et enseignant Gérard Lemarié. Au fil des photographies, l'œil du lecteur va voyager de Nantes et Paris jusqu'à Los Angeles, Shanghai, Madagascar, la Réunion et une foultitude de spots désormais bien colorés. Au prix du billet d'avion et autres pandémies, cet *Olibrius* en papier est une jolie machine à rêver. À noter une préface de Léo Boré qui explique l'univers et les influences d'Ador. **GV**



OLIBRIUS
par Ador
Éditions In Fine, beau livre relié, 240 pages couleurs, 49 €, disponible

Tout Michel-Ange pour pas cher

Pour cette nouvelle édition de *Michel-Ange. L'œuvre complet. Peinture, sculpture, architecture*, ce sont tout simplement 60 % de réduction directe qui sont proposés à l'acheteur pour ce volume d'un peu moins de 4 kilos de la collection XL. En dix chapitres, la vie de l'artiste a été savamment tronçonnée par Frank Zöllner et Christof Thoenes pour le plus grand bonheur de toutes les personnes en manque d'idées pour repeindre leur plafond. **GV**

MICHEL-ANGE. L'ŒUVRE COMPLET. PEINTURE, SCULPTURE, ARCHITECTURE
par Zöllner & Thoenes
Éditions Taschen, beau livre relié, 480 pages couleurs, 60 €, disponible

Hercule Poirot au musée

Lancée en tout début d'année, la collection Le roman d'un chef-d'œuvre est une initiative aussi originale qu'attractive. Dans chaque volume, l'auteur raconte la création d'un tableau célèbre en mêlant fiction et réalité. Pour ce premier tir groupé, *Le Géant des Florentins selon Michel-Ange* (Jean Lovera), *Le Dernier Sommeil selon Caravage* (Alain Le Ninèze) et *La Vengeance divine selon Garouste* (Philippe Langénieux) devraient toucher sans problème un public amateur de romans historiques. **GV**

LA VENGEANCE DIVINE SELON GAROUSTE
par Philippe Langénieux
Éditions Ateliers Henry Dougier, livre cartonné, 128 pages couleurs, 12,90 €, disponible

LE GÉANT DES FLORENTINS SELON MICHEL-ANGE
par Jean Lovera
Éditions Ateliers Henry Dougier, livre cartonné, 128 pages couleurs, 12,90 €, disponible

LE DERNIER SOMMEIL SELON CARAVAGE
par Alain Le Ninèze
Éditions Ateliers Henry Dougier, livre cartonné, 128 pages couleurs, 12,90 €, disponible

Après avoir été prof de lettres et collaboré au groupe Jalons, à *Hara-Kiri* et à *L'Écho des savanes*, Albert Algoud a été révélé par Canal+ où il collabora à *Nulle Part Ailleurs* en tant qu'auteur, gagman, comédien, chroniqueur et animateur. Écrivain, essayiste, scénariste et journaliste, homme de radio, notamment à RTL comme auteur de Laurent Gerra et à France Inter, il s'est toujours passionné pour la peinture, le dessin et la BD. Rédacteur en chef de *Fluide glacial*, il fit considérablement évoluer ce magazine. Certains de ses ouvrages consacrés au monde d'Hergé – *Le Haddock illustré*, *Tintinôlatrie* et *Le Dictionnaire amoureux de Tintin* – sont considérés comme des incontournables de la Tintinologie. | **Gerda Muller p. 42**

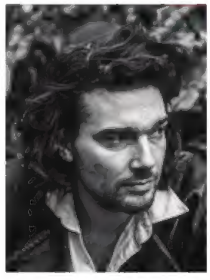
Journaliste au service Culture du journal *La Croix*, **Stéphane Dreyfus** couvre plusieurs domaines culturels, la bande dessinée, l'architecture et le cinéma, avec une prédilection pour les films d'animation. Son blog intitulé « Animez-vous les uns les autres » est consacré aux courts-métrages, aux séries et aux projets de longs-métrages animés (https://film-animation.blogs.la-croix.com/). Membre du comité Animation de l'Académie des César, il écrit également régulièrement dans la revue *Blink Blank*, semestriel consacré aux productions animées. | **Masaaki Yuasa p. 136**

Né en 1986, **Maxime Gueugneau** a d'abord grandi à Lyon, fait des études à Avignon puis a passé dix ans à travailler pour le magazine d'illustration *Kiblind*. Il est aujourd'hui journaliste freelance, spécialisé dans la bande dessinée, le dessin et la littérature jeunesse auprès de *Kiblind*, *Georges*, *Graou* et Radio Nova Lyon. Il est également l'auteur de deux bandes dessinées avec le dessinateur Simon Bournel-Bosson : *En diagonale* (2017) et *Azur* (2020). | **Antoine Cossé p. 122**

Joanna Journo est consultante en communication, passionnée par l'illustration et le dessin d'humour. Elle crée en 2020 le compte Instagram Un jour un Sempé, pour rendre hommage à l'un de ses dessinateurs préférés. À la fermeture du compte (près de 50 000 abonnés) en 2021, elle crée le compte Un jour une illustration, pour continuer à partager son amour pour les belles images et le travail des illustrateurs·rices (33 000 abonnés à ce jour). Après sa rencontre à l'été 2021 avec Michel Lagarde, agent d'illustrateurs, galeriste et éditeur, Joanna reprend la programmation de la galerie Treize-dix (Paris 10e) à ses côtés. | **Raymond Peynet p. 90**

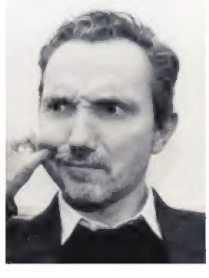
Spécialiste des cultures geek, auteur des livres *Art ludique* (Sonatine) et *L'Art du manga* (Palette), **Jean-Samuel Kriegk** est entrepreneur et journaliste. Passionné de bande dessinée, de cinéma et de jeu vidéo, il partage régulièrement ses coups de cœur culturels sur le Huffington Post, et écrit pour *Blast*, *dBD*, *Rockyrama* et *Otomo*. À côté de ses activités d'écriture, il dirige la société Tanuki, spécialisée dans le développement des entreprises culturelles et innovantes, et pilote le développement de la plate-forme de financement participatif KissKissBankBank. | **Sifu p. 140**

Isabelle Delorme a été biberonnée aux classiques de la BD dans une famille de filles où *Tintin*, *Astérix* et *Gaston* figuraient en bonne place dans la bibliothèque. Les vacances avec ses cousins lui ont permis de découvrir *Pif*, *Lucky Luke* et *Ric Hochet*. Si, à l'adolescence, l'énigmatique Corto Maltese a failli avoir raison de ses économies, c'est à l'âge adulte qu'elle a découvert sa première héroïne féminine avec *Adèle Blanc-Sec*. Depuis, ses goûts sont devenus éclectiques et mélangent allègrement le féminin et le masculin, la couleur avec le noir et blanc, le réalisme et l'imaginaire, le suspense et la contemplation, les bulles au passé, présent ou futur, les dessins fabuleux et les scénarios déments. Entre deux BD, elle est journaliste et son appareil photo n'est jamais très loin.
| **Laurent Corvaisier p. 72 Isabelle Carré p. 84 Benjamin Chaud p. 116**



Damien MacDonald est un artiste franco-écossais né à Londres en 1979 qui travaille sur la question de l'inconscient et la mythologie. Son travail a notamment été présenté au musée Munch (Oslo), à l'Atomium (Bruxelles), à l'Exhibition Center d'Ordos (Chine) et au NMNM (Monaco). Il est l'auteur d'une adaptation du *Notre-Dame de Paris* de Victor Hugo en bande dessinée. Parmi ses expositions les plus notables : *Dessiner l'invisible* (2015), dont France Culture a décrété qu'il s'agissait d'une « exposition manifeste ».
| **Philippe Druillet p. 30**

Spécialiste de l'illustration et des arts graphiques, **Janine Kotwica** a organisé de très nombreuses expositions d'originaux, écrit dans diverses revues spécialisées et assuré des conférences et des formations aux métiers du livre en France et à l'étranger (États-Unis, Nouvelle-Zélande, Maroc, Côte d'Ivoire, Lituanie...). Elle a fondé, en Picardie, le Centre André-François (Centre régional de ressources sur l'album et l'illustration), dont elle fut durant quatre ans la directrice artistique. www.janinekotwica.com
| **David McKee p. 78**



Frédéric Poincelet est né en 1967 à Sartrouville. Après avoir collaboré aux revues *Beaux-Arts Magazine*, *Le Dernier Cri*, *Hôpital brut*, *Bang !*, *Technikart*... il rejoint l'éditeur Ego comme X en 1998. Outre ses livres chez cet éditeur, il en devient le graphiste attitré. C'est là qu'il se liera d'amitié avec Jean Teulé. Parallèlement à cette carrière d'auteur de bande dessinée, Frédéric Poincelet est une figure importante de la scène du dessin contemporain, participant entre autres à l'exposition *Dessins pointus*, et avec le collectif *Frédéric Magazine*, dont il est l'un des membres fondateurs. La galerie Catherine Putman expose ses dessins depuis 2009 et édite ses lithographies et sérigraphies depuis 2016. | **Pierre La Police p. 48**

Cathia Engelbach est née à Nice en 1983. Diplômée de littérature comparée dans le domaine de la poésie contemporaine française, allemande et de langue anglaise, elle s'est toujours intéressée aux lettres et aux images, aux gestes et aux matières. Elle s'est consacrée à des travaux d'écriture sur la photographie, la tapisserie, le théâtre et la danse, et écrit depuis une dizaine d'années sur la bande dessinée, ici et ailleurs.
| **Éditions Waknine p. 104 Guillaume Trouillard p. 110**

Sans oublier la talentueuse et amicale participation de :
Yves Hänggi (Les 7 péchés capitaux p.128), **Micaël** (L'Édito dessiné, p.1)
et les plumes assurées d'**Anne Éveillard**, **Ronan Lancelot**, **Gérard Mordillat**, **Géant Vert**, **Axelle Viannay**

Photographies : Isabelle Delorme © Philippe B. | Damien MacDonald © Maya Palma | Albert Algoud, Cathia Engelbach, Jean-Samuel Kriegk, Joanna Journo, Maxime Gueugneau, Frédéric Poincelet, Janine Kotwica, Stéphane Dreyfus© Photos DR

LES ARTS DESSINÉS

#20 EN KIOSQUE ET LIBRAIRIE EN OCTOBRE 2022

Vous avez déjà terminé la lecture de votre magazine ?
Voici **un aperçu** de ce que vous pourrez découvrir...
dans le prochain numéro des *Arts dessinés*, à paraître en octobre.

Gérard Garouste
Jean Claverie
Pierre Clément
Mathieu Dufois
Sylvie Fajfrowska
Jean-Claude Götting
Anouk Grinberg
Miles Hyman
Jean Jullien
Loustal
François Olislaeger
François Malingrëy
Joël Person
Yvan Pommaux
Anouk Ricard
Feodor Rojankovsky
Étienne Robial
Amandine Urruty

* Liste sous réserve de modifications. Couverture provisoire : © Gérard Garouste / DR

RETROUVEZ-NOUS SUR :
WWW.LESARTSDESSINES.FR
WWW.FACEBOOK.COM/LESARTSDESSINES/
INSTAGRAM : @LESARTSDESSINES

Cartoonmuseum Basel
präsentiert — presents
Gabriella
Giandelli
Kaleidoscope
11.6.—
30.10.2022
cartoonmuseum.ch

WANTED!

$50,000 REWARD

RIP-CLUB